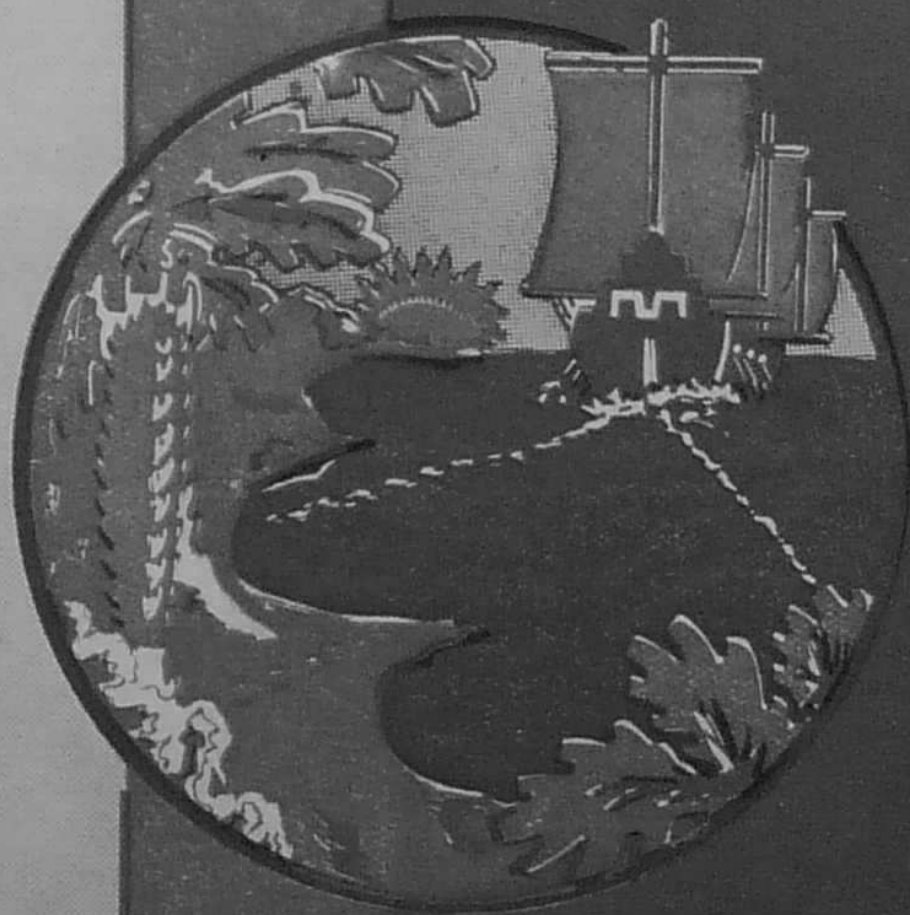


PETER
MARSH

LA BELLE

NÉGRIÈRE



EDITIONS
METAL

PRIX : Francs 270 —
Belgique 45 —
Suisse 4 —

A LA MEMOIRE

du grand Président ABRAHAM LINCOLN

et à celles du

Capitaine HERVÉ DE PLESGUEN,
surnommé « le Démon Blanc »
(*White Devil*)

de sa fille MARIE-ANNE

et de sa femme CHRISTINE.

...Tous les vieux marins qui avaient navigué dans le Golfe de Guinée racontaient, au début de siècle, qu'ils avaient vu surgir une nuit, dans le silence le plus absolu, par le travers de leur navire, une grande goélette blanche, toutes voiles dehors, avec, à la proue, un homme immobile, dressé comme une statue et qui tenait dans ses bras le corps d'une jeune femme blonde aux longs cheveux dénoués.

L'homme et la femme étaient seuls à bord.

Sur le tableau arrière, en lettres dorées fulgurait un nom : « LA DANAE ».

C'était le fantôme du dernier bateau qui eut fait le commerce du « Bois d'Ebène » — de la « Belle Négrière »...

Documentation :

- Archives familiales,
- Archives Inscription Maritime,
- Archives Ministère de la France
d'Outre-Mer,
- Services Américains de Documentation,
- Histoire des Etats-Unis, de Firmin Roz.

...Au nom du Peuple Français; Sa Majesté l'Empereur Napoléon III prie et requiert tous Souverains, Etats, amis et alliés de la France et leurs subordonnés ; ordonne à tous les fonctionnaires publics, aux commandants des Bâti-ments de l'Etat et à tous autres, qu'il appar-tiendra de laisser sûrement et librement passer le capitaine baron Hervé de Plesguen avec la goélette «LA DANAE », reconnue de la conte-nance de 387 tonneaux, à un pont et trois mâts, sans qu'il lui soit fait aucun trouble ni empêche-ment quelconque, mais au contraire, de lui don-ner toute faveur, secours et assistance partout où besoin sera.

Palais des Tuileries
Le 27 Février 1855.

LA BELLE NEGRIERE

PETER MARSH

LA BELLE
NEGRIERE

ROMAN

*Copyright by « Editions Métal. »
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.*

ÉDITIONS MÉTAL
38, Avenue Claude-Vellefaux - Paris X'

PRÉAMBULE

LE DRAME DU SILLON ou LA FLAMBLEE DE LA HAINE

Le 21 mars 1857, vers la fin de l'après-midi, la « Danaé » arriva sous Cézembre. Le fort vent de Noroît, qui la poussait vers la terre, l'assurait sur les lames. Elle ne roulait pas, tanguait à peine. Gracieusement inclinée à tribord, elle ressemblait, avec ses voiles auriques bien gonflées au-dessus de la fine coque ourlée d'écume, à une mouette fuyant devant la tempête d'équinoxe.

À la pomme de ses trois mâts un peu penchés vers la poupe, se tordait une longue flamme, blanche comme les voiles et la coque, mais écartelée de fleurs de lys d'or.

Les roches de l'îlot grossirent rapidement. On distingua les lignes trapues et grises du fort. Le capitaine Hervé de Plesguen fit réduire la voilure. La goélette commença à tirer des bordées. La mer était au plus bas et il fallait attendre la marée du soir pour entrer au port. De gros nuages sombres se bousculèrent dans le ciel. Hervé de Plesguen soupira. La tempête serait-elle plus prompte que la marée ? La

LA BELLE NEGRIERE

« Danaé », maintenant, roulait bord sur bord comme une fille ivre, sous son clin-foc et sa misaine qui claquaient dans les coups de vent. Hervé de Plesguen soupira de nouveau et caressa le bois poli, luisant du gui. Près de lui, les yeux fixés sur l'habitacle, le timonier mâchait sa chique avec une placidité de ruminant. Le regard du capitaine erra sur les crêtes courtes des lames, franchit la barrière de Cézembre et chercha, au-delà, la ligne puissante, ramassée, des remparts de Saint-Malo, où, çà et là, saillait la bosse crénelée d'une tour. Il chercha sa préférée, la Bidouane, quoi qu'il sût bien qu'il ne pourrait la découvrir.

C'était un colosse d'une quarantaine d'années, bien sanglé dans son dolman d'uniforme d'un blanc éclatant, où choquaient les zébrures ternies des galons rongés de sel. A son cou pendait le grand cordon de Saint-Louis, un gros sifflet de manœuvre en argent et une longue-vue, enrichie de turquoises. Le vent hérissait et soulevait en vagues fauves sa longue chevelure de Chouan et ses épaisses moustaches d'ordinaire tombantes. Il était toujours tête nue, sauf en Afrique où il se coiffait de son bicorne de parade, bien plus pour impressionner les indigènes que pour se protéger du soleil.

Il affichait fièrement sa foi royaliste au sommet de son bateau et il n'amenait ses trois pavillons blancs fleurdelysés que pour entrer au port où il les remplaçait, avec répugnance, par le drapeau des révolutionnaires, qu'il en

LA BELLE NEGRIERE

voulait davantage à l'usurpateur des Tuileries d'avoir conservé.

Le visage rond et mou et les prunelles d'un bleu tendre du capitaine constrastaient curieusement avec son imposante stature. C'était le visage et les prunelles de l'homme qu'il aurait voulu être : un homme de science. Il lui avait été interdit de suivre sa vocation parce qu'il était le dernier descendant d'une illustre lignée d'hommes de mer. Son devoir l'obligeait à la continuer et il n'était pas homme à transiger avec le devoir.

Penché sur la lisse du bateau qui tournait en rond, il s'abîma dans une lourde songerie. Ses ancêtres avaient d'abord été de purs corsaires, courant sans arrêt d'un ennemi à l'autre, de combat en combat, pour la gloire de leur roy. Puis, dans les intervalles de la guerre de course, ils s'étaient transformés en marchands, utilisant leurs vaisseaux pour acheter aux Indes, en Amérique et jusqu'en Chine, des produits précieux qu'ils revendaient ensuite en France. Ils avaient obtenu, à cet effet, les mêmes lettres privilèges que les gentilhommes verriers des Ardennes, autorisés à exercer leur industrie sans déroger. Le plus beau tapis de la chambre de Louis XVI, à Versailles, était un cadeau du baron Joël.

Pendant la Révolution et sous l'Empire, les Plesguen n'avaient pas émigré. Par atavisme, ils détestaient les Anglais plus encore que les Jacobins et le premier usurpateur. Leur pavillon de guerre répandit le carnage et la terreur chez

ceux qu'ils appelaient, par dérision, les « Rosbifs ». Ce pavillon était à la foi bizarre et allégorique. Il représentait une tête de vieillard dorée, entourée d'une auréole et prolongée par une longue barbe blanche. La tête de Saint-Pierre, portier du Paradis, où les Plesguen dépêchaient l'ennemi héréditaire avec grande ardeur. Saint-Pierre était le nom du village sur lequel s'élevait leur château. En forçant le blocus britannique pour ramener à Brest un convoi de sucre des Antilles, le baron Hugues avait perdu un bras et s'était assuré l'estime du grand Nelson, qui déclara solennellement qu'il ne le pendrait — s'il le prenait — qu'avec une corde de soie fine. Car le baron Hugues combattait en franc-tireur, sans être reconnu officiellement par le gouvernement français d'alors. Plusieurs fois, ses bateaux furent coulés. Il les remplaça à ses frais, ne voulant rien devoir à Bonaparte. Il périt, en 1815, d'un boulet du « Formidable » qui le coupa en deux sur sa dunette.

A la Restauration, son fils, le baron Guénolé ne possédait plus qu'un vieux brick de trente-deux canons, avec lequel il reprit le trafic entre l'Inde et l'Europe où il ramenait des cargaisons d'étoffes et d'épices, en dépit des navires barbaresques qui le guettaient au large des côtes de l'Afrique du Nord.

Le vieux brick coula avec le baron Guénolé. Une vieille goélette lui succéda. Elle ramena de Guinée de la poudre d'or et de l'ivoire. Enfin, le baron Mathieu, frère d'Hervé, put faire construire, sur ses plans, la « Danaé », la plus fine

goélette du port de Saint-Malo. Il la voulut à trois mâts, pour qu'elle restât maniable en dépit de son tonnage, important pour une goélette. Il repoussa les voiles carrées qui en auraient fait un brick ou un trois mâts goélette. Il les trouvait laides. Il avait une âme d'artiste. Il se laissa stupidement assassiner par le chef des gardes d'un roitelet nègre. C'était déjà un Plesguen dégénéré. Un commandant fut engagé par la famille en attendant qu'Hervé, qui était chirurgien, ait acquis son parchemin de capitaine au long cours. Et le 5 mars 1855, pour la première fois, le baron Hervé de Plesguen sortit avec la « Danaé », des bassins de Saint-Malo, pourvu de la bénédiction spéciale de Monseigneur le cardinal archevêque de Rennes, celle qu'il réservait d'ordinaire aux Terre-Neuvas, le jour du Grand Pardon.

Depuis, il avait continué. Il avait burlingué d'Afrique en Europe presque sans répit. Au début, il avait connu une certaine prospérité. Puis, la chance avait tourné. Les noirs étaient devenus plus exigeants. Ils ne se contentaient plus de verroterie contre leur ivoire et leur poudre d'or. Ils exigeaient des étoffes de soie somptueuses, ou des napoléons authentiques. C'était insensé. Insensé à ce point que, faute de monnaie d'échange valable, la « Danaé » avait dû écourter sa croisière. Elle rentrait au port avec une bonne semaine d'avance. Une semaine qu'Hervé de Plesguen allait employer à caresser sa femme et ses instrumts professionnels de naguère entre lesquels il répartissait

son affection d'une façon équitable. Il aimait promener une main, restée délicate, sur ses pinces et ses scalpels, bien à l'abri dans la trousse qu'il ouvrait avec une émotion mal contenue. Il aimait aussi effleurer, de ses doigts un peu fiévreux, la peau fine et tiède de Louise de Plesguen, qu'il avait épousée presque vingt ans plus tôt et dont il ne se lassait pas — peut-être en raison de la brièveté des séjours qu'il faisait au foyer. Ses instruments et sa femme venaient dans son cœur, presque immédiatement après Dieu et son prince évincé du trône. Entre le prince et les instruments s'insérait sa fille Marie-Anne. Après sa femme, venait le château familial de Saint-Pierre qu'il n'avait jamais le temps d'occuper, mais qu'il faisait entretenir avec un soin pieux. Marie-Anne était en pension à Rennes. Peut-être ces huit jours supplémentaires d'escale lui permettraient-ils de lui rendre visite à son couvent ? A moins qu'elle ne fût, par grand hasard, en permission à Saint-Malo ?

La mer, cependant, montait peu à peu en longues houles presque régulières. Parmi elles, Hervé de Plesguen vit soudain s'inscrire sa trousse, sa femme, son château, sa fille, Dieu et le prince, mêlés en un fantastique et bienheureux magma. Contrairement à toute prévision, le vent avait faibli. Le capitaine, machinalement, ouvrit la bouche pour crier :

— Hisse la grande voile !

Il se retint à temps et commanda :

— Cargue le clin-floc !

La goélette devait conserver juste assez de toile pour pouvoir gouverner. Sinon à défaut du vent, la grande marée l'affalerait à la côte, hors de la passe.

— Cap plein sud ! ordonna Plesguen.

La « Danaé » décrivit une brusque courbe, se coucha et se redressa avec la souplesse d'un animal de race.

Hors l'abri de Cézembre, elle dansa durement au flot. Autour d'elle, surgies d'on ne savait où, des dizaines de barques de pêche se hâtaient. Sur leurs ponts humides, les écailles de poisson et les mailles des filets scintillaient du même gris argent. Elles avaient amené toute leur toile et à la rame, elles s'efforçaient de contrarier le courant qui les emportait à toute vitesse vers la terre.

Simon, le timonier, cracha, par dessus la lisse, un épais jet de salive brunâtre, se décoiffa, plaça sa chique au fond de son bonnet de laine qu'il replanta bien d'aplomb sur son crâne hirsute et, les sourcils froncés il se cramponna à la barre. La goélette avançait trop vite. Il coupa son élan en lui faisant décrire de larges zigzags, sans toutefois aller jusqu'à présenter ses flancs à la marée déferlante, pour éviter qu'elle ne chavirât. Elle se cabra devant l'entrée du port, puis s'y glissa d'un saut brusque. Elle franchit l'écluse.

— Carguez la misaine ! ordonna Plesguen.

La goélette courut sur son erre, traversa le bassin et pénétra dans l'arrière bassin où, après

avoir décrit une courbe harmonieuse, elle vint se ranger doucement sur le quai, juste devant une longue baraque de planches goudronnées qui portait en haut l'inscription blanche :

— « Hervé de Plesguen, armateur, Saint-Malo-Rocabey ».

Des hommes sautèrent sur le quai, passèrent des filins dans les bittes d'amarrage. Plesguen se termina. Son regard restait fixé sur les volets sculptés d'un vieux petit hôtel. L'hôtel des Plesguen. Brusquement, il se dressa :

— Louison, ma Louison, balbutia-t-il. Dans quelques moments, je vais te serrer dans mes bras. Je mangerai la soupe aux choux et au lard que tu prépares si bien et je te conduirai dans notre chambre. Là...

A la pensée des joies qui l'attendaient au lit, Plesguen frissonna. Il fallait toute l'ardeur de ses principes religieux pour juguler celle de son sang. Il tenait l'homme pour aussi lié que la femme par le sacrement du mariage.

Il était tellement troublé qu'il ne parvenait pas à trouver dans sa poche son trousseau de clés. Des passants le heurtaient dans l'ombre venue, l'injuriaient sans le reconnaître. Il ne les entendait pas. Un long moment, il resta immobile sous le quinquet à huile qui tremblait au milieu de la place, remuant l'ombre plutôt qu'il ne la dissipait. Au loin, le bruit des vagues martelant le rivage décroissait. Il contempla ses bottes d'un blanc éclatant comme son uniforme, tapota son col, assura bien sur sa poitrine son collier de Saint-Louis, son sifflet

de manoeuvre et sa longue-vue qu'il ne quittait jamais chez lui, pas plus que son uniforme, parce qu'il savait que sa femme l'aimait ainsi.

Il portait sous le bras son bicorne doré qui l'embarrassait fort. Enfin, il se décida. Il marcha vers le haut portail armorié. Il s'arrêta sur le seuil, au moment d'introduire sa clé dans la serrure. Son cœur cognait trop durement. Comment allait lui apparaître Louison ? Aurait-elle déjà revêtu le déshabillé rose que le baron les bouscula pour courir plus vite vers la ville. Il passa la porte Saint-Vincent au pas gymnastique et ralentit dans la grande rue, étroite et encombrée. En haut, il tourna à gauche et atteignit la place du Pilon. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine, autant d'émotion que d'essoufflement. Il dut s'asseoir sur un tas de détritrus, restant du marché qui venait de Guénolé avait rapporté de Pondichéry ? La trouverait-il tout simplement en jupon et cachecorset ? Comme elle serait surprise ! Elle ne songerait même pas à se jeter à son cou. Ce serait lui qui la prendrait sur son cœur, pour en comprimer les battements désordonnés.

L'huis tourna sans bruit. Ce fut Plesguen qui fut surpris. Le hall était ténébreux et vide. Ténébreux et vides aussi le salon et la salle-à-manger. Il faillit pousser un cri de terreur quand quelque chose de doux et de chaud lui sauta sur le dos. C'était le chat Pompon. Il se secoua, le rejeta sur le plancher. Une faible lueur venait du côté de la cuisine. Il en ouvrit d'un seul coup la porte. Accoudée à une table

LA BELLE NEGRIERE

de pitchpin, la vieille bonne Yvonne vidait une grande bolée de cidre. Le pichet de grès vernissé, encore à demi-plein, brillait près d'elle, à la faible lueur d'une chandelle fumeuse fixée dans une bouteille. Les larges ailes de sa coiffe de Pleurtuit pendaient, piteuses, de chaque côté de sa tête, aux cheveux d'un blanc jaunâtre mal tirés. Sur le fourneau, un maquereau commençait à brûler dans une poêle de fonte.

La vieille bonne sursauta, mais n'omit pas de vider sa bolée, quand Plesguen lui demanda, la voix rauque :

— Où est Madame ?

Et elle répondit sans se hâter :

— Madame ne vous « espérait » pas si tôt. Alors, elle est partie ce matin pour le Sillon, avec Bamboula et Mademoiselle que les religieuses de Rennes nous ont rendue pour quelque temps, parce qu'il y a une épidémie chez elles... Elle disait comme ça qu'elle voulait voir de près la grande marée...

Plesguen, déjà, n'écoutait plus. Il s'élançait au dehors. Son bicorne lui échappa. Il ne le ramassa pas. Il dévalait vers la porte Saint-Vincent. Quand il eut traversé la place Chateaubriand, le vent de la mer, brutalement, le gifla, lui rendit un peu de sang-froid. Devant lui, s'étendait la longue perspective rectiligne du Sillon, au bout de laquelle il devinait Paramé. A mi-chemin, s'élevait une petite construction solitaire, dont la mer venait battre les murs — une « folie » que le baron Hugues, grand

LA BELLE NEGRIERE

trousseur de filles, avait fait édifier pour assouvir discrètement ses passions. C'était là qu'il allait retrouver Louison et aussi Marie-Anne. Le Sillon était désert, obscur et silencieux. Mais, à la gauche de Plesguen, la mer continuait à monter et grondait en rafales coléreuses qui, parfois, projetaient sur la chaussée un paquet d'eau glaciale où tremblaient des touffes de goémon. Et entre chaque rafale, on entendait hurler le vent, dont le souffle était si fort qu'il faisait, parfois, trébucher Plesguen. Celui-ci parvint, trempé de sueur, devant la « Folie ». Il n'en possédait pas la clé. Il escalada la clôture et sauta dans le jardin. Derrière un rideau de pins, la façade de la maison lui apparut. De la lumière filtrait à travers les rideaux du salon. Il gravit le perron sur la pointe des pieds, tourna la poignée de la porte. Le battant s'ouvrit. Sur le seuil du salon, il hésita à peine et, sans souci de sa tenue débraillée, de la boue maculant de la tête aux pieds, il entra, haletant.

Tous les flambeaux étaient allumés. Un feu de bûches, énorme, flambait dans la cheminée, près de laquelle émergeaient d'un seau deux bouteilles de vin de Champagne, vides. Sur un plateau, du liquide doré pétillait encore au fond de deux coupes. Des parfums violents alourdisaient l'air — des parfums qu'il avait rapportés lui-même d'Arabie. Des peaux de lions étaient éparses devant la cheminée — des peaux qu'il avait achetées au Soudan. Et, sur ces peaux, les flammes faisaient resplendir deux corps enlacés. Un corps de femme, rose, blond, potelé.

Un corps d'homme, d'un beau noir uniforme, luisant et musclé. Ils ne bougeaient pas. Ils étaient ivres-morts. Ivres-morts d'alcool et de volupté. ,

Un soupir rauque creva la poitrine de Plesguen. Il ne réfléchit pas. A cet instant, il était incapable de penser. C'était comme s'il eût été soudain assommé par un coup brutal sur le crâne. Il agit comme dans un cauchemar, dans un état second où sa volonté n'existait plus. En vérité, ce fut un autre lui-même qui, à sa place, bondit vers la cheminée, s'empara d'un lourd chandelier d'argent massif, et frappa. Il frappa de toutes ses forces, pris d'un besoin frénétique de destruction. Le même coup broya la tête des deux amants, paracheva leur union en mêlant les lambeaux blanchâtres de leurs cervelles. Plesguen s'acharna à écraser les deux visages, à les réduire en une bouillie écarlate d'où jaillissaient des fragments aigus d'os brisés.

Le sang jaillissait sur les peaux de lion et sur l'uniforme blanc. Une buée tiède montait dans l'atmosphère, avec une odeur fade, écœurante, si puissante qu'elle domina les parfums d'Arabie, les absorba, les annihila. Épuisé, Plesguen lâcha le flambeau et regarda d'un œil hébété les deux cadavres. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé. Ce fut encore un autre lui qui les chargea sur ses épaules et alla les jeter, avec les peaux de lions, dans la mer qui, étale, baignait les derrières de la folie. Un autre lui qui se laissa ensuite tomber à l'eau pour se laver, effacer les

flaques écarlates qui le faisaient ressembler à un boucher monstrueux.

Pourtant, ce fut le « lui » de tous les jours qui sortit de l'eau et qui, en chancelant, regagna le salon, pour s'affaler sur une bergère et se mettre à pleurer à longs sanglots convulsifs d'enfant battu. Il pleura longtemps, longtemps, indifférent aux heures qui fuyaient et finit par tomber sur un canapé dans une somnolence lourde, pénible.

Quand il revint à la réalité, il n'eut pas de remords. En tuant l'épouse qui l'avait trahi et son complice, il avait fait œuvre de justicier, usé de son droit le plus strict, d'un droit établi, reconnu depuis des millénaires. Mais une souffrance atroce lui étreignit le cœur, le déchiqueta. Il avait tant aimé l'infidèle. En outre, il avait peur. Sa vitalité puissante était d'accord avec ses principes religieux pour repousser le suicide, même à la suite de la perte d'une femme aimée. Toutefois, la Justice humaine n'avait pas encore pris l'habitude de considérer les assassins comme les véritables victimes des « drames passionnels ». Elle méconnaissait fâcheusement les droits établis depuis des millénaires.

Plesguen avait peur, une peur ignoble, qui contractait ses entrailles, faisait glisser dans son dos un mince filet de sueur et flageoler ses jambes dans ses bottes d'où l'eau coulait lentement en gouttelettes fumantes. La peur, rapidement, étouffa en lui la douleur. Son ventre parla plus haut que son cœur. La sinistre ma-

chine à Guillotin chassa de son cerveau la vision des deux corps nus enlacés. Pourtant, jamais Louison ne l'avait serré aussi étroitement, jamais elle n'avait entrelacé ses membres aux siens avec une telle frénésie. Il ne s'agissait plus de Louison ni de son amant. Il s'agissait de sa propre sécurité, de sa peau.

Il se dressa péniblement du bord du canapé et s'apprêta à fuir, à regagner son bateau, pour un appareillage hâtif, sans but. L'important était de quitter Saint-Malo et la France au plus tôt.

A la porte du salon, il s'arrêta net. Plus forte que sa douleur de mari trompé, plus forte que sa peur de la guillotine même, l'image de sa fille s'imposa à lui, irrésistible. Il ne fuirait pas seul. Il n'abandonnerait pas Marie-Anne à jamais. Il veillerait sur elle, il la modèlerait, en ferait une vraie femme, une Plesguen, digne de ses ancêtres, le baron Guénolé, le baron Hugues et tous les autres, une Plesguen qui échapperait à l'hérédité de sa mère. Pourvu que, déjà l'exemple de celle-ci ne l'eût pas contaminée ? Il frémit à cette supposition. En quelques bonds, il parvint au sommet de l'escalier du premier étage, où se trouvaient les chambres. Il ouvrit plusieurs portes. Derrière la dernière, dans une petite pièce toute blanche, une tête blonde et rose ébouriffée, émergeait des draps d'un lit à courtines. Le cœur de Plesguen se réveilla en le pinçant :

« Comme elle ressemble à sa mère ! », murmura-t-il. Il se pencha sur la tête, l'embrassa

d'abord avec précaution, puis avec une fougue qu'il ne pouvait contenir.

Marie-Anne de Plesguen s'étira, sourit et s'assit, le dos calé par son oreiller de Malines. Elle avait seize ans.

« Le sourire de sa mère ! », murmura encore Plesguen. Il dut bander son énergie pour échapper à l'envoûtement de ce sourire qui lui rappelait toutes les joies de sa vie, des joies évanouies — même effacées, reniées par la trahison de celle qui les lui avait données.

— Habille-toi vite. Je t'emmène faire un grand voyage ! ordonna-t-il.

— Comme vous êtes gentil, mon père ! répondit Marie-Anne. Vous me faites à la fois deux surprises infiniment agréables. En premier lieu, votre visite. Ensuite, l'annonce de mon départ avec vous. Il y a si longtemps que j'espérais vous accompagner sur la mer. Je n'osais vous le demander... J'aime tant la mer. Si j'avais été un garçon, j'aurais voulu être marin. Bien souvent, j'ai maudis mon sexe parce qu'il m'exilait de la mâture des navires. C'est la mâture que je préfère dans un bateau parce qu'il me semble que là, on domine davantage la mer, on la soumet mieux à sa volonté...

Un peu de honte colora les joues de Plesguen, qui ne rêvait que de bistouris et de plaies à débrider. Il regarda avec attendrissement cette enfant qui était bien la vraie Plesguen qu'il souhaitait, le Plesguen qu'il aurait voulu être.

— Et maman, tu l'emmènes aussi ? ajoutait Marie-Anne.

Plesguen s'était retourné pendant que sa fille procédait à une toilette sommaire. Il toussa, brutalement ramené à la réalité et à ses exigences. Ce n'était pas le moment de comparer les goûts de sa fille et les siens propres.

— Ta maman nous rejoindra... plus tard peut-être. Tu sais qu'elle ne supporte ni le roulis, ni le tangage...

L'hostilité de la morte pour la mer avait été un de leurs points communs, naguère. Marie-Anne hochait la tête. Elle reprit en passant sa crinoline :

— Elle est au courant de votre décision ?

La haine germa en cet instant précis dans le cœur de Plesguen et il éprouva un besoin impérieux de l'extérioriser. Jusque-là, il n'avait pas haï Louison. La peur avait succédé en lui trop rapidement à la souffrance. Maintenant, il la haït d'une haine farouche. Il ne désira plus que Marie-Anne conservât à sa mère son respect et son affection. Il n'osa tout de même pas lui dire toute la vérité. Il ricana, volontairement grossier :

— Ta mère ? Elle se fout bien de toi ! Elle est partie cette nuit avec Bamboula. Bamboula... Tu ne t'étais jamais aperçue qu'elle lui portait un intérêt particulier ?... Tu ne l'as jamais vue ?...

Il s'interrompit, gêné à la pensée de salir la pensée de la jeune fille. Mais sa haine était trop forte. Il reprit :

— Tu ne l'as jamais vue l'embrasser ?

La jeune fille secoua la tête.

— Et lui, tu n'as jamais surpris de geste suspect de sa part ?... Il ne cherchait pas à lui prendre la taille... à... à lui... toucher les jambes ?...

D'autres précisions venaient aux lèvres de Plesguen. Il parvint à les repousser, à les contraindre à demeurer dans son cerveau où elles dansèrent une sarabande fulgurante.

— Non... Je n'ai rien remarqué, répondait Anne-Marie, déconcertée.

— Ils avaient au moins la pudeur de s'observer en ta présence, admit Plesguen.

Un peu de jour gris sourdait des rideaux. La peur reprit Plesguen tout entier. Marie-Anne s'était couvert les épaules de son châle de cachemire et elle posait sur ses cheveux, dont les ondulations rappelaient les vagues de l'océan, un cabriolet à fleurs. Elle en noua les brides, empila du linge et des vêtements dans une valise sans grâce — sa valise de pensionnaire. Tout à coup, elle s'effondra et se mit à sangloter sur le lit en criant :

— Maman ! Ma petite maman !

Sa défaillance dura peu. Elle épongea bientôt ses larmes et se redressa, le visage durci par la résolution. Elle éprouvait pour sa mère une tendresse assez tiède et se consolait assez aisément de sa perte, pourvu qu'elle vécût avec son père, le rude coureur de mer qu'elle admirait. C'était surtout la violence d'un choc nerveux qui l'avait

abattue, avec une ombre de jalousie inavouée. Ce n'était pas un chagrin véritable. Pouvait-elle éprouver du chagrin, à l'heure où elle allait réaliser son rêve de toujours : naviguer, à l'heure où se présentait pour elle la chance ?

Le jour se levait sale, maussade. Ils marchèrent vite le long du Sillon. Ils n'allèrent pas jusqu'aux remparts. Ils obliquèrent à gauche avant de les atteindre, pour gagner Rocabey. La première, Marie-Anne, sauta à bord, d'un élan souple, assuré. Ses narines frémissaient comme celles d'un fauve qui sent l'approche de la proie. Et en vérité, ce n'était pas la « Danaé » qui l'admettait. C'était elle qui en prenait possession comme de son bien trop longtemps attendu. Plesguen, lui, n'était plus que pour. Il guida sa fille vers le poste où l'équipage dormait encore. Il lui tardait de sortir du bassin, de gagner la mer libre, d'être libre comme elle. En dépit de ses sentiments religieux, il jura et trembla. La mer était au plus bas. La quille de la goélette était à sec. Elle ne pourrait appareiller avant des heures. D'ici là, le flot aurait pu rejeter à la côte les deux cadavres horribles. Les gendarmes se présenteraient à Rocabey dans la matinée peut-être.

Il dépêcha les hommes hors du poste. Ils grouillèrent vers l'avant, vers la cuisine où le coq avait commencé à préparer le café. D'un coffre, il sortit un costume de mousse. Marie-Anne le revêtit joyeusement. Puis elle repoussa d'un pied dédaigneux ses habits féminins et se

jeta dans les bras de son père. Il la serra longuement, passionnément.

Il n'avait encore aucun projet précis. Il songeait seulement à fuir, à quitter la France, pour échapper à la justice. Où irait-il ? Il ne le savait pas, ne s'était pas posé la question. Le délai qui lui était imposé l'amena à réfléchir. Sa cargaison n'était pas débarquée. Il irait la vendre à Londres, où les amateurs d'ivoire et de poudre d'or ne manquaient pas. De plus, l'Angleterre serait heureuse d'accueillir ce royaliste intransigeant, cet ennemi de Napoléon III. Elle était toujours heureuse d'accueillir les ennemis des gouvernements français. La « Danaé » changerait de port d'attache. Ce serait tout. Elle ne changerait pas de pavillon, il ne le permettrait pas. Ce serait bien assez d'aller demander asile aux « Rosbifs » qu'il détestait. Sa haine pour les Anglais lui rappela celle qu'il avait vouée à Louison, l'adultère. Il la remâcha. Assise sur une paillasse, Marie-Anne chantonnait. Brusquement, la haine de Plesguen changea d'objet. Il songea que Louison avait une excuse. Elle n'avait sûrement pas sollicité son partenaire. C'était lui, ce sale nègre qui l'avait séduite, envoûtée, qui avait souillé la baronne de son répugnant désir. Elle n'avait pas osé, pas pu résister. Elle avait peu de volonté. C'était cela... Le sale nègre avait abusé d'elle moralement. Tous les nègres étaient des sales nègres. Il avait bien eu tort de s'intéresser à celui-là, de l'arracher à sa brousse pour en faire un serviteur de confiance. Il l'avait tué. Ce n'était pas suffisant.

Sa vengeance devait s'étendre à d'autres nègres, à tous les nègres du monde, les pareils, les frères de Bamboula.

C'est alors que l'idée, qui allait transformer le cours de sa vie plus que son double crime, flamboya dans le cerveau délirant de Plesguen. Pourquoi ne se ferait-il pas marchand de « bois d'ébène » ? Le commerce de l'ivoire et de la poudre d'or n'allait plus. Les nègres étaient une marchandise très appréciée, sur laquelle de substantiels bénéfices étaient réalisables... Et l'idée chemina, le disputant à la peur dans le cerveau de Plesguen. Dans un recoin du poste, il disposait de deux couchettes superposées, une pour lui, l'autre pour un invité éventuel. Il regretta de ne pas avoir de cabine personnelle. La promiscuité imposée à Marie-Anne lui déplaisait. Mais la « Danaé » était un bâtiment trop peu important pour que son capitaine ne partageât pas d'une façon étroite, continue, la vie des hommes.

— Repose-toi ici ! dit-il, en désignant la couchette inférieure.

Marie-Anne secoua la tête et fit une pirouette sur les paillasses de l'équipage, entassées près d'elle.

— Je ne suis pas fatiguée, papa, protesta-t-elle. Je veux connaître la « Danaé ». Fais-la moi visiter !

Et elle se pendit au cou de son père. Il la repoussa doucement, mécontent du trouble que son contact déclenchait en lui. Il ne s'opposa cependant pas à ce qu'elle le suivit sur le pont

que des hommes nettoyaient à grands coups de faubert, tandis que d'autres déversaient sur lui d'innombrables seaux de toile.

Son regard les dépassa. Il s'accouda à la lisse et fouilla les quais dans la direction de la porte Saint-Vincent. C'était par là que viendraient les gendarmes. Qui savait ? Pris dans un remous, les deux cadavres avaient pu être rejetés à terre presqu'aussitôt après qu'il les eut jetés à l'eau. Des passants avaient pu les découvrir. Ou bien, entraînés au large ils avaient été recueillis par les filets d'un pêcheur. Les visages étaient, certes, méconnaissables, mais Bamboula était facile à identifier, même s'il n'avait plus de visage. C'était lui, Hervé de Plesguen qui, bientôt, serait dans les filets de la police. Et cette marée qui ne montait pas ! Autour de la coque de la « Danaé », il n'y avait que de petites flaques d'eau, où grouillaient des crevettes. Au milieu de l'arrière-bassin, à peine une fine coulée d'eau rejoignait l'écluse, là-bas, très loin, semblait-il. Plesguen consulta sa montre. Jamais les minutes ne lui avaient paru plus interminables, même le soir de ses noces, quand il avait attendu le moment de dénuder Louison.

Le premier flot débordant de l'écluse le fit tressaillir. Il clapotait, se retirait, reparaisait plus nourri, plus écumeux. Et d'autres le dépassèrent, le noyèrent. La mer devait être au plus haut à 11 heures. La « Danaé » était immobilisée jusqu'au début de l'après-midi. Il ne suffirait pas qu'elle pût flotter, ce qui serait réalisé vers 9 heures. Il lui fallait attendre le

jusant, parce que le noroît ne faiblissait pas et qu'elle ne pouvait, à la fois, vaincre la marée et le noroît qui conjuguèrent leur action contre elle. Au début de l'après-midi, elle se laisserait emporter doucement à sec de toile, par le reflux qui l'éloignerait de la côte assez pour qu'elle pût ensuite naviguer par ses propres moyens, en tirant des bordées.

Au début de l'après-midi ! Comme c'était loin encore. N'allait-on pas s'étonner à l'Inscription de n'avoir encore reçu sa visite ? Quelle serait « leur » attitude, « leurs » réactions, quand ils verraient la goélette reprendre la mer sans avoir déchargé sa cargaison ? Quelle serait, d'abord, la réaction de l'équipage ?

Marie-Anne avait pris le faubert du timonier Simon et elle frottait le pont en fredonnant un refrain de la vieille marine. Plesguen siffla. Tous les hommes interrompirent leur besogne et firent cercle autour de lui. Ils étaient dix, des gars vigoureux au regard hardi et franc, de tous âges, d'une propreté rigoureuse dans leur tricot de laine.

— Mes amis, déclara Plesguen d'une voix grave, le commerce de l'ivoire et de la poudre d'or ne va pas, vous le savez. Je vais être obligé de déposer mon rôle et de vous faire mettre sac à terre... A moins que vous n'acceptiez de faire avec moi un autre commerce...

Il s'interrompit. Tous les visages, tendus vers lui avec anxiété, l'interrogeaient. Il fit « Hum ! » et reprit :

— Voici ! J'ai décidé de faire le trafic du

« bois d'ébène » avec les « Etats ». Les esclaves sont assez bon marché au Soudan et en Guinée depuis que les patrouilles de la traite traquent les négriers. Et les cours augmentent, dans le même temps, à Charleston et à la Nouvelle-Orléans. On peut faire notre fortune, garçons, de cette manière, si un boulet ne nous envoie pas par le fond... A moins encore que nous ne soyons pendus à nos propres vergues, où nous aurions tout loisir de faire notre plus laide grimace... Mais, on ne gagne pas d'argent sans risque... Que pensez-vous de mon idée ?

Les hommes demeurèrent muets. Leur front se plissa. Ils balancèrent la tête et s'entrecardèrent. Puis, le plus ancien, Jean-Pierre, le maître d'équipage, répondit :

— On accepte, cap'taine... On accepte naturellement !

Les autres approuvèrent en hochant leurs faces tannées. Plesguen reprit :

— Attention ! N'oubliez pas que vous serez, peut-être, plusieurs années sans revoir vos familles. Et peut-être bien que vous ne les reverrez jamais ! Si vous êtes d'accord, on appareille au début du jusant pour Londres qui sera désormais notre port d'attache. C'est là que je vendrai la cargaison et là qu'on s'équippa et qu'on se réapprovisionnera. Réfléchissez !

— C'est tout réfléchi ! dit lentement Jean-Pierre.

Simon, le timonier, frotta ses énormes mains noueuses en soufflant :

— Y a des Anglais dans les patrouilles de la

traite ! Si on pouvait en envoyer quelques-uns par le fond, comme je serais content !

— Oh ! oui, ce que ce serait chic ! confirma Marie-Anne, les yeux illuminés.

— Hé ben, y promet, le nouveau mousse ! jugea Jean-Pierre, admiratif.

— La cause est donc entendue, conclut Plesguen. On appareille au début de l'après-midi pour Londres. Ceux, qui veulent écrire chez eux, sont libres. Ils n'auront qu'à dicter leurs lettres au mousse Yann, qui a de l'instruction et qui sera très content de leur rendre service.

Le noroît fraîchissait encore. La tempête, évitée de justesse la veille, allait-elle se déchaîner ? Plesguen inspecta le ciel, puis ses yeux errèrent à nouveau vers la porte Saint-Vincent. Ils n'étaient plus apeurés, mais las, sombres. C'était le regard d'un homme qui va quitter pour toujours son pays, un pays qu'il aime, à quoi il tient par toutes les fibres de sa chair, le pays qui l'a fait ce qu'il est à travers une longue suite d'ancêtres. Derrière la porte Saint-Vincent, ce n'était plus la caserne de gendarmerie que voyait Plesguen, c'était le vieux petit hôtel du Pilori. C'était aussi le château de Saint-Pierre, avec ses tourelles et son clocheton, baignés d'eau vive.

Il soupira, serra les poings et les mâchoires. Sa haine, pour les nègres — pour tous les nègres du monde — reparut plus vivace, comme exacerbée.

— « Ils » me le paieront, grommela-t-il ; je le jure, sur la tête de tous mes aïeux !

La « Danaé » quitta le port avec le jusant. Elle lutta longtemps contre le noroît. Tant que la côte fut en vue, les hommes se retournèrent souvent pour la regarder. Ils avaient le cœur serré. Quelque chose de définitif venait de se produire dans leur vie. Que leur réservait l'inconnu dans lequel ils s'engageaient ? Vaudrait-il jamais la douceur des retours périodiques au foyer ? Le sang aventureux des Bretons n'étouffait pas en eux l'amour du pays, de leurs femmes, de leurs petits, de leurs vieux. Mais les vieux auraient fait comme eux, s'ils l'avaient pu. Et les petits feraient comme eux s'ils en trouvaient l'occasion. Quant aux femmes... Après tout, il y en a d'autres de par le monde. Il n'y a qu'à choisir.

Marie-Anne, devenue Yann, resta indifférente à cette douloureuse séparation des hommes et de leur passé. Elle était tout entière tendue vers l'avenir, l'avenir dans lequel elle allait, pensait-elle, se réaliser.

Plesguen restait sombre et haineux. Dès que la goélette eut franchi la limite des eaux territoriales, la peur le quitta. Jusque-là, il avait épié la mer avec angoisse, redoutant d'être poursuivi par un navire de l'Etat. Mais, seuls, des bateaux de pêche parsemaient la Manche glauque, agitée de courtes vagues pressées.

La haine prit possession sans partage de Plesguen et s'installa en lui. Elle le durcit, lui forgea une âme nouvelle — presque une âme de vrai Plesguen —, qui devait hésiter, balbutier, seulement à l'heure des actions décisives...

La goélette entra fièrement dans la Tamise, ses trois pavillons blancs fleurdelysés flottant au vent aigri, sa coque et son pont bien astiqués. Elle avait essuyé au milieu de la traversée une de ces terribles tempêtes d'équinoxe qui envoient, par le fond, tant de bateaux. Elle en était sortie sans avarie. Et la tempête ayant brusquement cessé, l'équipage n'avait pas perdu une minute pour faire la toilette de la « Danaé », comme pour une grande parade navale. Plesguen tenait à faire bonne figure chez les « Rosbifs ».

La goélette alla s'amarrer tout au fond des docks, parmi une foule de petits bâtiments sales, sans voilures, qui pourrissaient lentement, abandonnés de leurs propriétaires. Dans ce cimetière marin, la « Danaé » allait pouvoir se préparer à son nouveau trafic sans éveiller d'indiscrètes attentions.

Londres était alors, en même temps, le centre de la répression de la traite et celui de l'armement des bateaux négriers. La répression de la traite était affaire de gouvernement. L'armement des bateaux négriers concernait les particuliers. Plesguen d'ailleurs, par la suite, devait pouvoir contempler tout à son aise, la curieuse tête de Janus de l'éternelle Angleterre.

Le transport des esclaves était fait par des bricks d'un type déjà ancien, bâtiments lourds, peu maniables, véritables cages flottantes, destinées avant tout à contenir le plus possible de passagers. Ces bricks ne pouvaient lutter par les armes contre les corvettes et les frégates des

« patrouilles de la traite ». Ils ne pouvaient non plus leur échapper par la fuite. La « Danaé », qui pouvait filer ses quatorze nœuds et qui était la plus fine manœuvrière des goélettes de Saint-Malo, narguerait les « patrouilles de la traite » et, à l'occasion, sans pouvoir leur livrer de « batailles rangées », serait capable de leur expédier une bonne paire de boulets en travers de la coque. Evidemment, elle ne pourrait contenir plus de 120 nègres, entassés comme harengs en caque. Mais elle ferait deux voyages, tandis que les bricks n'en feraient qu'un. Au surplus, les prix des esclaves ne cessaient de monter et 120 nègres, même s'il n'en restait que 80 ou 100 à l'arrivée, seraient encore d'un excellent rapport. Il fallait aussi considérer que la réduction de la durée des traversées se traduirait par une notable économie de nourriture. Bref, la « Danaé » serait une bonne négrière. Plesguen songeait avec orgueil que, seuls les « cutters » et encore dans le seul sens Amérique-Europe, pouvaient rivaliser de vitesse avec elle et, peut-être, la battre.

La moitié de l'équipage eut la permission de se répandre à tour de rôle dans les cabarets des docks pour s'y faire des amis dont on aurait besoin. Plesguen et Marie-Anne, celle-ci toujours en costume de mousse, gagnèrent la cité en cab. Là, la cargaison de poudre d'or et d'ivoire fut vite vendue dans une boutique de Juif. Lorsque les petits sacs de souverain, qui représenteraient le montant de cette vente, eurent été serrés par Plesguen dans un coffre de bois,

sous la couchette inférieure de sa « cabine », il se sentit plus certain de l'avenir. La possession de bonne monnaie sonnante donne une assurance incomparable.

Sur les docks, il entra dans une autre boutique que ses hommes lui avaient désignée, d'après les renseignements obtenus dans les cabarets. Il fut reçu par un autre Juif, vieux, courbé, au visage obséquieux et rusé.

— J'ai besoin d'armes. De bons fusils, du dernier modèle et de deux canons, du dernier modèle aussi et d'un calibre moyen, avec des munitions appropriées et abondantes, déclara-t-il.

— J'ai votre affaire ! répondit le vieux Juif, avec le même calme que si on lui eut demandé une tonne de morue salée ou une douzaine de barils de goudron.

Il poursuivit :

— Marchandise neuve, à peine sortie des arsenaux. Je livre sur place. Je connais aussi un serrurier qui vous scellera des grilles dans vos cales. Je peux également vous fournir des papiers en règle si vous désirez naviguer sous pavillon britannique...

Et, par dessus ses besicles, ses yeux de chèvre dansaient drôlement, comme s'il s'apprêtait à faire une plaisanterie du plus haut goût. Baissant la voix d'un air complice, il acheva :

— Et en ce qui concerne l'approvisionnement, j'ai aussi un ami qui peut vous fournir tout ce qu'il vous faut pour une longue traversée. Je suis un spécialiste...

Il ne précisa pas de quoi. Il reprit à un tarif honnête les vieilles armes du bord. Ses fusils et ses pistolets venaient en droite ligne de Birmingham et c'était vraiment ce qui se fabriquait de mieux. Ils étaient bien huilés et pourvus d'étuis étanches. Ses canons, des « 32 », étaient, d'après leurs poinçonnages, de fameux canons ayant subi un nombre incalculable d'épreuves, pour le service de Sa Majesté britannique — les mêmes qui armeraient bientôt — on ne savait quand encore, les vaisseaux de guerre de moyen tonnage. Un fut placé à l'avant pour la chasse, l'autre à l'arrière, pour la retraite. Il ne pouvait être question pour la goélette de pièces en batterie couverte. Une goélette n'est pas un vaisseau de haut bord, ni même un brick. De bons boulets de plomb furent entassés dans des berceaux spéciaux autour des pièces. Un prélat recouvrit le tout.

La cambuse, située à l'avant, sous le roof de la cuisine, fut remplie de viande salée, de poisson fumé, de légumes secs, de saindoux, de farine, de biscuits durs et de charbon de bois. Les cages à poules furent pourvues de pensionnaires.

La cloison, séparant la cambuse de la cale proprement dite, fut renforcée d'épais barreaux d'acier, ainsi que l'écoutille centrale et la cloison séparant, à l'arrière, la cale du poste d'équipage. Les fusils et les pistolets furent accrochés aux rateliers du poste. Celui-ci fut pourvu de tables pliantes, ce qui était un luxe. Sa cloison arrière fut un peu déplacée pour installer une

armurerie et une forge minuscules. Tout a fait à la poupe fut la soute aux poudres et le magasin de chaînes des esclaves, qui s'ajoutèrent au magasin des voiles. Au-dessus, près du youyou, se trouvaient les poulaines. Pour les esclaves, des tinettes mobiles furent prévues. Enfin, la coque fut grattée, calfaïée et repeinte par des ouvriers, également fournis par le vieux Juif, qui fournit encore des colliers de verroterie et des bracelets de fer blanc, des billes de toutes couleurs et des pièces de cotonnades bigarrées, monnaies pour marchandises et services de valeur secondaire. Il fournit même une arme nouvelle qui séduisit Plesguen et lui coûta fort cher.

Quand la « Danaé » fut prête à appareiller, Plesguen sortit solennellement du coffre de bois où il ne restait presque plus de souverains le pavillon de guerre de sa famille — bleu à tête d'or. Le canon de chasse appuya d'un coup à blanc la montée du pavillon le long de sa drisse, devant le capitaine, sa fille et l'équipage, têtes nues, pénétrés d'une émotion qui embuait leurs regards.

L'aménagement de la « Danaé » fut complété par une couchette mobile, dans un coin de la cuisine, à l'intention de Marie-Anne, qui protesta en vain. Elle était heureuse de vivre et de dormir au milieu de tous ces hommes rudes et elle respirait, avec une secrète volupté, l'odeur forte de leurs corps demi-nus, une odeur de sueur qui faisait battre son cœur étrangement dans sa poitrine. Mais Plesguen surveillait

Marie-Anne et les éclairs furtifs surpris dans les yeux de la jeune fille quand l'un des matelots se mettait un peu trop à son aise l'avaient alarmé et ulcéré. Sa décision fut sans appel. De même, il interdit aux hommes de se laver, le matin, à l'avant, près du roof. Il se doutait que, derrière les hublots, Marie-Anne aurait été à l'affût, afin de se saouler des torsers robustes des matelots.

Ce n'était pas tout. Aux canons, il faut des canoniers. Aucun des hommes de la « Danaé » n'était capable d'ajuster de façon efficace, contre un but déterminé, les deux longs tubes métalliques de la proue et la poupe.

Plesguen s'attabla un soir à la taverne de l'« Ancre d'Argent », avec la partie libre de son équipage et le mousse Yann. L'ancre d'Argent n'était pas une taverne comme toutes les tavernes de marins. Elle était particulièrement sordide et sa clientèle comprenait un nombre important de truands en quête de mauvais coup ou en fuite devant la police de sa Majesté. Elle avait deux issues : une, publique, sur le quai, l'autre, clandestine, dans une petite ruelle peu fréquentée où on parvenait en traversant une cave et deux cours.

Les hommes de la « Danaé » étaient devenus des habitués de l'Ancre d'Argent et ils s'y étaient assurés par leur intrépidité de buveurs, la gaité de leurs propos — dont l'anglais était fort approximatif — et leur générosité, de précieuses sympathies. Ce fut le maître d'équipage Jean-Pierre qui présenta à Plesguen Patte-Folle et

LA BELLE NEGRIERE

Bellegueule. Plusieurs pintes d'ale furent d'abord vidées de compagnie, pour se mettre en train, devant une longue table de bois mal équarrie, le long de laquelle branlaient deux bancs luisants de crasse. Patte-Folle et Bellegueule avaient le même visage blafard, boursoufflé d'une mauvaise graisse. Mais celui de Bellegueule était barré d'une longue estafilade lie de vin qui partait d'une tempe pour aboutir au bas de la joue opposée. Patte-Folle devait son sobriquet à une jambe raide. Le lumignon planté au mur au-dessus d'eux projetait au milieu des verres leurs ombres déformées, inquiétantes. Les deux drôles montrèrent au capitaine un brevet de canonnier de la Royal Navy, dont le nom avait été soigneusement gratté. Et avec beaucoup de bonne grâce, Patte-Folle, le plus âgé, expliqua :

— On était sur le « Queen Elisabeth », un fameux bateau, vous le savez. Le capitaine était très content de nous. Seulement, un soir, on est revenu saouls perdus d'une escale. C'était à la Jamaïque. On avait bu trop de rhum blanc. Le « boss » nous a engueulés de première. Nous, on a mal pris la chose. On lui est rentré dedans. On lu a aplati le nez et cassé quelques dents. Là-dessus, il a gueulé comme une baleine. La garde est arrivée. On a été foutus aux fers. Quand on a débarqué à Londres, on est passés devant le Conseil de guerre maritime. On a été condamnés à 100 coups de chat à neuf queues et 20 ans de hard-labour. On a reçu les coups de chat à neuf queues. Mais on a réussi à mettre les

LA BELLE NEGRIERE

voiles avant d'avoir terminé le hard-labour. Maintenant, on voudrait bien s'embarquer sur un bateau qui ne nous porterait pas sur son rôle d'équipage. On n'est pas des pourris, et on n'a plus rien à perdre. On pourrait rendre bien des services...

Plesguen réfléchit. Il ne tenait pas à s'aliéner les autorités anglaises en recueillant des forçats en rupture de ban. D'autre part, les recrues étaient bonnes. Une nouvelle tournée d'ale scella l'accord.

Le lendemain matin, à la marée, la « Danaé » appareilla, tous pavillons déployés. Elle descendit lentement la Manche, puis poussée par des vents favorables, accéléra son allure.

PREMIÈRE PARTIE
PAVILLON HAUT !

CHAPITRE I
RAZZIAS AU SOUDAN ET EN GUINEE

On était dans le golfe de Gascogne. Le temps était gros, le vent debout. La « Danaé » louvoyait, s'enfonçait entre les lames ou sautait à leur crête. Le timonier Simon corrigeait la dérive par de petites aulofées prudentes. Plesguen, le regard dur, observait l'horizon. Les matelots étaient tous à leurs postes, attentifs à la manœuvre. Seuls, les canonniers, allongés sur leurs prélaris, dormaient. Ils dormaient nuit et jour, indifférents à tout. On aurait cru qu'ils n'avaient pas dormi depuis des années.

Puis, le vent tomba, tout se calma. Il n'y eut plus qu'une houle courte et molle qui balançait doucement le bateau. La voilure fut augmentée et les hommes respirèrent. C'est ce moment que choisit Marie-Anne. Elle avait posé son gros bonnet de laine sur sa tête, sans l'enfoncer. Elle se pencha. Un coup de brise soudain souleva le bonnet qui vint s'abattre à ses pieds sur le pont, tandis que la lourde cascade de ses cheveux

dorés s'écroulait sur sa nuque. Elle poussa un « Oh ! » de surprise, admirablement simulé qui fit tourner vers elle toutes les têtes. Simon manqua s'étrangler en avalant sa chique.

— Ben, zut alors ! s'écria Jean-Pierre, le mousse, c'est une fille ! Et une drôle de belle fille !

Plesguen, furieux, fit signe à tous les hommes de s'approcher de lui. Marie-Anne s'était assise sur un rouleau de cordages, près de la baleinière de tribord. Elle roulait entre ses doigts son bonnet et tête baissée, semblait en proie à une grande confusion. Mais sous ses longs cils oyeux, elle épiait les faces rudes matelots.

— Mes amis, déclara Plesguen, j'ai une importante confession à vous faire. Comme vous pouvez vous en rendre compte, le mousse est une fille. Mais ce n'est pas n'importe quelle fille. C'est la mienne. Elle veut apprendre le métier de marin et pour cela vous conviendrez qu'il est plus commode de s'habiller en homme. J'aurais voulu que ce mousse reste pour vous un mousse comme les autres, que vous le traitiez de la façon dont sont traités tous les mousses du monde, sans indulgence déplacée pour ses fautes et ses erreurs. C'est à ce prix qu'on devient un bon matelot. C'est pourquoi je ne voulais pas vous révéler son identité. Maintenant que vous êtes au courant, je vous demande de ne pas changer votre attitude à l'égard de Marie-Anne, qui, pour vous, doit rester Yann comme avant. Si elle mérite quel-

que taloche, ne vous gênez pas pour la lui appliquer. Je vous approuverai toujours !

Les hommes se contentèrent de branler la tête d'un air entendu. Ils étaient incapables de manifester autrement leur accord. Seulement, leurs regards, à l'expression changée, enveloppa longuement Marie-Anne, dont la poitrine tendait à craquer l'étoffe de sa chemisette. Et chacun reprit son poste. D'un coup de pied, Marie-Anne lança son bonnet à la mer. Elle ne le remettrait jamais plus.

De ce moment, elle sentit autour d'elle l'atmosphère sensuelle qu'elle avait voulue. Elle attira les désirs en décochant à la ronde ses sourires les plus équivoques et en balançant voluptueusement ses hanches. Elle alla jusqu'à échancre un peu sa chemisette pour que les regards puissent y plonger quand elle se baissait le matin, pour frotter le pont avec son faubert. Il lui semblait que ses veines étaient remplies à éclater d'une lave bouillonnante qui la brûlait, l'affolait comme elle voulait affoler les autres.

La laideur de son costume de matelot lui devint vite intolérable. Elle obtint de la faiblesse de son père l'autorisation de choisir dans son coffre à vêtements, jumeau du coffre aux papiers et objets précieux, sa plus belle tenue qu'elle recoupa à sa taille très adroitement. Il y eut désormais deux marins habillés de blanc sur la blanche « Danaé ».

A Lisbonne, où la goélette fit escale pour se ravitailler, de superbes bottes de même teinte

complètement la tenue blanche et d'autres tenues blanches, de drap et de toile, furent achetées.

Plusieurs chutes que fit Marie-Anne avec les bottes l'amènèrent à circuler, à nouveau, pieds nus sur la goélette qui cinglait vers le large. Il importait, en effet, de passer loin des côtes du Maroc, encore écumées par des pirates barbaresques. La « Danaé » serra de près Madère, traversa les Canaries, doubla les îles du Cap Vert et se rapprocha de la côte. Elle parvint sans incident dans le golfe de Guinée. Au large de Lagos, elle fut saluée par une salve amicale des stationnaires anglais qui la connaissaient. En dépit de la sûreté de cette rade, elle la dépassa. Il ne fallait tout de même pas aller provoquer, jusque dans leurs bases, les navires avec lesquels on allait entrer en guerre. Si les « Rosbifs » — que Plesguen appelait aussi « Goddam » — s'étaient doutés que les prélarls cachaient des canons et que les sabords de charge de la goélette ne s'ouvriraient plus pour admettre des défenses d'éléphant de taille exceptionnelle, mais une marchandise sévèrement prohibée, il était probable que leur salve n'aurait pas été tirée à blanc.

La « Danaé » longea la côte jusqu'à un étroit chenal qui s'enfonçait dans l'intérieur des terres. Sous voilure réduite, elle progressa lentement entre deux rives basses, sableuses, qui, bientôt, s'élargirent. Elle se trouva à l'intérieur d'une lagune de forme allongée qui formait une rade encore plus sûre que celle de Lagos. Ses voiles furent carguées. L'eau était sombre, épaissie

par la boue fétide que remuait la quille de la goélette. Le youyou fut descendu de la poupe de la « Danaé » et les fonds furent sondés pendant plusieurs heures. Puis, des cordages furent passés autour des troncs d'arbres énormes, dont les racines s'enfonçaient dans la lagune comme des serpents fantastiques et le bateau fut hâlé par l'équipage, avec des « hans » sonores, jusqu'à un mouillage judicieux, dans une « fosse » bien placée entre d'épaisses ramures vertes où disparaissait la mâture. Là, la « Danaé » serait à l'abri, en sécurité. C'était le début de la saison des pluies et du choix de son mouillage dépendrait son sort. Au-dessus de la lagune, roulaient de gros nuages plombés, poussés par un vent d'est brûlant qui courbait les cimes des arbres et faisait haleter les poitrines. La tornade était proche.

Rassuré sur la situation de la goélette, Plesguen fit vérifier, nettoyer et charger les armes, y compris les canons, et il inspecta avec soin son équipement en chaînes. Les fournisseurs des bricks, où on disposait de beaucoup plus de place et où la question poids comptait peu, utilisaient le système, dit de la double chaîne, et, en outre, les boulets et les carcans. Les esclaves étaient divisés en centaines. A chacune de leurs chevilles était attachée une chaîne. Au bout de l'une, traînait un boulet que le sujet avait la faculté de porter dans ses mains. Le bout de la seconde chaîne était fixé à une autre, très longue, qui s'étirait par les sentiers de la brousse, avec ses cent prisonniers à la queue leu leu,

de part et d'autre. De plus, un carcan enserrait le cou et pesait sur les épaules de ceux qui s'étaient révélés comme indisciplinés, dangereux. A ceux-là, d'ailleurs, on n'hésitait pas, par surcroît, à couper la langue pour les empêcher d'exhorter leurs compagnons à la révolte. Un esclave n'a besoin que d'entendre. Pour lui, la parole est inutile. Il n'a à émettre, ni avis, ni protestation.

Ce système de la double chaîne, des boulets et des carcans n'avait pas seulement pour but d'empêcher toute tentation de fuite. Il contribuait à opérer parmi les esclaves une sélection. Les moins robustes ne résistaient pas à la fatigue du trajet, aggravée par la sous-alimentation et les coups. En moyenne, un esclave sur deux succombait ainsi entre son village et la côte. Ceux qui restaient, les plus résistants, valaient alors la nourriture qu'on leur donnerait et la place qu'on leur attribuerait sur les bricks. Ils se vendraient très cher, permettraient de réaliser le maximum de bénéfices.

La « Danaé » ne pouvait permettre l'emploi de carcans, de boulets et d'une débauche de chaînes. Les carcans, épaisses pièces de bois carrées qui s'ouvraient en deux et possédaient, en leur milieu, un trou semblable à une lunette de guillotine, étaient presque aussi pesants que les boulets et bien plus volumineux encore. Plesguen avait imaginé de relier les deux chevilles des esclaves avec une seule courte chaîne et de relier directement le cercle de l'une de ces chevilles à la chaîne générale, raccourcie,

et qui ne rassemblerait plus qu'une douzaine d'individus. Il accélérerait l'allure et les coups pour arriver à la même sélection que les carcans, les boulets et la double chaîne. Mais, aussitôt, une objection majeure se présenta à lui : comment transporterait-il ses chaînes à travers un pays hostile, jusqu'au lieu encore inconnu, où il pourrait faire ses achats ? Jusqu'alors, il avait opéré dans des pays plus ou moins contrôlés par les Européens. C'était là qu'il disposait de relations de fournisseurs. Louer des porteurs ? Il lui en faudrait de toute manière. Mais les chaînes restaient une marchandise lourde, inconfortable, qui rebuterait tous les nègres libres. N'était-il pas préférable de procéder, à l'arrivée des esclaves à la côte, à un échange de leurs chaînes ?

Dans le réduit presque obscur, surchauffé, Plesguen, assis sur un rouleau de voiles, essayait de réfléchir. C'était la première fois qu'il devait prendre une décision imprévue ; en une matière neuve pour lui et il était désarmé. Il lui semblait que les parois du magasin se rapprochaient, l'étouffaient, allaient l'écraser. Fallait-il, ne fallait-il pas emporter ses chaînes à travers la brousse ? Ah ! comme il regrettait de s'être engagé sur un coup de tête dans une aussi folle aventure ! N'aurait-il pas mieux fait de repousser doucement la porte du salon où reposaient les amants adultères, de regagner son bord et de revenir le lendemain, en plein jour, d'une manière en quelque sorte officielle, en faisant beaucoup de bruit pour ne pas ris-

quer d'être à nouveau témoin d'une scène désagréable ? Était-il sûr, d'ailleurs, d'avoir bien vu ? De toute façon, il aurait gagné à pardonner. Il y a de la grandeur dans le pardon. On se sent une sorte de surhomme. On est fier de soi. On est fidèle aux préceptes du Christ. Et puis, ayant pardonné à sa femme, il lui aurait été loisible, si décidément, l'ivoire et la poudre d'or n'allaient plus, de reprendre son stéthoscope et son bistouri.

Il n'avait point, naguère, mauvaise réputation. Il lui aurait été aisé de se créer une clientèle nombreuse et riche. Riche, c'était le plus important. Le ciel n'aurait pas manqué de l'y aider, pour le récompenser de sa bonté.

Son stéthoscope... son bistouri... Il avait, à bord, une trousse complète, en prévision d'une maladie dans l'équipage. Mais les gars de la « Danaé » étaient bâtis dans le roc de leur Bretagne. Ils n'éprouvaient d'autre malaise que celui d'avoir, parfois, trop bu, en dépit de leurs remarquables facultés d'absorption. Alors, ils vomissaient par dessus la lisse et tout était dit. Il était dit, en particulier, que Plesguen ne reprendrait jamais sa trousse.

Fallait-il, ne fallait-il pas transporter les chaînes ? Plesguen courba les épaules. Il se sentait las, infiniment. Il aspirait à un sommeil dont il ne sortirait plus. C'était facile. Il lui suffirait de s'attacher à une cheville un bout de chaîne et de sauter sans bruit, par l'arrière, dans l'eau calme de la lagune. On ne le retrouverait jamais. Mais, qui ramènerait la « Danaé » dans les pays

civilisés ? Et surtout, qui veillerait sur Marie-Anne ? Pouvait-il l'abandonner à la convoitise des matelots qui étaient, tout de même, des hommes et des hommes robustes, privés de femmes ? Des matelots et, peut-être, des nègres ? Qui pouvait savoir ce qu'il adviendrait de la goélette, privée de capitaine ? Du reste, la religion ne condamnait-elle pas sans appel, le suicide ? N'était-ce pas le seul péché que Dieu ne remettait pas ? Dans la conduite de Judas, ce qui était le plus haïssable, n'était-ce pas la pendaison plutôt que la trahison ?

Non. Il n'avait pas le droit de disparaître. Il devait tenir, marcher jusqu'au bout dans la voie où il s'était engagé. Mais, fallait-il transporter les chaînes ? Il ne prit pas de décision, remonta sur le pont, ouvrit le roof de la cuisine, prit un quart de fer blanc dans une armoire, tourna le robinet d'un petit fût posé dans un coin sur un berceau de bois verni, emplit le quart, le vida d'un coup dans sa bouche large ouverte, l'emplit à nouveau, le revida. Une tempête de feu se déchaîna dans son ventre. Le tafia du bord était du bon tafia. Plesguen se sentit tout à coup aussi fort que dix hommes normaux. Tout lui parut simple, facile, tant son cerveau avait acquis de lucidité, de finesse. Naturellement, il ne fallait pas s'encombrer des chaînes. Elles resteraient dans le magasin jusqu'au retour de l'expédition à la côte avec les esclaves. Et les chaînes, utilisées pendant le trajet, seraient revendues au marchand d'esclaves, qui en offrirait un bon prix. C'était là

marchandise précieuse, rare. Pourquoi n'avait-il pas bu d'alcool jusque-là ? Comme sa vie aurait pu s'en trouver transformée ! Grâce à l'alcool, il devenait un vrai Plesguen, dur, déterminé, un chef, un entraîneur d'hommes. Il éclata d'un rire nerveux. Il serait sans pitié pour ces salauds de noirs qui avaient sali le blason de ses ancêtres. Il leur ferait « pisser le sang ». Son rire s'accrut à l'idée des noirs pissant le sang. Comme il se vengerait bien, tout en gagnant beaucoup d'argent pour doter Marie-Anne et lui faire faire un beau mariage quelque part, dans un pays accueillant, hospitalier, où on ne lui demanderait rien de son passé. Désormais, il saurait ce qu'il lui faudrait faire quand il se sentirait mollir, quand la lâcheté, le découragement, chemineraient sournoisement en lui, l'envahiraient. Il boirait un quart ou deux de tafia.

Tout de suite, sur un tabouret, près du fût de tafia, il se mit à dresser son plan d'action. Le commerce des esclaves était alors supervisé par trois potentats. Le sultan de Yorouba, le roi du Dahomey et celui des Achantis. Le roi des Achantis était le plus difficilement accessible de la mer, car son pays se trouvait en arrière de la Côte de l'Or britannique qui le bloquait en quelque sorte. Le roi du Dahomey avait une fâcheuse réputation de férocité et de déloyauté. Restait le sultan de Yorouba. C'était sur le territoire de celui-ci qu'il avait débarqué.

En remontant vers le Soudan, il existait bien d'autres Etats, où les esclaves étaient meilleur

marché et de meilleure qualité. Toutefois, il fallait atteindre ces Etats et en sortir avec la marchandise achetée, parvenir jusqu'à la côte. C'était une entreprise difficile, dangereuse. Plesguen se répétait les noms des principaux de ces Etats. Il fallait écarter le Ségou, le Kanadougou, le Ouassoulou, le Kaarta, où l'influence française se faisait déjà par trop sentir. Il fallait de même écarter le Ouadaï, dont le sultan, qui résidait à Abécher, plus féroce encore que celui du Dahomey, pouvait massacrer l'expédition pour rien, pour son simple plaisir.

Il y avait ensuite, notamment, les souverains de Gando, de Macina, Mossi, Nupé, Kanem, le plus puissant, celui de Sokoto et le plus intéressant peut-être, celui de Bornou, qui passait pour sympathiser avec les Européens. Dans leurs capitales, à Gando, à Bandiagara, à Ouagadougou, à Bida, à Mao, à Yacouba, à Kouba, on aurait pu faire d'excellentes affaires. En ce qui le concernait, il regrettait de ne pouvoir traiter avec le roi des Achantis. On disait que sa capitale, Koumassié, était une ville, si belle, si curieuse (1). Mais, même avec le sultan de Yorouba, tout ne serait pas si aisé. Les potentats africains, ne respectant que la force, ne traitaient loyalement qu'avec des partenaires dont la force leur imposait. Les bricks négriers débarquaient une soixantaine d'hommes pour leurs incursions dans l'intérieur de la Guinée

(1) Koumassié ou Koumassié ne fut détruite en grande partie par les Anglais qu'en 1874.

et aucun ne s'aventurait jusqu'au Soudan. Les souverains de Yorouba, du Dahomey et des Achantis faisaient venir, pour eux, du Sokoto, du Ouadaï et du Bornou, à leurs propres risques et périls, des caravanes d'esclaves qu'ils leurs revendaient, quand ils ne parvenaient pas à effectuer, aux dépens de leurs voisins plus faibles, de bonnes razzias qui leur procuraient de la marchandise à titre gratuit.

Y compris Marie-Anne, qui manierait sûrement les armes avec l'adresse d'une vraie Plesguen, l'équipage de la « Danaé » comptait seulement douze membres. C'était peu. C'était trop peu pour affronter les troupes des roitelets noirs. Ou plutôt, ç'aurait été trop peu si Plesguen n'avait disposé de l'arme nouvelle que lui avait vendue le vieux Juif.

Elle se composait de douze canons de fusil reliés à une culasse centrale, formée d'un gros cylindre, dans lequel on plaçait douze balles. Une seule gâchette assurait le départ des douze coups à la fois. Un petit levier permettait d'éjecter en même temps les douze douilles brûlées. Il n'y avait plus qu'à replacer douze autres balles dans le trou « ad hoc ». L'arme pouvait tourner sur un pivot. Elle était placée sur un trépied. Des plaques de tôles en protégeaient les servants. Un homme visait, tirait, éjectait les douilles. Un autre jetait de l'eau sur le cylindre et remplissait les trous (1).

(1) Il s'agit là de la première mitrailleuse. On a fait des progrès depuis !

Plesguen comptait autant sur les ravages qu'elle exercerait parmi ses ennemis que sur la terreur superstitieuse qu'elle répandait chez eux, pour suppléer à l'insuffisance de ses effectifs. Il avala encore un quart de tafia et son fusil à douze canons lui apparut apparut invincible. Grâce à lui, il serait le maître de la Guinée et, s'il le voulait, du Soudan. Il sortit sur le pont pour en faire commencer les essais immédiats.

Il fut surpris de constater qu'il faisait presque nuit. Les nuages plombés ne se décidaient pas à crever. Ils enveloppaient la lagune d'une sorte de voile opaque, étouffant, que secouait, par intervalles, le bref hurlement du vent rageur. Mais l'eau restait toujours immobile. On aurait cru qu'elle était de plomb, comme les nuages, ou figés par quelque sortilège. A sa surface, rien ne bougeait. Sur les rives, les arbres avaient de courts frissons au passage du vent, comme si la fièvre les avait pris. Puis, ils redevenaient raides, pétrifiés. Auprès de l'entrée du chenal, où les arbres laissaient la place à de hautes herbes aiguës qui évoquaient des fers de lance vert pâle, des oiseaux roses, aux longs becs bleus, se tenaient droits sur une patte, sans bouger que s'ils avaient été de pierre.

Etendus sur le pont, les matelots haletaient de chaleur et Marie-Anne, au milieu d'eux, avait ouvert sa vareuse sur sa poitrine emperlée de sueur et on apercevait les deux globes jumeaux de sa gorge.

Ce n'était pas le moment d'essayer le fusil à douze coups.

— Doublez et relâchez les amarres ! cria Plesguen.

Les hommes se levèrent et se hâtèrent. Plusieurs gagnèrent la rive à cheval sur les cordages qui maintenaient le bateau. Ils les renforcèrent et leur donnèrent du « lâche », car, tout de même, la pluie allait venir et il fallait prévoir la brusque montée du niveau de la lagune qui aurait fait sombrer la « Danaé » prisonnière. L'amarrage et l'ancrage « trop courts » peuvent être de redoutables dangers pour un bateau.

Et la pluie vint. Ou plutôt, le ciel s'ouvrit et une immense nappe d'eau tiède s'abattit sur la lagune, noya tout, engloutit tout. Tout l'équipage arracha ses vêtements, et offrit des corps musclés, bronzés au douchage du ciel. Tout l'équipage, y compris Marie-Anne, transportée de joie. Tout l'équipage sauf Plesguen, qui jugea cette exhibition contraire à sa dignité et qui était si profondément plongé dans la supputation de l'avenir, et dans l'élaboration de ses projets qu'il ne songeait pas à corriger sa fille pour la punir de son impudeur.

Oui, le fusil à douze coups serait pour lui un atout efficace. Il en possédait un autre : son étude approfondie des langues de Guinée et du Soudan : l'arabe, le bora mabang, des Mabas du Ouadaï, le haoussa, parlé dans tout le bassin du Tchad, sur le Niger et jusqu'à la côte; le mandingue, le bambara et même le oulof des Sé-

négalais, le peuhl, des puissants Foulbé, qui avaient fondé l'empire de Sokoto, au début du siècle, après avoir été chassés par les Malinké du Sénégal où ils avaient créé, vers l'an mille, l'empire ghana, le peuhl qu'on parlait aussi, plus haut, sur le Niger, dans les Etats de Madidou, enfin, le Bantou, de l'Adamoua.

En dehors de la force, on pouvait peut-être établir avec les potentats de la région des relations fructueuses basées sur la connaissance de leur mentalité, de leurs us et coutumes, s'attirer leur estime et leur sympathie à défaut de leur crainte. Plesguen, curieux de s'instruire, avait mis à profit ses longs séjours au Soudan et en Guinée pour se documenter sur le langage et les mœurs du pays. Il pourrait tenir avec les chefs locaux de longues palabres, se les concilier par l'adresse et la ruse. Il converserait familièrement avec El Kébir, Sultan de Yorouba, le vieux Naba, roi du Dahomey, Katango, roi des Achantis et tous les autres, et Madidou lui-même, et Selké, roi de Sokoto et Goudjba, tyran du Bornou, métis d'Arabe et de Foulbé, et Kango, maître du Ouadaï avec ses Arabes redevenus païens. Il chercha à se représenter Selké, farouche représentant de cette race de conquérants Foulbé, aux origines mystérieuses, peut-être herbère, peut-être éthiopienne (1).

Cependant, les paquets d'eau continuait de dé-

(1) La figure la plus étonnante parmi les despotes africains du XIX^e siècle est sans doute celle de Samory. Elle n'entre pas dans le cadre de cette histoire.

valer du ciel dans un grand bruit de cataracte. Ils bouchaient l'horizon autour de la goélette. Des volutes de vapeur blanche s'élevaient du pont, où des ruisseau se formaient, qui s'écoulaient en bouillonnant par les dalots. Le liquide tiède massait les corps moites allongés, apaisait les nerfs, détendait les muscles.

Une sensation de bien-être imprégna d'abord Plesguen chez qui l'influence de l'alcool se dilua. Puis, il se sentit faible, désarmé. L'immensité de sa tâche l'effraya. Il reprit son sang-froid en songeant que, quand il le faudrait, il pourrait faire face à toutes les situations au moyen de l'alcool.

Marie-Anne, elle, s'étirait lentement sous la caresse de l'eau qui se glissait dans les parties les plus intimes de son être. Elle se trouvait bien.

Aussi soudainement que si on avait fermé une vanne, la pluie cessa. Dans le ciel d'un bleu tendre, jaillit le soleil. Marie-Anne se vêtit sans hâte. Sa veste et sa culotte de toile, bien ajustées, collaient à la peau mouillée. Elle en frémit d'aise.

Le niveau de la lagune avait monté de plusieurs mètres. Une sorte de mascaret s'échappait par le chenal, vers la mer. Entre les arbres, une dizaine de petits torrents se déversaient en fumant dans la lagune, au-dessus de laquelle persistait une légère buée claire.

D'énormes insectes et des oiseaux diaprés voletaient dans cette buée, ivres de leur éphémère

jeunesse. Le bourdonnement sourd des premiers et les secs battements d'ailes des seconds étaient, avec celui de l'eau qui coulait, les seuls bruits à troubler le silence lourd.

Plesguen se leva, les mâchoires contractées pour mieux bander sa volonté. Il était le chef. Il allait le prouver. Il glissa, plein d'aisance sur un des filins qui reliaient la goélette à la terre. Sa veste et sa culotte mouillées répandaient sur sa peau une fraîcheur sédative. Il atteignit la rive, empoigna au hasard, sans mettre pied à terre, les premières branches de l'arbre autour duquel était passé le filin et s'éleva en souples mouvements de reins. A la cime de l'arbre, il se dressa debout. Il ne vit rien qu'une masse infinie de verdure sombre qui l'enserrait de toute part. Il n'émergeait pas. Il songea à l'uniformité des essences qui est une des caractéristiques des forêts guinéennes. A des dizaines de lieues à la ronde, tous les arbres étaient de la même taille. Il s'éponga le front, déjà moite sous le bicorne. Comment se diriger dans cette mer verte, pétrifiée, si différente de celle sur laquelle il avait l'habitude d'évotuer ? Il haussa les épaules soudain et sourit, content de lui, et de son raisonnement. Dans le sol spongieux, au pied de l'arbre, il s'enfonça jusqu'aux mollets, faillit perdre ses belles bottes blanches. Son front se plissa. Salir ses belles bottes était pour lui très désagréable. Néanmoins, il continua sa route, obstinément, le long de la lagune jusqu'au bord d'un des ruisseaux qui s'y déversait. Là, il escalada un autre arbre. Comme il l'avait prévu,

celui-ci, mieux pourvu d'eau que les autres, puisque situé sur une véritable presqu'île, était plus élevé. Il dominait ses voisins et, de sa plus haute branche, Plesguen put inspecter à la longue-vue les environs de la lagune.

A une lieue et demie environ, vers le Nord, il découvrit une clairière où s'éparpillaient quelques pauvres cases de branchages, couvertes du matériau idéal des pays chauds : les feuilles de palmiers, dont il existe des variétés absolument imputrescibles. Plesguen releva la position exacte de la clairière et évalua le trajet à accomplir pour l'atteindre. Il ne fallait pas compter sur le soleil pour se diriger. Le soleil ne parvenait jamais au sol de la forêt. Mais, une ligne d'arbres un peu plus élevés que les autres s'avancit en décrivant de petits méandres jusqu'à une demie-lieue à peu près de la clairière, avant de s'infléchir à l'Ouest et de disparaître. Plesguen jugea qu'il suffirait de suivre le cours du ruisseau jusqu'à son infléchissement, puis de marcher droit au Nord pour arriver à la clairière. Il redescendit. L'équipage était toujours allongé sur le pont, avec pour tout vêtement un court pantalon de treillis. Marie-Anne avait, en plus de sa culotte de toile, collée maintenant par la sueur à sa peau, sa petite veste large ouverte sur sa poitrine dont les extrémités se dressaient haletantes.

Il affecta de ne pas voir ce spectacle qui le troublait et l'irritait, il ne savait pourquoi. D'un seul coup, la nuit tombait, comme un grand

rideau noir tendu sur l'horizon par un metteur en scène géant.

Le dîner fut sommaire. Personne n'avait faim. Dans les gorges desséchées, le biscuit, le bacon et les kippers collaient. L'eau devait être rationnée et c'était là la grande préoccupation du capitaine. Certes, la lagune en contenait plus que ceux de la « Danaé » n'auraient pu en boire pendant toute leur vie. Mais, c'était une eau saumâtre, malsaine. Il avait été surpris par la pluie, n'avait pas songé à recueillir cette manne d'un nouveau genre. Comme il expliquait cette situation, Patte-Folle et Belle-Gueule éclatèrent d'un grand rire, en se frappant les cuisses. Interloqué. Plesguen les interrogea du regard :

— Il y a au moins une demi-barrique d'eau dans le creux de chacun des prélaris des canons! déclarèrent-ils en faisant des moues dégoûtées, pour attester combien ils prisait un tel breuvage.

L'eau des prélaris fut recueillie dans des tonneaux. Et le sommeil pesa sur ceux de la « Danaé ».

Au matin, eut lieu le départ. On ne pouvait attendre que le sol détrempé se fût raffermi, car de nouvelles pluies étaient à prévoir. Chaque membre de l'équipage, y compris Marie-Anne, mais sauf les Anglais, reçut le même armement.

A la ceinture, un sabre, deux pistolets, une hache, et sur les épaules, un fusil et un sac contenant des munitions et des vivres. Les Anglais portèrent seulement, à eux deux, le fusil à douze

coups et ses munitions. Le sac de Plesguen était le plus lourd. Il contenait, en plus, de la verroterie pour payer les porteurs et le ravitaillement et des pièces d'or pour l'achat des esclaves.

Ce fut, dans une boue gluante, une marche infernale, dos courbé, hache d'une main, sabre de l'autre. En tête, Plesguen donnait les premiers coups d'arme blanche pour ouvrir le chemin. Il creusait un véritable tunnel dans la végétation dense, élastique, épuisante. Autour de lui, dans l'ombre verte des branchages, des haies et des mousses. Il voyait fuir lentement de monstrueuses têtes plates, allongées, d'où s'échappait une longue langue fourchue, brandie comme un dard. Des serpents se balançaient aux branches ou rampaient dans la boue. Des chimpanzés, petites boules de poil rêches se dandinaient au-dessus d'eux et faisaient pleuvoir de gros fruits durs qui rebondissaient sur les casques. Marie-Anne se tenait juste derrière le capitaine, en songeant au mot historique :

« Père ! Gardez-vous à droite... Père, gardez-vous à gauche ! »

Elle possédait une âme héroïque de vraie Plesguen et c'était encore le sang trop riche de cette race indomptable qui grondait dans ses veines quand elle rêvait d'étreintes farouches qui lui auraient broyé les reins.

Les Anglais, avec leur fusil, fermaient l'arrière-garde. Plesguen avait choisi la rive droite du ruisseau pour ne pas avoir à le traverser quand il s'infléchirait dans le sens opposé. Il

craignait la trahison de la vase. On fit halte à midi à une centaine de mètres du coude du ruisseau, dans la direction du village dont, une dernière fois, le capitaine avait repéré l'emplacement en montant dans un arbre. Ce n'était plus le bourdonnement sourd des gros insectes, ni le claquement d'ailes des oiseaux qui troublaient le silence. C'était le fredon léger de milliers et de milliers de moustiques qui harcelaient les voyageurs et leur couvraient la peau de cloques douloureuses.

— Pourvu qu'il n'y ait pas là-dedans des tsé-tsé ! supputait Plesguen, qui enviait l'heureux temps où les traitants n'avaient qu'à aborder sur la côte, en une rade sûre, pour se rendre aux grands marchés périodiques de « bois d'ébène » qui se tenaient à proximité, comme en Europe, les grandes foires de bétail. Ils choisissaient tranquillement leur cargaison et n'avaient plus qu'à en débattre le prix avec les marchands arabes ou foubés. A cette époque, le Ouolof se payait 5 douros. C'était le moins cher des noirs, parce que le plus facile à capturer, et le plus vite transporté à la côte. Les Mandingues et les Bambaras, plus forts, plus combattifs, valaient 10 douros, soit 50 francs, les Soninkés ou Sarracolots et les Dyoulas coûtaient un prix moyen entre les Ouolofs, les Bambaras et les Mandingues. C'étaient, d'ailleurs comme les Bambaras et les Mandingues, des Malinkés, des descendants des fondateurs du grand empire Mali.

Maintenant, les prix avaient monté et les né-

griers n'étaient plus des marins et des commerçants banaux. C'étaient vraiment des aventuriers.

Ce fut lui qui donna le signal du départ à sa troupe ruisselante de sueur, à bout de force et muette. L'absence de ciel sur leurs têtes continuait de les déconcerter tous, de provoquer en eux un malaise vague, confinant parfois à l'angoisse. Ils avaient l'impression d'être devenus aveugles et d'être condamnés à errer sans fin dans des galeries de taupe,

Au fur et à mesure que le temps passait, pourtant, et que l'on s'éloignait davantage de la dépression où coulait le torrent, le sol devenait plus solide. Il restait mou, gardait les empreintes des pas, mais ne se dérobaient pas, ne s'ouvrait pas sous eux. L'allure augmenta. Au milieu de l'après-midi, Plesguen et les siens débouchèrent dans la clairière. Elle était déserte et donnait une impression d'abandon total. Une vingtaine de cases de branchages et de feuilles de palmiers du type le plus primitif s'y étalaient autour d'une case plus importante, bâtie sous les branches d'un arbre isolé qui ressemblait à un champignon gigantesque, avec son tronc énorme et court et ses branches serrées en forme de coupole. Plesguen reconnut un baobab et il fut satisfait de cette sorte de repère qui lui prouvait que la forêt, sans lui être familière comme la mer n'était pas tout à fait pour lui un élément étranger, à priori dangereux.

Au-dessus d'eux, maintenant, couraient de gros nuages cuivreux, annonciateurs d'un orage.

Ils soupirèrent de soulagement à les découvrir, comme s'ils avaient été pour eux de bons génies protecteurs trop longtemps perdus. L'orage, la tempête même, c'étaient des événements quotidiens de leur vie. Ils y étaient accoutumés. Ils en avaient presque besoin. Mais un orage, une tempête qu'on voyait venir dans le ciel, qui ne vous tombaient pas sur le dos à l'improviste lâchement.

Les sacs furent déposés, avec le fusil à douze coup, sous le baobab, du côté opposé à la grande case et ceux de la « Danaé », s'allongèrent près d'eux. Plesguen s'avança seul vers la grande case, souleva le clayonnage qui recouvrait son unique orifice. Aussitôt, des cris aigus retentirent à l'intérieur. D'abord, Plesguen ne put rien voir, tant la case était sombre et il faillit vomir tellement il fut suffoqué par une odeur composite de crasse, de suint et de graisse rance. Puis, il distingua des corps couchés en tas, sur des feuilles sèches, contre une des parois. De ces corps, un se détacha. Un vieux noir glabre, à la chevelure embroussaillée et d'un blanc sale, fit un geste impérieux en se dressant devant Plesguen. Sa voix tremblait autant de servilité que de peur, vraisemblablement, mais il ne manquait pas d'une certaine allure, bien qu'il n'eût d'autre vêtement qu'un collier de coquillages :

— Que veux-tu homme blanc ? demanda-t-il en bambara.

Plesguen répondit dans la même langue :

— Je veux un guide et des porteurs pour me

rendre près de ton maître, Si Mohamed El Kebir, dont je suis un ami.

Le visage mobile du noir traduisit des impressions successives et contradictoires : la stupeur, l'incrédulité, la terreur, puis l'espoir. Il reprit :

— La tribu pourra te fournir ce que tu désires, si tu n'as réellement d'autre dessein que de te rendre auprès de Si Mohamed. Mais, dis-moi, comment as-tu trouvé notre village ?

— Tout à fait par hasard, en errant dans la forêt. Je suis un explorateur.

— Un explorateur ?

Le visage du noir s'éclaira.

— Tu veux dire que tu es de ces hommes qui vont préparer la route aux guerriers blancs ? Les guerriers blancs mettent en fuite ou soumettent nos sultans, les empêchent de nous massacrer ou de nous vendre aux marchands de « bois d'ébène ». Je suis un ami des explorateurs...

Désormais confiant, le vieux nègre devenait volubile. Il expliqua :

— Autrefois, ma tribu habitait la côte. Elle avait entendu dire que les hommes blancs protégeaient les noirs contre leurs sultans. Elle attendait la venue des hommes blancs. Mais les hommes blancs qui sont venus étaient des traitants à qui notre sultan a livré tous les adultes après avoir détruit notre village et tué le plus possible d'enfants et de vieillards. Quelques adultes et quelques enfants ont pu s'échapper, s'enfuir dans la forêt. Ils ont fondé

ce village. Depuis, les adultes sont devenus des vieillards, les enfants sont devenus des hommes et des femmes. Ils vivent ici, ignorés, dans la paix et la sagesse. Mais, au fond de tous, reste le souvenir de la destruction du village de la côte. Et nous avons toujours peur de voir les Arabes de Si Mohamed nous cerner et nous capturer dans notre village.

Plesguen rassura de son mieux le vieillard, en ravalant sa honte. Car il n'était pas explorateur, il ne le savait que trop. Il était, au contraire, de ces traitants, si redoutés par son interlocuteur. Mais la colère et la haine remplacèrent vite en lui la honte, quand il songea qu'un de ces êtres inférieurs, si proches de la bête, avait su séduire une baronne de Plesguen et, par ricochet, avait fait de lui un assassin. Il se reprocha sa faiblesse et la pitié qui avait commencé à germer en son cœur à la suite de la honte. Il se sentit capable d'être, désormais, impitoyable.

Le vieillard, cependant, s'était coiffé d'un crâne de gazelle dont les cornes menaçaient le toit de la case et il fit signe à Plesguen de sortir. Il sourit, d'un horrible sourire édenté, aux matelots et à Marie-Anne, puis s'assit, sans façon, au milieu d'eux. Plesguen se plaça face à lui et ils se congratulèrent. Au bout de quelques minutes, une mégère, adipeuse, à la poitrine flasque, apporta des Calebasses. Mais ce fut une négrillonne d'une douzaine d'années, aux reins fermes, arrogants, qui versa dans les calabasses une liqueur pétillante, contenue

dans de grosses noix de coco. C'était du vin de palme nouveau, un peu acide, tiède que les Européens dégustèrent comme le plus fin nectar. Leur fatigue disparut. Un mol optimisme les imprégna. Autour d'eux la négrillonne circulait en remuant ses reins d'une façon lascive.

Le vieillard la présenta en ces termes :

— Ma dernière petite-fille. La fille du chef du village, dont je suis, moi, l' « homme-médecine ».

Les calebasses se vidaient et se remplissaient.

— Assez ! commanda Plesguen.

Il voulait conserver toute sa lucidité pour le retour des adultes partis à la chasse. Et il sentait cette lucidité se fondre sous l'effet du vin et des mouvements de la négrillonne. Il se répétait : « Dieu ne permet l'œuvre de chair que dans le mariage. Or, il n'est pas question pour moi d'épouser cette petite sauvage. Je n'ai donc pas le droit d'avoir envie d'elle. Je suis un mauvais chrétien et un débauché en ayant envie d'elle. Or, j'en ai envie. Je ne puis le nier... ».

Le retour des chasseurs arracha le capitaine à son combat intérieur.

Ils étaient une centaine de grands et beaux noirs nus, porteurs de plusieurs cadavres de gazelles et de gros lézards. Ils entourèrent le baobab, déposèrent leurs fardeaux à leurs pieds, et restèrent debout, silencieux, en cercle, appuyés sur leurs lances, l'arc en bandoulière, les flèches pendant autour de leurs reins, à une ceinture de lianes.

Le vieillard leur tint un court discours qu'ils

accueillirent par des grognements de satisfaction. Un des chasseurs sortit du cercle, appela d'un geste la négrillonne, la poussa près de Plesguen, avec de courtes exclamations gutturales. La négrillonne, docile, se frotta au capitaine en souriant d'un sourire large de ses lèvres épaisses comme un mufle. Plesguen tressaillit, voulut se reculer, ne bougea pas. Il ne pouvait le faire sans offenser gravement, publiquement, toute la tribu en la personne de son chef. Le désir, soudain, violent, furieux, des chastes s'éveilla en lui. Il balbutia :

« Notre Père, qui êtes aux cieux » et capitula. « Le salut de tout l'équipage de la « Danaé » n'est-il pas à ce prix ? », s'affirma-t-il hypocritement pour apaiser sa conscience. N'était-ce pas Dieu lui-même qui exigeait de lui ce sacrifice ?

Les noix de coco circulèrent à nouveau. Comme par miracle, toutes les cases s'étaient ouvertes et un peuple entier d'enfants, de vieux et de femmes, grouillait autour des Européens et des chasseurs, fraternellement mêlés. D'autres négrillonnes versaient très adroitement le vin de palme dans les calebasses. Des fragments de troncs d'arbre creux furent amenés. Avec des bâtons, des hommes les frappèrent à une cadence de plus en plus précipités, en chantant une mélodie lancinante. Plesguen ne sut pas comment la chose se fit. Il fut entraîné avec la négrillonne, ses hommes et tout le village, dans une danse vertigineuse. Ses jambes s'agitaient malgré lui, en dépit de sa volonté de conserver

son prestige. Et comme il comprenait le bambara, il joignit sa voix à celle des nègres pour chanter la mélodie.

Quand il retomba, à bout de souffle, sur le sol, avec les autres danseurs, la négrillonne se coula contre lui. Il l'étreignit brutalement. Il n'était plus lui-même. Un autre Plesguen avait chassé de son corps le Plesguen qu'il avait été jusqu'alors, doux, calme, hésitant, pieux. Un Plesguen frénétique, sensuel, démoniaque, l'habitait. Un Plesguen d'autrefois s'était réincarné en lui.

Il abandonna la négrillonne seulement pour se jeter ensuite sur une autre.

Les hommes de la « Danaé » imitèrent leur chef sans s'embarrasser de scrupule religieux ou autres. Ils assouvirent sur de jeunes corps noirs, en proie à une ardeur qui les confondait, le désir qu'avait fait naître, en eux, l'impudeur provocante de Marie-Anne.

Prise tout à coup d'une peur affreuse, la jeune fille n'avait pas participé à la danse infernale. Elle s'était enfuie et tapie dans un fourré, en bordure de la clairière. Elle s'y endormit, vaincue par la fatigue, et ne s'éveilla qu'à l'aube suivante.

Les femmes sortirent les premières de la torpeur qui avait succédé à la danse et aux étreintes. Et tandis que les hommes reposaient encore, elles allumèrent des feux pour faire cuire les gazelles et les lézards. Leurs grosses mains boudinées avaient une adresse étonnante pour

heurter l'une contre l'autre deux pierres brillantes, dont elles dirigeaient les étincelles de choc sur de petits tas de mousse, séchée à l'intérieur des cases. Et la mousse s'enflammait, enflammait des brindilles et des branches.

Au milieu de la nuit, l'odeur de la viande rissolée éveilla Plesguen. A la lueur des flammes hautes et claires, il vit les femmes faire tourner les quartiers de gazelle autour d'un pieu placé entre deux rameaux fourchus. Elles piquaient la viande à l'aide d'un petit bâton pointu et elles en recueillaient le jus sur des feuilles de palmier ou dans des calebasses. Plesguen se souvint de sa frénésie sensuelle de la soirée et il se le reprocha durement. Mais il avait trop faim. Il enjamba le corps de deux négrillonnes et s'approcha des feux en faisant claquer ses mâchoires. Une vieille négresse lui tendit une cuisse arrière fumante et ruisselante de graisse. Il y mordit goulûment, la déchiqueta, nettoya l'os aussi minutieusement qu'un rat. Quand il eut terminé, il avait encore faim. Il grogna. De la cendre, une autre femme sortit un morceau de lézard, bizarrement mou et spongieux. Il l'avalait sans presque le mâcher, en rotant de plaisir.

Peu à peu, autour de lui, tout le monde s'éveillait. Les femmes distribuèrent à la ronde, aux hommes, les quartiers de gazelle et les morceaux de lézard, firent circuler les noix de coco pleines de vin de palme. On n'entendit plus qu'un énorme bruit de dents mâchant la chair juteuse et broyant, avec elle, les os. Les femmes

et les enfants attendirent que les hommes furent repus et se jetèrent sur les reliefs du festin.

Les dernières flammes des feux jetaient de brusques éclats de lumière jaune sur la clairière, autour de laquelle la nuit se serrait, hostile, jouaient sur les corps nus aux muscles puissants, mettant en valeur des torsos harmonieux, des cuisses nerveuses et bien dessinées, faisaient saillir davantage des poitrines cambrées.

Les deux négrillonnes, dont Plesguen avait été l'amant, s'approchèrent à nouveau de lui lorsqu'elles furent rassasiées. Mais il les écarta. Il n'avait plus envie d'elles, ni d'aucune autre fille. Il n'avait plus faim non plus. Il était tout entier au remords de son péché. Il ne pensait même pas à sa fille, ne s'inquiétait pas de son sort.

Sans que rien de particulier ait pu le faire prévoir, à ce moment, la pluie jaillit du ciel et inonda la clairière. Tout le monde reflua, pêle-mêle, dans les cases. Les négrillonnes n'abandonnèrent pas Plesguen. Elles se glissèrent de part et d'autre de lui, sur la couche de feuillage, tandis qu'il plongeait dans un sommeil lourd.

Au matin, les congratulations reprurent entre le capitaine et le chef du village. Le gazouillement de l'eau sur les toits de palme en punctua le silence. Dans son fourré, Marie-Anne revint à la réalité sous une douche tiède qui avait fini par percer son rempart de feuillage. Elle se secoua, soupira et regagna le village en courant. Elle entra dans la case du baobab où elle pensait bien retrouver son père. Celui-ci fut stupé-

fait de la voir. Il avait oublié jusqu'à son existence. Sa conscience, à nouveau, le harcela. Il s'était conduit comme un père indigne. Il n'avait songé qu'à son propre assouvissement. Il avait négligé de veiller sur sa fille. Pourvu qu'elle n'eut pas été la proie de l'un de ces immondes êtres noirs comme Satan, avec qui il était obligé de palabrer pour obtenir un guide et des porteurs.

— Je me suis endormie dans un buisson, expliqua Marie-Anne, en feignant une confusion comique. Pendant ce temps, je suis sûre que vous avez mangé toutes les gazelles et tous les lézards !

Rassuré, Plesguen déclara au chef que sa fille avait faim. Une femme apporta un oiseau fumé et des œufs verdâtres, crus — des œufs de lézard —. Marie-Anne avala en quelques coups de mâchoire l'oiseau et les œufs. Elle se sentit mieux et regretta de n'avoir pas, au moins, assisté à la scène d'orgie qui avait dû se dérouler dans la clairière. Sans y prendre part, elle aurait pu l'observer de loin, dans son fourré. Elle s'en voulut de sa lâcheté.

Deux jours, la pluie tint tout le village enfermé dans les cases. Il n'y eut plus d'orgie collective. La fête était terminée. On mangea de la viande fumée, des œufs et des bananes sauvages. Les notables continuèrent de boire du vin de palme avec les Européens. Les autres indigènes se contentèrent d'eau saumâtre. Les deux négrillonnes ne quittaient pas Plesguen et durant les nuits se relayèrent à son côté. Les

autres femmes, Marie-Anne comprise, ne bougèrent pas de la moitié de la case qui leur était réservée et où ne pénétrait aucun homme. La fête était bien finie.

A l'aube du troisième jour, la caravane se mit en route vers l'Ouest. Un guide la précédait. Les sacs et le fusil à douze coups étaient passés sur le dos de quatorze nègres hilares, joyeux de cette promenade à travers la forêt. Plesguen avait offert au chef les cadeaux rituels de verroterie, qui avaient été accueillis avec une bruyante reconnaissance. Il avait refusé courtoisement, mais fermement, les deux négriennes que le chef voulait lui échanger contre des miroirs. Toutefois, il avait dû, sous peine de passer pour un malappris, les honorer une dernière fois de ses faveurs publiquement. Cela avait été pénible à sa conscience et, en même temps, bienfaisant à son corps. Il avait seulement exigé que sa fille fût écartée du spectacle et il en avait été ainsi fait. Marie-Anne avait pu voir, au pied du baobab, son père enlacer une de ses petites maîtresses. A cet instant, le chef nègre l'avait empoignée et jetée dans la case. Pour l'y faire entrer plus vite, il l'avait poussée d'une brusque claque qui continuait à la faire frissonner sur le sentier étroit, zigzaguant dans la verdure humide.

Les pieds des noirs faisaient « floc ! floc ! » en s'enfonçant dans le sol boueux. Ils allaient d'un pas mécanique, lourd, régulier, comme si leurs mollets avaient été des bielles. Si Plesguen n'avait pas donné le signal des haltes, ils au-

raient marché ainsi des jours et des nuits — jusqu'à la mort peut-être, à la manière du coureur de Marathon. Ils s'intercalaient entre les blancs, pour que la caravane eût une meilleure cohésion et aussi pour que la surveillance du capitaine fût plus efficace. Jean-Pierre, le maître d'équipage, suivait immédiatement le guide. Marie-Anne et Plesguen étaient les derniers. Les sentes qu'ils suivaient avaient été tracées par les bêtes de la forêt et, dès la tombée du jour, il fallait s'en écarter pour laisser à celles-ci le libre passage. Les voyageurs établissaient leur camp à peu de distance, et ils avaient soin de se placer de telle sorte que leur odeur ne put être éventée. Ainsi, les noirs pouvaient se livrer à une chasse fructueuse. Leurs yeux extraordinaires perçaient les ténèbres et leurs flèches atteignaient leurs proies aussi sûrement que s'ils les avaient plantées de leurs mains. Faute de bois sec, les bêtes étaient dépouillées et mangées crues, encore chaudes. La marche dans la forêt était si fatigante que les Blancs se jetaient, avec voracité sur cette chair palpitante, au fumet écœurant, et en disputaient aux noirs les lambeaux. Le sang était pour tous une excellente boisson.

La nuit, des sentinelles étaient nécessaires pour écarter les fauves qu'on entendait se glisser dans la verdure et qu'on devinait à l'affût derrière des troncs d'arbre propices. Souvent, Plesguen voyait étinceler les prunelles menaçantes de ces rôdeurs de l'ombre et, d'un réflexe impossible à maîtriser, il épaulait et lâchait une

balle à travers les lianes et les branchages. Aussitôt c'était une galopade éperdue, ponctuée parfois de rugissements aigus. Les noirs hochaient la tête. Il est imprudent de s'attaquer aux fauves et de les manquer.

La caravane arrivait à l'orée de la forêt quand Marie-Anne ressentit les premières atteintes de la fièvre. Ses dents claquèrent. Elle grelotta, sua. Sa tête et tous ses membres devinrent douloureux. Il fallut faire halte. Plesguen fit mâcher de l'écorce de quinine à sa fille dont les oreilles bourdonnaient, cependant que des flammes dansaient devant ses yeux. L'accès fut de courte durée. Il permit aux hommes de se reposer deux jours, avant de s'engager sur une piste élargie, serpentant au milieu d'une végétation toujours dense, mais moins élevée qui ne masquait plus le ciel. Celui-ci était d'un gris presque noir, piqueté de petits nuages blancs pommelés, très hauts, et sillonné d'oiseaux multicolores et jacassants. On ne voyait pas le soleil qui émergeait à peine de l'horizon, sous l'écran des hauts fûts entrelacés de la forêt, derrière les voyageurs.

Le sentier s'élargit encore. D'autres le croisèrent. La végétation des bords disparut. On aperçut, de part et d'autre, une vaste étendue, divisée en petits damiers d'un vert différent, où de hautes graminées frémissaient au souffle de l'aube. Ça et là, entre deux damiers, pointait un bouquet de bananiers ou de dattiers, aux feuilles luisantes et pointues. Sur la gauche, une nuée légère montait d'une rivière aux eaux

jaunâtres, qui clapotait doucement derrière de hauts roseaux sombres, couronnés d'un panache clair.

— L'Ogoun ! annonça le guide.

Des sentiers transverseaux commença à sourdre toute une population nue, porteuse de récipients d'osier tressé ou de petits sacs de toile grossière, traînant après elle des poules trébuchantes et de petits cochons noirs grognants et puants.

Le sentier tourna. Une palissade de bambous le barrait, qui s'allongeait très loin de chaque côté. Devant la palissade, debout, un Arabe au burnous crasseux buvait à même le goulot, l'eau d'une gourde de peau de bouc qu'il portait en bandoulière, avec un vieux fusil à pierre, au long canon étincelant, à la crosse damasquinée et ciselée — une vraie arme de musée.

Aux pieds de l'Arabe, une dizaine de nègres nus, armés de grands arcs, étaient allongés sur le sol où ils se grattaient furieusement.

Plesguen salua l'Arabe et l'informa qu'il désirait faire une visite amicale à son maître le Sultan. L'Arabe rendit le salut et tendit sa gourde à Plesguen qui surmonta sa répugnance pour l'accoler à son tour. L'eau était fraîche et elle le réconforta. Sur un signe de l'Arabe, un des noirs se leva, souleva la claie qui fermait le sentier et pria Plesguen et les siens de le suivre.

Derrière eux, l'Arabe inspectait les récipients d'osier des voyageurs noirs et prélevait, sur chacun, une dîme raisonnable. De temps à autre, il retenait, par surcroît, une poule ou un cochon,

LA BELLE NEGRIERE

qu'il faisait enfermer dans un enclos, à l'intérieur des bambous.

Le sentier s'évanouit au milieu des cases de branchages et de feuilles de palmier d'un travail plus achevé que celles du village bambara. A chaque pas presque, des monceaux d'ordure devaient être escaladés par la troupe de Plesguen. Des nuées de grosses mouches vertes la harcelaient sans trêve. Plesguen arracha des feuilles à un palmier solitaire au centre d'une petite place et toute la troupe s'en servit en guise de chasse-mouche. Mais le plus pénible, c'était l'odeur. Une effroyable odeur de pourriture, de mort. Des hommes, des femmes et des enfants nus les regardaient d'un air hébété, puis s'enfuyaient à leur approche. Les enfants avaient de gros ventres gonflés et des yeux, couverts de la taie du trachome.

Un vaste espace vide, où s'alignaient plusieurs rangées de palmier, les étonna.

— La place du marché, murmura le nouveau guide, en mandingue.

Au delà de la place du marché, se dressait une interminable muraille de pisé, hermétique, hostile. Entre deux renflements, un porche étroit se découvrait pourtant. Sur son seuil, un groupe d'Arabes, semblable à celui de la porte des bambous, était prosterné dans la direction de La Mecque. Plesguen et les siens attendirent qu'ils eussent achevé leur prière pour approcher du porche que leur avait désigné le nouveau guide, avant de se retirer.

Un des Arabes hocha la tête après avoir écou-

LA BELLE NEGRIERE

té Plesguen en silence. Deux hommes armés de fusils à piston les précédèrent dans des ruelles étroites où le jour venait mal. Elles étaient bordées de murs du même pisé que l'enceinte, au-dessus desquels saillaient des toits ronds. Le trajet fut bref. Une vaste bâtisse fraîchement ocrée, d'un style mauresque grossier, surmontée d'un étendard vert à croissant jaune, barrait la dernière ruelle qu'ils empruntèrent. Ils franchirent une voûte. A l'intérieur d'un patio, des Arabes en burnous relativement propres s'opposèrent à l'entrée des porteurs bambaras dans la bâtisse. Dociles, ils se couchèrent sur la terre battue du patio. Les Européens furent introduits dans une vaste pièce nue, dont une des extrémités, surélevée, formait estrade. Sur l'estrade, une chaise curule dorée était dominée par un dais de soie, également doré.

De nombreux Arabes en burnous éclatants, cimeterre et pistolet à la ceinture, entrèrent dans la pièce et s'accroupirent sur des nattes autour de la troupe de la « Danaé ». Patte Folle et Belle Gueule avaient repris leur fusil à douze coups. Toutes les armes étaient chargées et les cartouchières étaient bourrées de munitions. Cependant, la plus importante quantité de celles-ci restait dans les sacs des porteurs bambaras et Plesguen n'était pas sans inquiétude.

Tous les Arabes se levèrent brusquement et s'inclinèrent. Les Européens les imitèrent. Sur l'estrade, un Arabe de haute taille, à la belle barbe brune allongée, au regard magnétique, venait d'apparaître, tout pareil aux personna-

ges des légendes brodées sur les tapisseries des murailles.

— *Salam Aleikoum !* cria Plesguen, en portant sa main droite à sa bouche, puis à sa poitrine.

L'Arabe eut un sourire hautain et répondit :

— *Salam Alek !* Soyez les bienvenus, étrangers, qui désirez me voir ! Faites-moi l'honneur d'accepter ma modeste hospitalité pendant toute la durée de votre séjour !

Plesguen remercia. Si Mohamed el Kebir, sultant de Yorouba, dépassa la chaise et daigna descendre vers Plesguen qui s'avança à sa rencontre.

Ils portèrent en même temps, à nouveau, la main droite à leur bouche et à leur poitrine, et s'accroupirent l'un près de l'autre sur une natte. Des coussins de cuir des plateaux de cuivre ciselé, des théières et des gobelets d'argent furent apportés. Si Mohamed, ses hôtes et sa garde burent lentement le liquide très chaud et sans sucre. Ils ne parlèrent pas avant que toutes les théières fussent vides. Alors, Plesguen remit à Si Mohamed el Kebir un voile de soie, imposable chef d'œuvre des fabriques lyonnaises, et déclara :

— Ta réputation de sagesse et de bonté, ô noble Kebir, est parvenue jusqu'à moi et j'ai tenu à te connaître...

Le sultan sourit, condescendant, et répondit :

— Pendant que nous allons fumer le kif de l'amitié, je vais te parler de moi afin que tu

me connaisses aussi bien que tu peux le souhaiter...

De longs chibouks, allumés à un brasero, furent présentés par des serviteurs noirs. Le Sultan précisa :

— Ceci n'est pas du kif vulgaire. C'est un produit concentré, obtenu en broyant finement des graines et des feuilles de chanvre et en séchant cette pâte au fer chaud. Je ne suis pas un homme vulgaire. Je règne sur trois millions de noirs et ma capitale est la plus grande ville et le plus grand marché d'échange de la Guinée. Elle compte 120.000 habitants (1). Mon âme est douce et tendre. Mais ce n'est pas avec de la douceur et de la tendresse qu'on peut gouverner les nègres. C'est à coups de chicotes et de fusil. Il faut être vraiment fort pour en être obéi. C'est ainsi que mes ennemis m'ont créé une fausse réputation de cruauté. Mais, dans ma médina (2) qui est en même temps un bordj (3), j'encourage les arts du potier, du maroquinier et du tapissier. Je protège, d'autre part, l'agriculture. C'est moi qui ai obligé ces fa néants de noirs à défricher la forêt autour de la ville.

— Tu es un grand souverain ! admit Plesguen, en tirant de courtes bouffées de son chibouk.

Les hommes de la « Danaé », habitués au haschisch, l'imitaient sans hâte. Marie-Anne,

(1) Chiffre admis par les géographes de l'époque.

(2) Ville arabe.

(3) Fort.

après quelques aspirations, avait laissé éteindre sa pipe. Elle se sentait la tête lourde et une violente envie de vomir.

La pièce était fraîche, le kif excellent. Plesguen devint optimiste. Et puis, le moment était venu d'entrer dans le vif du sujet. Les exigences de la politesse étaient satisfaites.

— Voici, continua-t-il. J'ai pensé que tu pourrais me fournir des esclaves à prix honnête.

El Kebir leva vers le ciel des bras désolés :

— Combien j'aurais été heureux de te rendre ce léger service ! Malheureusement, le commerce va très mal. Le Ouolof est devenu introuvable depuis que les Français étendent leur influence. Le Soninké et le Dyoula valent vingt douros, le Mandingue et le Bambara, en bonne qualité, atteignent jusqu'à vingt-cinq. Le Haoussa est moins cher. Les marchands de Yorouba le laissent à quinze douros et même à dix par quantité. Seulement, ces prix s'entendent départ Yorouba, avec chaînes fournies par l'acheteur. De plus, il faut tenir compte du droit de passage que le roi du Dahomey, le sultan de Bénin et moi avons fixé à cinq douros. Il n'y a plus que par nos territoires que les esclaves peuvent, de l'intérieur, arriver à la côte. Encore, la présence des Anglais à Lagos commence-t-elle à me gêner beaucoup. Il faut que les convois fassent un long détour vers l'est. Il ne faut pas oublier non plus que le trajet du Sokoto à la côte est long. La mortalité des Haoussas est grande, plus grande que celle des Bambaras, des Mandingues, des Soninkés et des Dyoulas.

Autre conséquence de la longueur du trajet, ils coûtent plus cher à nourrir... Bref... c'est le marasme...

— Mais, parmi tes sujets, n'as-tu pas des indésirables ?

— Hélas, tu arrives à un bien mauvais moment. Afin d'obtenir le plus de bons esclaves possibles, j'ai institué depuis de longues années un système de primes aux meilleurs reproducteurs. Chaque année, les cent pères de familles les plus nombreuses de mon Etat reçoivent cinquante sacs de mil ou de seigle ou cent cochons noirs — une fortune. Je sais bien qu'il y a de la fraude, que plusieurs familles se réunissent parfois pour me tromper. Mais je m'en moque. De temps à autre, je fais égorger un fraudeur trop notoire, pour la forme. La fraude n'empêche pas que mon système pousse les Bambaras, les Mandingues, les Soninkés et les Dyoulas, déjà prolifiques, à avoir davantage d'enfants — de futurs esclaves.

« Seulement, devant l'abondance des demandes des traitants, j'ai été amené à réquisitionner ces enfants à un âge de plus en plus tendre. Au début, j'attendais qu'ils aient 18 ans. Puis, j'ai abaissé l'âge à 16 ans, à 15, à 14 enfin. De telle sorte que la marchandise dont je dispose aujourd'hui est trop jeune, trop fragile, incapable de rendre des services immédiats. Dans deux ou trois ans seulement, j'aurai des Bambaras bien à point.

« Bien sûr, je peux te réquisitionner du vieux nègre de 35 à 40 ans. Mais cela ne saurait t'inté-

resser. Tu n'en trouverais pas l'écoulement. Sois patient. Sois patient... La moisson mûrira pour toi... ».

— C'est tout de suite que je veux des esclaves ! rétorqua Plesguen, sombre.

El Kebir lissa sa belle barbe aux reflets métalliques et sussura :

— Il y aurait bien un moyen... Ce serait que tu m'aides à exécuter une razzia du côté de Bida. Le sultan de Nupé, qui est un vassal de celui de Sokoto, est mon ennemi. Il ne me déplairait pas de lui nuire, tout en te faisant plaisir...

— Pourquoi pas ? grommela Plesguen.

A ce moment, le malaise de Marie-Anne s'accrut. Elle vomit. El Kebir lança dans sa direction un regard courroucé, qui s'adoucit aussitôt :

— Si je ne me trompe, ce charmant marin est une fille et la plus jolie des filles que j'aie jamais rencontrée, s'écria-t-il.

— C'est en effet une fille. C'est la mienne, révéla Plesguen.

El Kebir se leva, bouscula les hommes de sa garde, accroupis sur leurs nattes, et vint s'incliner cérémonieusement devant Marie-Anne qui respirait avec effort, ses magnifiques cheveux de lumière épars sur ses épaules, sa veste déchirée, grande ouverte sur une poitrine gonflée et frémissante. Il se redressa, se tourna vers Plesguen, en grondant :

— Si tu veux me la donner pour mon harem, je te conduirai pour rien, jusqu'à ton bateau,

autant d'esclaves que tu le voudras. Que dis-je ? Je m'engage à te fournir toute ma vie des esclaves gratuits. Elle sera ma première épouse !

— C'est là un grand honneur que tu me fais, convint le capitaine, gêné. Toutefois, ma fille est encore jeune... Je te promets de réfléchir à ta proposition, acheva-t-il.

— C'est que tu ne connais pas mon harem ! Ta fille y serait la première parmi cinquantes autres beautés dignes d'elle. Je te le ferai visiter. Tu seras ainsi convaincu mieux que par mille discours ! Pour l'instant, je dois remettre aux lauréats de mon grand concours annuel de natalité, les prix qu'ils ont mérité. Vous allez tous m'accompagner. Mon médecin s'occupera de ta fille !

Peu à peu, Marie-Anne revenait à elle, sortait de la torpeur qui avait succédé à son malaise. Elle referma doucement sa veste, sourit à son père et au sultan. Celui-ci tint à ce qu'elle fût placée entre Plesguen et lui pendant la durée du trajet jusqu'à la vaste étendue plate, aux rangées de palmiers parallèles, située sous les murs de la médina. C'était la place du marché. Elle grouillait d'un peuple nu où l'œil fiévreux de Plesguen distingua, tout de suite, l'absence de jeunes filles. Il n'y avait que des hommes de tous âges, des matrones et des enfants. Il n'y avait pas d'autre jeune fille que Marie-Anne. Il n'y avait même pas de combat dans l'esprit de Plesguen. Pour tous les esclaves du monde, il n'aurait pas livré sa fille au sultan. Il ne l'aurait d'ailleurs livrée à aucun autre homme. Pour-

quoi ? Il n'osait pas répondre à cette question qu'il se posait, qui revenait sans cesse bourdonner en lui, obsédante comme une mouche un soir d'orage. Il finit par se répondre que son attitude était toute naturelle de la part d'un père normal. Mais cette réponse ne le satisfait pas. Il savait bien qu'elle était fausse.

Oui, Marie-Anne était belle. Plus belle encore que sa mère. A l'évocation de Louise de Plesguen, le cœur du capitaine se noua et il s'efforça de ne plus penser, de s'absorber dans la contemplation du spectacle qui l'entourait.

Sur toute l'étendue de l'immense place, des noirs palabraient près de sacs, de couffins, de récipients rudimentaires, disposés à même le sol. Il y avait là du maïs, du mil, du sorgho, en farine, en grains ou en galettes, des poissons, des oiseaux et des quadrupèdes fumés, des régimes de bananes, des outres de bière de mil et de vin de palme, du beurre de karité, du sel, des noix de coco et de kola, des dattes, des poulets, des moutons, des cochons noirs et aussi des peaux de chèvre, de tigre, des jarres d'argile brute, des coussins de cuir, des bottes, des couteaux, des sabres, des haches, des fibres, du kapok, des nattes, des étoffes voyantes, des colliers, des bracelets, tout le bric-à-brac misérable de l'Afrique noire et, encore, de l'indigo, du tabac, du chanvre, du poivre, des cacahuètes, et jusqu'à de bizarres pierres, du même bleu que l'indigo et qui étaient du minerai de cuivre du Darfour, d'autres pierres rougeâtres qui étaient du minerai de fer du Bornou et même

un peu de paillettes d'or de Bouré. L'Afrique de demain avec celle d'aujourd'hui.

Des silhouettes claires se détachaient de la foule des noirs nus. C'étaient les marchands juifs, éthiopiens et berbères, portant chéchia et gandourah. Il y avait jusqu'à des M'zabites, qui n'avaient pas hésité, poussés par l'appât du gain, à venir de Gardaïa, leur ville de pierre, à travers le grand désert, la brousse et la forêt, tout aussi meurtrière que le désert.

Tout cela grouillait, s'agitait, se mélangeait en un cocktail bruyant et coloré, sous le ciel dur, incendié par un soleil, furieux de se trouver brusquement nu, hors de son lourd manteau de nuages.

Derrière le sultan, Marie-Anne et Plesguen, s'avancait seul un noir gigantesque, porteur d'un cimenterre et d'une lanterne de cuir : le bourreau. Ensuite, venaient les marins de la « Danaé » et, tout à fait en arrière la garde d'El Kebir : une centaine d'Arabes majestueux. Le sultan parvint à une chaise curule plantée dans le sol, sous un dais de soie verte orné d'un croissant. Une aigre sonnerie de trompettes retentit, puis des roulements de tambours de bois. Du fond de la place, un long cortège étrange s'ébranla. Plesguen ne vit, d'abord, qu'une mêlée confuse de corps noirs. Il distingua peu à peu des hommes et des femmes. Celles-ci portaient toutes sur leur dos un bébé. Quelques-unes en portaient deux. A une centaine de mètres de la chaise curule, siège décidément préféré du sultan, un groupe se détacha. Devant

marchait un nègre de belle stature. Derrière lui, sept femmes suivaient, cinq avec un bébé, deux avec deux. Le nègre s'arrêta devant le sultan, lui montra les femmes et les bébés et se prosterna, sans un mot.

El Kebir se pencha, le prit par sa chevelure crépue, lui releva la tête et ricana :

— Tu crois qu'on me trompe, moi, un descendant du Prophète ? Insensé ! Je sais très bien que ces neuf enfants ne sont pas tous à toi. Tu en as racolé dans ta famille et parmi tes amis. Tu as voulu abuser de ma magnanimité. Tu mérites le châtement suprême ! Qu'il en soit ainsi !

Le visage du noir devint gris cendré. Le bourreau bondit sur lui, saisit à son tour ses cheveux crépus, lui maintint la tête et lui plongea son cimeterre dans la gorge. Une cascade de sang jaillit. Le bourreau repoussa du pied le cadavre qui continua de se vider par brusques contractions spasmodiques.

Au fond de la place, il y eut un remous soudain. Des hommes s'enfuirent, entraînant des femmes et des enfants.

El Kebir sourit et murmura :

— Voilà un exemple profitable !

— Comment savez-vous que cet homme avait essayé de vous tromper ? s'étonna Plesguen.

El Kebir sourit davantage et poursuivit :

— Je n'en sais rien, à la vérité. Mais il me suffit que tous les candidats à mes primes de reproducteurs soient persuadés que je le sais, que je suis directement inspiré par le ciel, qu'on

ne peut me tromper impunément. C'est pourquoi j'en frappe toujours au moins un, au hasard, pour l'exemple !

Un autre nègre se tenait maintenant devant le sultan. Il se dandinait sur ses jambes, couvertes d'ulcères, et souriait niaisement.

— Ah ! Ah ! mon gaillard, l'interpella El Kebir, tu voudrais me faire croire que tes dix enfants sont tous de cette année ? Et celui-ci ? Et celui-là ? Ils ont au moins 2 ans. Toi aussi, tu as voulu me tromper. Tu mérites une leçon. Elle va t'être donnée !

L'homme grelotta, mais il ne bougea pas, ne chercha pas à échapper à son destin. Déjà, le bourreau l'avait jeté face contre terre et il lui fustigea les reins de sa lanière de cuir. Le sang ruissela en minces sillons rouges. Le nègre hurla. Ses femmes refluèrent avec leurs enfants sur le dos jusqu'au groupe des femmes de l'égorgé, qui se tordaient les bras en poussant de petits « hi-hi » plaintifs.

Le sultan comptait, impassible :

— Quinze, seize...

A 25, il arrêta les bras du bourreau. Le supplicié se leva lentement. De l'écume perlait à sa bouche, se mêlait à la sueur et au sang qui l'inondaient. Il vacillait. Pourtant, il eut le courage et la présence d'esprit d'ordonner aux femmes de l'égorgé de se joindre aux siennes. Toutes ensemble, se retirèrent, troupeau lent, accablé, silencieux, où les bébés ne criaient même pas.

— Dommage, marmotta le sultan. Dommage... L'astuce de ce gaillard me plaît. Si je pouvais lui attribuer une récompense sans perdre la face aux yeux de mon peuple, je le ferais avec plaisir...

Des charognards, déjà, tournoyaient autour de l'égorgé. On voyait nettement leur long cou pelé et leur odeur immonde infectait la place.

Le nègre suivant tremblait et bredouillait, au milieu des femmes hébétées transportant leurs enfants piaillants. Le sultan lui accorda peu d'attention. Il avait fait les exemples, à ses yeux, nécessaires. Il était décidé, désormais, à aller vite.

Les onze enfants des huit femmes du nègre furent marqués à l'épaule droite du chiffre 20, au moyen d'un sceau trempé dans un petit pot rond plein d'acide. Leurs cris de douleur n'éveillèrent pas d'écho. Le père supputait l'emploi qu'il ferait de sa prime. Et d'abord, choisirait-il la farine ou les cochons noirs ? Les mères avaient l'indifférence morne des bêtes habituées au servage.

— Je ne comprends pas... dit Plesguen.

Le sultan se caressa la barbe, d'un air satisfait.

— Je vais t'expliquer... Je me suis aperçu que mes sujets laissaient mourir de faim leurs bébés après avoir perçu leurs primes. Ils ne s'intéressaient qu'aux bébés futurs, à ceux qui pourraient, à nouveau, leur valoir des primes. Avec le produit de celle-ci, ils se procuraient des objets personnels ou, tout simplement, ils se saoulaient.

« J'ai donc décidé de payer les primes en deux fois. Un tiers dans l'année de la naissance et les deux autres tiers quand les enfants ont atteint 10 ans. Pour éviter toute supercherie, toute substitution, je fais marquer les bébés primés d'un numéro qui varie chaque année. La première année, ce fut le numéro 1. La seconde, le numéro 2. Nous sommes parvenus au numéro 20, comme tu as pu le voir... Dans un instant, on va me présenter les enfants marqués du numéro 10, il y a dix ans. Si chaque père en a conservé au moins la moitié, il aura droit au complément de la prime, à condition, évidemment, que les enfants restants soient sains, normaux, d'une valeur marchande appréciable. Je ne paie pas de primes pour la fabrication en série de petits tuberculeux, syphilitiques ou d'autres dégénérés. Ceux-là, je serai plutôt partisan de les supprimer ».

El Kebir remit, lui-même, au nègre un disque blanc semblable à un jeton de jeu de dames, marqué d'une étoile et d'un croissant. Contre ce jeton, le nègre percevrait, dans les magasins du sultan, sa première part de prime. Le complément lui serait remis s'il y avait lieu, le moment venu, contre un jeton noir.

Les candidats à la première prime s'écoulèrent peu à peu, avec des fortunes diverses.

Il n'y eut pas de nouvel égorgement : juste deux fustigés. Vinrent alors les candidats à la seconde partie. Ils étaient seuls avec leurs enfants. Les mères étaient restées au village. Le bourreau vérifia l'authenticité des marques

qu'il avait apposées et le sultan examina les enfants.

— N'as-tu pas honte d'oser me montrer des êtres aussi chétifs, aussi misérables ? tonna El Kebir, en s'adressant au premier reproducteur. Disparais au plus tôt avec eux si tu ne veux pas ressentir le poids de mon courroux !

De fait, les quatre garçons et la fille, qui courbaient la tête peureusement devant lui, étaient hâves, squelettiques. Leurs yeux, enfoncés dans les orbites, brillaient de fièvre. Le père les entraîna. Par contre, le suivant fut félicité pour la bonne mine de sa descendance et même le sultan lui remit deux jetons noirs, au lieu d'un. Mais il retint une des filles pour son harem.

Plesguen, insensiblement, arriva à détailler d'un œil critique, comme le sultan, les corps qui défilaient devant lui. De nombreuses fillettes étaient déjà formées et il ne put empêcher son regard de s'attarder sur elles. Il se lamenta de sa faiblesse devant les tentations que lui suscitait le démon, le démon qui lui soufflait :

— Si Dieu interdit tout ce qui donne du prix à la vie, les joies les plus éniivrantes, les plus naturelles, à quoi bon vivre ?

Marie-Anne, elle, enviait les négrillonnes.

Dans une salle plus vaste encore que celle du trône, un repas de gala attendait le sultan et ses hôtes. Le menu fut celui de tous les festins arabes : couscous et méchoui en formaient la base. Dans le couscous, il y avait des poulets nourris au grain de mil. Les moutons du

méchoui étaient élevés spécialement pour le souverain sur un des rares pâturages de son territoire, situé dans une ancienne lagune et ils devaient, à cette particularité, leur goût délicat de pré salé. Les brochettes de rognons étaient grillés à point, les beignets bien croquants, les confitures délicieusement parfumées, les bananes, les dattes et les oranges, juteuses et sucrées.

Toutefois, les boissons étaient le thé à la mente et le café à la rose, et elles furent peu prisées des Européens.

Après le repas, les inévitables spécialistes de la danse du ventre vinrent exécuter leurs trémoussissements lubriques qui congestionnèrent tous les spectateurs et suscitèrent la vocation secrète de Marie-Anne. Comme elle aurait voulu se joindre aux jeunes filles, négresses et berbères, pour exciter les désirs qu'elle voyait luire dans les prunelles dilatées de ses compagnons ! N'était-elle pas aussi jolie, aussi bien faite, mieux peut-être que toutes ces sauvageonnes ?

Le repas terminé, le sultan conduisit ses hôtes au harem. Une petite porte devant laquelle veillait un gigantesque noir châtré s'ouvrit sans bruit. Dans une pénombre fraîche, qui sentait le jasmin, ils distinguèrent des corps, étendus sur des coussins de soie et de brocart. Des corps dont des voiles légers laissaient deviner les formes graciles. C'était l'heure de la sieste.

Le sultan frappa dans ses mains. En même temps, comme mues par d'inévitables ressorts, toutes les formes se dressèrent sur les coussins,

les traits encore bouffis par le sommeil, mais déjà prêtes à satisfaire le caprice que manifesterait le maître. Celui-ci sourit. Peu de harems pouvaient rivaliser avec le sien quant au choix des pensionnaires. Aucune n'avait plus de 18 ans. Elles provenaient de toute l'Afrique. Des flûtes barbaresques lui apportaient les plus belles filles de Mauritanie et des caravanes lui amenaient des Arabes du Baghirmi et des Touaregs de Damerghou. Quant aux négresses, il lui arrivait jusqu'à des Bantoues de l'Adamaoua.

Les Européens furent surpris de voir des femmes habillées, alors que depuis leur débarquement, ils étaient habitués à leur nudité totale. Mais les femmes d'El Kébir étaient si peu vêtues qu'elles étaient mieux que nues, plus excitantes, plus chargées de sensualité. Ils demeurèrent devant elles, muets, immobiles, d'admiration.

C'est alors que le Sultan chuchota à l'oreille de Plesguen.

— Ne crois-tu pas que ta fille figurerait avec honneur ici ?

— Hum ! répliqua Plesguen, prudent... Peut-être bien. Ce sera à voir... Je t'ai promis d'y réfléchir. Je le ferai.

Cette réponse ne parut pas satisfaire El Kébir dont les traits amolis de vanité se durcirent. Il enchaîna :

— En tous cas, tu me donneras ta réponse définitive dès notre retour de razzia ?

— C'est convenu ! admit le capitaine.

L'expédition s'ébranla deux jours plus tard, un peu avant l'aube. En tête venait une avant-garde arabe, puis le Sultan et sa garde, les Européens et leurs porteurs. L'arrière-garde était formée d'un gros de troupes noires, de porteurs et d'un détachement arabe. Pour dépister tous soupçons, El Kébir n'emmenait pas ses tambours de guerre, mais seulement ses trompettes. Ainsi, il semblait accomplir une visite pacifique de son Etat. Il fixa lui-même le trajet à suivre. Les hommes s'avancèrent sur une large piste battue, dont la première étape fut Ibadan, la seconde ville en importance du royaume. Et la marche continua dans la moiteur lourde de la forêt guinéenne où la pluie compacte n'apportait pas de fraîcheur. On traversa Oyo, Ogbomocho, Saraki. La marche était plus difficile que dans la région côtière, car il fallait gravir des flancs de hauteurs rocheuses, où on trébuchait à chaque pas pour redescendre et remonter sans cesse comme sur des montagnes russes à l'échelle des hommes. La piste s'enfonçait, après, vers Rabba, de l'autre côté du Niger. A mi-chemin entre le fleuve et Saraki, l'expédition obliqua à droite, à travers la brousse. Elle arriva au Niger, un soir, le long d'une coulée tracée dans la verdure par les bêtes en quête d'eau. La coulée s'achevait dans une clairière qui s'abaissait en pente douce jusqu'aux flots lumineux, semés de troncs pourris, de détritits et d'herbes folles. Sur l'autre rive, derrière un rideau de roseaux pâles, commençait un pays nouveau, toujours verdoyant, mais dépourvu de grands arbres, une

savane plate, monotone, qui montait lentement vers des collines où reparaissaient des arbres serrés les uns contre les autres, mais moins élevés que sur la rive de Yorouba. Au delà des collines, on devinait à nouveau la plaine puis, tout au fond de l'horizon, le Sokoto, dominé par le haut sommet du mont Zaranda.

A l'Est, vers Rabba, le fleuve était déjà tout violet, d'un violet qui virait rapidement au noir. A l'Ouest, vers Egga, il était encore d'un jaune cru, violent, à peine rougi par la chute du soleil sur la forêt.

Brusquement, le courant qui venait de Rabba charria le violet sombre vers Egga. L'eau prit la même teinte qui envahit le ciel entier. Tout le paysag fut baigné d'une ombre lugubre. Des bêtes hurlèrent, bramèrent, gémirent dans la forêt. Et de l'immense fleuve il ne resta rien qu'une masse ténébreuse où couraient de bizarres reflets semblables à des feux follets qui, eux-mêmes, disparurent.

La nuit enveloppa, devant l'expédition, le royaume de Nupé, vassal du puissant Sokoto.

— Pas un instant à perdre, ordonna el Kébir. Que tout le monde, sauf ma garde, s'éloigne le long de la rive. Il faut que dans une heure, j'aie ici cent pirogues. Il y a assez de villages de pêcheurs dans les environs pour que ce soit possible. Ceux qui reviendront sans pirogue auront la tête coupée. Avis!

Arabes et noirs se glissèrent dans l'ombre. La garde du Sultan, les Européens et les porteurs s'allongèrent dans la clairière.

Il ne s'écoula pas une heure avant que tous les hommes fussent rentrés. Plesguen n'entendit pas un coup de pagaye. Pourtant, une centaine d'embarcations longues et effilées vinrent s'amarrer aux branches des arbres, à quelques mètres d'eux. Le Sultan s'embarqua le premier, avec sa garde. Plesguen et les siens suivirent. Les noirs et le gros des Arabes les rejoignirent. Les pirogues furent attachées aux roseaux de la rive de Nupé, que toute la troupe longea en silence, dans le même ordre. Une palissade de bambou l'arrêta bientôt. Elle fut arrachée sur plusieurs mètres. Derrière dans une petite crique se balançait une trentaine d'embarcations, fixées à des pieux, qu'un peu de lune permettait de distinguer nettement. Au delà des pieux, des huttes de branchage se tassaient les unes contre les autres.

— Drôle de fortifications ! ricana Plesguen, en franchissant les bambous.

— Elles suffisent à arrêter les bêtes nocturnes ! fit, sentencieux, le Sultan.

Plesguen voyait ses yeux luire d'un feu sombre, ses narines se dilater, frémir. Il ressemblait à un fauve qui flairer une proie.

Le long de la palissade, à l'intérieur, les hommes cernèrent les huttes. Plesguen s'était procuré une énergie et même une férocité factices, grâce à sa gourde de tafia, et de la pitié qui l'avait amoli sur sa pirogue, dans la traversée du majestueux Niger endormi, il ne gardait même pas le souvenir.

Marie-Anne serrait nerveusement entre ses

mains son fusil, prête à tirer sans hésitation. Elle haïssait les noirs pour l'attraction qu'ils exerçaient sur elle; elle aurait voulu les tuer tous pour se libérer, redevenir elle-même. Elle était, devant eux, comme le lapin face au serpent. Un trouble délicieux et horrible la prenait dès qu'elle évoquait sa mère serrée dans les bras du domestique Bamboula. Quelles sensations bouleversantes elle avait dû connaître ! Oui, il fallait les tuer tous, ces envoûteurs, ces sorciers maléfiques.

Le cercle se ferma, se resserra. Des torches furent allumées et ce fut l'assaut. Plesguen et Marie-Anne pénétrèrent ensemble dans une case où une vingtaine de corps étaient étendus, pêle-mêle.

— Debout ! Dehors ! cria le capitaine en peulh, puis en bambara, pour être sûr d'être compris.

Il devina que Marie-Anne allait appuyer sur une de ses gâchettes. Il voulut être le premier. Leurs deux coups partirent en même temps. Des gémissements de douleur s'élevèrent de la masse des corps emmêlés, où des flammes écarlates étincelèrent à la lueur mouvante des torches. Ce fut une ruée vers la porte, où des Arabes accueillirent les fuyards et les poussèrent en avant du canon de leurs armes.

— Bandes de salauds ! hurlait Plesguen. Vous allez payer pour mon déshonneur !

— Magiciens maudits, je vais vous exterminer ! glapissait Marie-Anne.

Ils bondirent tous les deux en avant, fouillè-

rent de nouvelles cases. Mais ils ne tirèrent plus. Ils économisèrent leurs munitions et fendirent à coups de sabre la chair sombre qui s'ouvrait sous l'acier avec un doux bruit de soie, suivie de curieux glouglous quand le sang commençait à couler.

En vingt minutes, toutes les cases furent vidées et leurs habitants refoulés au centre du village, où ils se tassèrent peureusement les uns contre les autres.

Le sultan en personne procéda à un premier tri, torche en main. Les adolescents, les adultes robustes et les fillettes furent séparés des enfants en bas âge, des adultes malingres, des femmes mûres et des vieillards. Chaque groupe, entouré d'Arabes, fut poussé en avant, vers la crique. Seuls, des bébés criaient, s'agitaient sur le dos de leur mère. Tous les autres captifs avançaient courbés, sans esquiver de révolte, vers leur destin. On aurait cru qu'il leur était indifférent.

Au bord du fleuve, le premier groupe fut attaché — dix par dix — à la taille et aux chevilles, par des lianes. Le second groupe fut écarté de lui et le sultan leva son cimenterre à poignée, ornée de rubis, qui jeta dans l'air des feux tragiques.

Les Arabes abaissèrent leurs fusils. La décharge coucha sur le sol la moitié des sacrifiés. La seconde moitié ne bougea pas. Elle attendit la mort, sans gémir, sans se plaindre, sans chercher à apitoyer les assaillants. C'était comme si elle était morte avec la première et que, par un

phénomène physique comme on en voit parfois sur les champs de bataille, elle fut restée debout, dérisoirement. Les Arabes foncèrent sur elle, la lame haute. Ils taillèrent de la pointe et du revers dans les corps offerts qui s'écroulèrent l'un après l'autre. Ils ne se donnaient pas la peine de sabrer les bébés. Ils leur écrasait la tête de la crosse de leurs fusils, sur le dos de leurs mères, dont ils avaient mis à nu le cœur ou les intestins d'un simple geste précis, mécanique, indice d'une longue pratique.

Quand ce fut fini, ils poussèrent du pied les cadavres dans l'eau, où les reflets des torches firent miroiter des flaques rouges.

— Beau travail ! fit Plesguen.

— N'est-ce pas ? acquiesça le sultan, flatté.

Pour des motifs différents, le capitaine et sa fille auraient voulu participer au massacre des noirs. Ils n'avaient, toutefois, pas osé. Du reste, l'un comme l'autre aurait, surtout, désiré abattre des hommes jeunes, vigoureux. Leur haine s'amenuisait en face des enfants, des femmes et des vieux. C'était toujours la même race. Mais il n'émanait pas d'eux ces étranges effluves magnétiques qui exaspéraient Plesguen et bouleversaient Marie-Anne.

— Ce n'est pas tout, édicta le sultan. Qu'on brûle les cases ! Nous ne devons laisser derrière nous aucune trace. Bida, la capitale de Nupé, est toute proche. Il ne faut pas que son souverain se doute de ce qui s'est passé. Le feu efface tout. En découvrant les cendres du village, il

croira que la population a fui à la suite d'un incendie accidentel et qu'elle est allée s'installer plus loin. Quand les pirogues de la crique auront été utilisées pour le transport des captifs, on les coulera pour compléter la mise en scène. J'ai dit !

Des porteurs de torches se précipitèrent. On vit de longues langues de flammes monter dans le ciel d'où la lune avait disparu. La traversée du fleuve commença. Les pirogues de Nupé furent percées de coups de piques. Elles s'enfoncèrent et partirent entre deux eaux, à la suite des cadavres, entraînés déjà loin par le courant. Les autres pirogues furent rendues à leurs propriétaires avec menace de sectionnement de la langue s'ils parlaient à qui que ce fut de cet emprunt.

Et sans retard, l'expédition se remit en marche à travers la forêt. Il importait de s'éloigner le plus tôt possible du lieu de la razzia. Tout le reste de la nuit et une partie de la matinée, on avança sur la piste, vers Saraki. Les Européens se traînaient, vaincus par la fatigue, la moiteur de l'atmosphère et les piqûres des moustiques. Leur peau, couverte de cloques, était en feu et plus ils se grattaient, plus la sensation de brûlure devenait aiguë. Ils ne pouvaient pourtant pas s'empêcher de creuser dans leurs cloques des sillons en y enfonçant leurs ongles fiévreux.

Enfin, le sultan ordonna de faire halte. Avant tout repos, il fit placer les captifs au centre d'une éclaircie de la forêt et il les examina minutieusement les uns après les autres, en

maquignon expert. Sur son ordre, plusieurs adultes de forte taille furent d'abord emmenés à l'écart. Sur leurs membres, il avait détecté de curieuses taches qui ressemblaient à des framboises.

— Le pian ! avait-il murmuré.

Le pian ou framboisie est une maladie de peau contagieuse et épidémique, due à un tréponème, voisin du tréponème syphilitique, très répandu dans les régions tropicales, dont il affaiblit et défigure les populations.

Des femmes furent ensuite éliminées parce que leurs genoux présentaient des plaques sèches, grisâtres, symptômes du terrible typhus exanthématique.

Plusieurs adultes des deux sexes rejoignirent les deux premiers groupes parce qu'il leur manquait un doigt aux pieds ou aux mains et que El Kebir avait reconnu, à ce signe, le mal le plus redouté des peuples primitifs : la lèpre.

Le village razzé était-il donc un village-lazaret, où les gens de Nupé avaient relégué leurs incurables, leurs suspects ? Pas nécessairement. Le pian, le typhus et la lèpre existaient alors à l'état endémique dans tout le Soudan et toute la Guinée. La maladie du sommeil — qui décimait l'Adamaoua et le Cameroun, — apportée par des femmes bantoues recrutées pour les harems, était le seul fléau qui s'acclimatât mal dans la région. Les indigènes disaient que les moustiques, trop nombreux et trop violents, y détruisaient la mouche tsé-tsé. Ils préféraient le paludisme — tout de même mal mineur —

qu'ils devaient à ces moustiques, à la maladie du sommeil qui n'avait d'autre issue que la mort.

Les captifs, mis à l'écart, furent munis de bèches et de pelles et ordre leur fut donné de creuser un grand trou. Ils s'y employèrent, stimulés par les touts de lanière des Arabes. Leurs visages lisses, figés, n'exprimaient aucun sentiment. On aurait cru voir des robots mal réglés. Le sol détrempe s'ouvrait aisément sous le fer des outils qu'ils maniaient sans hâte, sans chercher à comprendre le but de leur travail.

De chaque côté du trou s'élevèrent des monticules de terre végétale grasse, où grouillaient des insectes et leurs larves. Pendant ce temps, les autres captifs coupaient dans la brousse des branchages et des herbes. Aux quatre coins du trou, entre les monticules de terre, de grands tas de brindilles et des branchages furent édifiés. On ne voyait plus les noirs qui creusaient. Seulement, à intervalles irréguliers, le fer des pelles et des bèches.

Le feu fut mis aux bûches. Quand ils flamboyèrent bien, les noirs qui les avaient édifiés les poussèrent dans le trou à l'aide de bâtons. Les noirs qui creusaient et déblayaient furent submergés par une cascade de flammes. Ils hurlèrent, tentèrent de s'échapper. Mais les parois du trou étaient à pic. Ils se bousculèrent en vain, se battirent pour tenter l'impossible escalade. Impassible, le sultan observait les progrès de leur combustion. Parfois, une tête chauve, comme scalpée, boursouflée, où les yeux n'étaient

plus que des orifices sanieux, apparaissait au-dessus des flammes pour s'écrouler aussitôt.

Une horrible odeur de graisse brûlée empuantissait l'atmosphère. Le sultan fit un signe. Les captifs sélectionnés reçurent, à leur tour, des pelles et des bêches et ils projetèrent sur le brasier la terre de déblai. Au bout d'une demi-heure, seul un tertre clair marqua l'emplacement où les malades avaient été calcinés et enterrés dans la tombe qu'ils s'étaient creusés.

— Le feu purifie tout ! déclara El Kebir. Pourtant, il ne serait pas raisonnable de s'attarder ici après l'enchaînement des esclaves.

Les porteurs avaient déposé sur le sol un bloc de fer rouillé, près duquel flambait un feu vif. Le bourreau du sultan (1) s'approcha. Il portait des chaînes et un marteau. Des fragments d'écorce humide furent apportés, ainsi que des lianes. A coups de lanière, on fit avancer le premier captif, un adulte de belle taille, aux larges épaules, aux pectoraux saillants, sorte de Tarzan 1857. Derrière lui, venaient ceux qui lui étaient attachés, par la taille et par une cheville. Autour de l'éclaircie de la forêt, les Arabes formaient le cercle. Les noirs libres, soldats et porteurs, couchés en chien de fusil, dormaient. Les Européens, sauf Plesguen et Marie-Anne, finirent par les imiter. Mais Plesguen et Marie-Anne avaient de trop puissantes raisons pour s'intéresser au sort de ceux dont ils haïssaient, en bloc, toute la race.

(1) A cette époque, les souverains africains ne se déplaçaient jamais sans leur bourreau.

Un aide du bourreau entourait la cheville et le bas du mollet du premier esclave au moyen de fragments d'écorce, qu'il attachait haut sur le mollet au moyen de lianes. Avec de longues pinces, le bourreau retira du feu un gros anneau métallique, auquel était fixée une chaîne. L'anneau était coupé, entrouvert, de couleur rouge cerise. L'aide plaça sur le bloc de fer le pied du noir qui eut un bref sursaut de terreur. De ses pinces, le bourreau ouvrit davantage le cercle, puis il le passa autour de la cheville offerte. L'écorce grésilla et fuma. Le marteau fit voler des gerbes denses d'étincelles en frappant le cercle, à coups précipités. Il fallait faire vite. Le refroidissement du métal rendrait son rivetage de plus en plus difficile, voire impossible. On ne pourrait le porter à nouveau rouge, qu'en introduisant avec lui, dans le feu, la jambe du nègre, c'est-à-dire, en rendant celui-ci infirme et inutilisable.

Le bourreau d'El Kebir était un homme adroit et d'expérience. Il acheva son rivetage dans le minimum de temps, avant même que fut achevée la combustion des écorces qui protégeaient la chair de l'esclave. La seconde cheville fut, de même, pourvue d'un anneau, fixé à une autre chaîne au bout de laquelle traînait un boulet rond. La première chaîne était reliée à une autre plus forte, celle qui assemblait entre eux les esclaves cent par cent. Le sultan avait jugé inutile de transporter avec lui des carcans.

Le bourreau ne manqua que deux rivetages. Son marteau atteignit, une fois, la cheville d'un

adolescent et une autre, celle d'une négrienne. A chaque fois, ce fut presque au moment de l'achèvement de l'ouvrage. Pour récupérer son anneau, l'homme n'hésita pas. Les malheureux, dont le tibia était broyé, poussaient des cris aigus, s'agitaient, se contorsionnaient. Il prit une hache, posa la cheville sur un billot et la coupa d'un seul coup. Puis, il jeta l'anneau dans le feu. Rouvert, il servirait à l'esclave suivant.

— Dommage... Dommage... marmotta le sultan en contemplant la négrienne qui se tordait sur le sol, perdant son sang par son horrible blessure.

— Panse-la ! ordonna-t-il à un aide du bourreau qui venait d'achever l'adolescent en lui enfonçant une pique en plein cœur.

Le noir appuya son pied sur la poitrine encore palpitante de l'adolescent pour en retirer sa pique. Un flot de sang l'aspergea. Il ne parut pas s'en apercevoir. Avec de l'argile, il confectionna un emplâtre qu'il fixa au bout de la jambe coupée, en se servant de lianes et d'écorce.

— Porte-la au pied de cet arbre ! poursuivit le sultan.

L'homme obéit. La négrienne poussait toujours des plaintes stridentes et se tordait de plus en plus fort.

— Attache-la, commanda le sultan.

L'homme comprit. Il enfonça dans le sol quatre piques auxquelles il lia les quatre membres de la négrienne. Et il s'éloigna sans tourner la tête. Le sultan se pencha. Ses prunelles flamboyaient. La fillette le regarda de ses yeux

pathétiques de bête agonisante. Sa poitrine ferme se soulevait et s'abaissait au rythme d'une respiration difficile. Le sultan étouffa la plainte que poussa la suppliciée.

Puis, il se releva, contempla la chair pitoyable, se baissa à nouveau et d'un geste brusque, arracha l'emplâtre d'argile. Le sang gicla, comme propulsé par une pompe infernale. Il ricana, pendant que la négrienne, par petits coups, se vidait à ses pieds (1).

Plesguen et Marie-Anne absorbèrent des galettes de maïs et des dattes et s'endormirent, épuisés, insoucieux de tout.

Le soleil avait baissé au-dessus des arbres quand le sultan secoua le capitaine en lui désignant toute l'expédition debout, prête au départ.

— A propos, lui dit-il d'un ton courtois, mais ferme, je serais heureux de savoir si tu as pris une décision en ce qui concerne ta fille ?

— Je... Je t'ai demandé à réfléchir jusqu'à notre retour... balbutia Plesguen.

— Bien... Bien. J'attendrai donc. Autre chose. Je pense que tu estimeras équitable de recevoir seulement 200 esclaves contre 300 à moi. J'ai mis en œuvre plus de moyens que toi... Naturellement, je t'abandonnerai ma part si tu m'acceptes pour gendre. Et souviens-toi que je te fournirai ensuite autant de bois d'ébène que tu le voudras...

— Oui, c'est équitable. Oui... je me souvien-

(1) Il ne faut jamais l'oublier: c'est sur de tels monstres que les Européens ont conquis leur empire colonial africain... (N.D.L.A.).

drai de ton offre... acquiesca Plesguen, désireux avant tout de gagner du temps.

La marche reprit, cauchemaresque, sous l'im-pénétrable voûte de verdure, vers Saraki, ponctuée de coups de sabre et de hachettes. Au coucher du soleil, un vaste espace circulaire fut débroussaillé pour établir le campement. Les esclaves occupèrent le centre. Les Européens et leurs porteurs se couchèrent près d'eux, à même le sol. Les soldats noirs du sultan et les Arabes formèrent autour d'eux deux cercles concentriques de protection. Près des Européens fut dressée la tente de peau de chèvre d'El Kebir, à l'ouverture de laquelle s'étendirent le bourreau et ses deux aides. Les porteurs du sultan se tassèrent à l'écart, contre le cercle des soldats noirs.

Quelle que fut sa fatigue, Plesguen ne put dormir. Les traits durcis du sultan avaient démenti la courtoisie de son ton quand il lui avait demandé s'il avait pris une décision au sujet de sa fille. Le capitaine était inquiet. Il redoutait un coup de force qui eût permis au souverain de Yorouba de s'emparer de deux cents bons esclaves supplémentaires.

Dans l'ombre, il se rapprocha de ses compagnons, leur ordonna de se tenir sur leurs gardes. Chacun vérifia, à tâtons, le chargement de son fusil et de son pistolet. Belle-Gueule et Patte-Folle s'activèrent, sans bruit, autour de leur mitrailleuse. Tous ceux de la « Danaé » frémissaient de joie. Comme leur capitaine, mais par leur seul instinct, ils sentaient venir un

« fameux coup de tabac », une sanglante bagarre qui briserait la monotonie de cette errance ténébreuse où ils s'enlisaient, qui les aveulissait, les minait. Ils avaient besoin d'action, de lutte.

Cette nuit-là, on n'avait pas allumé de feux, « afin de ne pas révéler la position du camp à un ennemi éventuel », avait affirmé le sultan. Mais, dans l'ombre épaisse, cependant, Plesguen se rendit compte que le cercle clair des Arabes se resserrait. Ils convergeaient tous en rampant vers les Européens. Ils n'emploieraient pas leurs fusils parce qu'ils devaient prendre vivante Marie-Anne. Ils se glisseraient jusqu'aux marins qu'ils croyaient endormis et, d'un bond, en quelques coups de sabre, leur trancheraient la gorge. Ils avaient sûrement repéré, à l'avance, la place de la jeune fille qu'ils emporteraient ensuite dans la tente de leur maître.

Plesguen avala une gorgée de tafia et sourit cruellement.

— Feu au ras du sol ! ordonna-t-il à voix basse.

Tout avait été bien réglé par lui. Les douze coups de fusil partirent en même temps. Des cris de douleur s'élevèrent partout. De grands corps blancs s'élancèrent en avant. Alors, la mitrailleuse les cueillit, les faucha, en pivotant sur son axe. Ils refluèrent, épouvantés. Les fusils, à nouveau, crachèrent leurs balles. Les soldats noirs furent les premiers à prendre la fuite. Les Arabes flottèrent un moment et les imitèrent.

Plesguen et les siens s'élancèrent à leur tour

droit sur la brousse, en direction de nord-ouest, vers la frontière du sultanat de Borgou, distante d'environ trois cents kilomètres. Ils s'attendaient à être poursuivis. Ils ne le furent point. Le sultan ne put rassembler ses hommes que tard dans la matinée et les soldats noirs refusèrent absolument de se battre contre les blancs qui possédaient un tonnerre magique crachant mille flammes à la fois. Quant aux Arabes, ils étaient mous, indécis. Quarante des leurs gisaient sur le sol, morts ou gravement blessés. Ce chiffre leur semblait suffisant. La rage au cœur, El Kebir ordonna la retraite.

Toute la nuit et une partie de la matinée, les Européens et leurs porteurs avancèrent à la boussole. Ils s'effondrèrent, harassés, sur le flanc d'une petite éminence où la végétation était moins épaisse, parce que moins gorgée d'eau. Des poignes brutales les éveillèrent. De rudes faces sombres étaient courbées sur eux. El Kebir les avait-il donc rejoints ?

Ce n'étaient pas les hommes d'El Kebir. L'homme, qui commandait là, était grand comme lui mais il avait le nez plus large, le teint bistré et portait une longue moustache, sans barbe.

Il était vêtu d'un caftan brun et coiffé d'un turban de même couleur. C'était un Peuhl. Il se présenta, d'ailleurs, dans cette langue :

— Goubou, roi de Bariba, vassal du sultan du Borgou, lui-même vassal du sultan de Sokoto ! Qui êtes-vous, hommes blancs et que faites-vous ici ?

Autour de lui, plusieurs centaines de Foulbé,

armés de fusils à piston, d'arcs, de lances et de sabres, étaient rassemblés.

Plesguen tressaillit, se frotta les mains et salua le Peuhl.

— Qui nous sommes ? répondit-il. Des hommes, venus pour combattre la tyrannie du damné El Kebir, pour délivrer son peuple. Nous avons abattu quarante de ses meilleurs soldats. Mais nous avons dû rompre le combat, étant trop peu nombreux.

Le Peuhl laissa apparaître, dans un rictus cordial, ses puissantes dents d'une blancheur éblouissante :

— Alors, vous êtes des amis. Que tes hommes partagent les provisions des miens tandis que nous allons nous entretenir...

Dans des gobelets d'argent, le roi et le capitaine burent en silence de la bière de mil, puis le roi déclara, emphatique :

— Tu as entendu parler du grand empire Ghana. Tu sais que les Malinké l'ont détruit, ont chassé les Foulbé de Guinée pour créer leur propre empire, l'empire Mali, qui, à l'heure actuelle est en lambeaux. Nous, les Foulbé, nous avons alors construit au-dessus du Niger, l'empire de Sokoto. Notre sultan est le chef religieux et politique d'un Etat qui domine 6 millions de haoussas et de nombreux Etats voisins. L'Adamaoua, le Nupé, le Gando. Il vient de conquérir le Borgou et de me placer sur le trône de Nikki, capitale du Bariba. Notre sultan a décidé de refaire l'empire mali et de l'unir à l'empire de

Sokoto. Il n'y a plus que quatre Etats malinkés indépendants : le Yorouba, le Bénin, le Dahomey et l'Achanti. Le Bénin est mal défendu. Nous le conquerrons sans difficulté quand nous aurons vaincu El Kebir. Après, nous viendrons sans peine à bout du jeune Béhanzin qui vient de ceindre la couronne du Dahomey. Il ne restera à battre que le roi des Achantis, Katongo. Notre puissance accrue et celle du Bénin, du Yorouba et du Dahomey nous le permettra. N'est-ce pas un grand projet, bien digne du peuple peuhl, peuple de chefs, race élue, supérieure à toutes les autres races ?

— En effet ! convint Plesguen.

Le roi poursuivit :

— Nous pourrions alors adjoindre à notre empire le pays songhaï, atteindre Tombouctou. Nous serons assez forts pour en éliminer l'influence française, pour être reconnus comme Etat souverain par toutes les nations d'Europe, comme l'Abyssinie.

— Je le crois ! confirma Plesguen, grave.

Le roi reprit :

— J'ai appris que le fourbe El Kebir s'était avancé près de notre frontière, avec un petit nombre de soldats et j'ai voulu profiter de cette occasion inespérée. Je compte le rejoindre une nuit, l'attaquer par surprise, le massacrer avec ses hommes. Dès lors, rien ne s'opposera plus à mon entrée triomphale à Abéokouta.

Plesguen résolut de flatter la mégalomanie de son interlocuteur. Il affirma :

— Vous pourrez soumettre tous les petits

Etats, situés dans la grande boucle du Niger : le Macina, avec Bandiagara, les Etats de Babemba, avec Sikasso, Kong, le Dafina, avec Lanfiéra, le Mossi et son vassal le Yatenga, avec Ouagadougou, le Liptako, avec Dori, les Etats de Madidou, qui débordent jusqu'au pays des Auellimiden, Gourma, avec Fada N'Gourma, le Gourounsi et Gambaka...

— Nous le pourrons ! confirma le roi. A condition toutefois de nous débarrasser des Arabes du Ouadaï qui manifestent, en ce moment, beaucoup d'activité guerrière et menacent même notre vassal l'Adamaoua.

— A cette condition, oui !

— Revenons au présent. Où se trouve actuellement El Kebir ?

— Il nous suffira de revenir en arrière, de suivre la piste que nous avons tracée, pour retrouver la sienne. Alourdi par ses esclaves, il est contraint d'avancer très lentement. Bien, entendu, notre concours vous est acquis dans la bataille. Je te demande seulement de m'attribuer les esclaves.

— Ainsi sera-t-il fait. Tes hommes sont-ils prêts ?

— Ils le sont, puisqu'il le faut !

La poursuite dura deux jours. A la fin du second, les éclaireurs annoncèrent que le camp d'El Kebir était établi à environ une demi-lieue, comme toujours, dans une éclaircie de la forêt. La marche se fit précautionneuse. Une circonstance favorisa les assaillants. La pluie se déchaîna soudain et ses durs claquements sur le

feuillage couvrirent les craquements des branches brisées par les sabres. Car s'il était possible de progresser sans bruit sur la piste tracée, il en était autrement pour investir le camp, entouré par une épaisse végétation épineuse.

Or, la tactique de toutes les attaques-surprises, en brousse, est la même. Elles doivent être menées de partout, à la manière d'un siège mouvant, pour affoler l'ennemi, lui couper toute retraite et l'exterminer en masse, sans coup férir.

Les Européens occupèrent la piste d'arrivée, qui était le terrain le plus aisé pour avancer et manœuvrer. Goubou devait donner en personne le signal par un coup de pistolet, lorsqu'il jugerait l'investissement achevé et ses soldats en bonne position.

La nuit était tombée brusquement, comme à l'ordinaire. La pluie s'intensifiait. Les Européens tendaient le dos, comme sous une douche gigantesque, attentifs au signal.

La détonation fut molle, étouffée par la forêt. Ceux de la « Danaé », capitaine en tête, bondirent, leurs fusils braqués. Belle-Gueule et Patte-Folle vinrent les derniers avec l'« ultimatio », la mitrailleuse. Les porteurs avaient reçu l'ordre de rester sur place quoiqu'il advint.

Et il était advenu que le coup de pistolet était parti de l'arme d'une sentinelle d'El Kebir. D'autres coups de feu lui répondirent, mal nourris, mal dirigés. Les soldats de Goubou n'avaient pas eu le temps d'atteindre les positions qui leur avaient été assignées. Il se produisit chez eux une grande confusion. Néan-

moins, ils s'élançèrent vers le camp arabe. Une fusillade nourrie les arrêta.

Les hommes d'El Kebir, habitués à toutes les embuscades, faisaient face froidement à l'agression.

Comble de malchance, la pluie avait mouillé les munitons des Européens, mal protégées dans des peaux de chèvres. Aucun fusil ne partit. La mitrailleuse demeura muette. En salves régulières, les balles des Arabes frappaient le pourtour du camp, occupé par les Foulbé, qui s'étaient enfin ressaisis et qui tiraient, abrités derrière des troncs d'arbre. La situation se redressait, évoluait à leur avantage. Si, à cet instant, les Européens avaient pu tirer, pour les soutenir, la bataille aurait été gagnée. Plesguen, à ce moment, invoqua Napoléon dans l'attente de Grouchy et voyant déboucher Blücher. Blücher ce furent les soldats noirs d'El Kebir, dont les flèches, bien dirigées, allèrent littéralement cueillir les hommes de Goubou contre leurs arbres. La vieille haine des Malinké contre les Foulbé s'était réveillée en eux et ils se battaient désormais pour leur propre compte, comme on se bat contre un ennemi personnel.

Le tir des Foulbé se ralentit, se dispersa, s'éloigna. Plesguen jugea opportun d'ordonner la retraite. Les porteurs avaient construit des abris de feuillage. Il eut été insensé de se hasarder hors de toute piste, dans la nuit et la pluie, aussi denses l'une que l'autre. Tout le monde se tassa sous les abris dans un sommeil lourd, traversé de cauchemars.

Au matin, la marche reprit, au sabre et à la hachette. La pluie avait cessé mais le sol mou aspirait les pieds. Plesguen, d'accord avec le guide, avait décidé de se diriger vers l'ouest. Il était inutile d'essayer de rejoindre les Foulbé qui devaient être persuadés de leur trahison, penser qu'ils avaient été attirés, par eux, dans un traquenard. Bariba leur était interdit et de même le Borgou. Leur seule chance de salut était de gagner de vitesse El Kebir et d'arriver à la mer avant qu'il fut parvenu à Abeokouta. Pour cela, un seul moyen, trouver les sources de l'Ogoun, y construire des radeaux et descendre le fleuve.

Cinq jours, l'expédition se traîna dans la forêt. Marie-Anne, intrépide, était pour son père une leçon vivante. Elle ne se plaignait pas, n'était jamais lasse, jamais découragée. Elle avait voulu apprendre des porteurs le maniement des arcs et elle abattait les gazelles en pleine course, avec une sûreté de coup d'œil stupéfiante. A elle seule, elle fournit la moitié du ravitaillement pendant cette période.

Au soir du cinquième jour, il y eut, dans les broussailles, devant Plesguen, un scintillement léger et un murmure très doux. L'Ogoun était là. C'était un ruisseau clair, semé de rocs moussus. L'expédition s'y abreuva longuement et de son camp, put procéder à une véritable hécatombe de gibier, dès que la nuit, très claire, fut venue. Elle séjourna là une semaine, pour reprendre des forces avant de tenter la grande aventure de la descente du fleuve. Elle marcha

encore trois jours avant que celui-ci fut devenu assez large pour livrer passage aux deux radeaux de bambous et de lianes qu'elle construisit. Sur chaque radeau prirent place un nombre égal d'Européens et de noirs. Et des perches lancèrent les radeaux dans le courant rapide. Il y avait toujours beaucoup de rocs à fleur d'eau et la navigation n'était pas sans risques. Autour des esquifs, il fallait monter une garde vigilante, perches tendues, pour éviter qu'ils ne viennent se briser sur les obstacles incessants. Il y avait aussi les tourbillons, engendrés par les rocs et qui entraînaient les radeaux comme de grosses toupies, dans une giration vertigineuse, avant de les projeter contre un coude de la rive sinueuse où ils manquaient se disloquer. Et, peu à peu, apparurent les fléaux des rivières africaines : les crocodiles. Ils se tenaient presque enfouis dans la vase des rives. On les aurait pris pour de vieux troncs d'arbres morts, n'eût été l'effroyable odeur de pourriture qu'ils dégageaient et la double rangée de dents énormes qui brillait dans la fente de leur gueule entrebaillée. En dépit de leur aspect lourd, ils étaient d'une incroyable agilité. Un matin, à la suite d'un faux mouvement, un des porteurs, qui manœuvrait les perches du premier radeau, celui de Plesguen et de sa fille, tomba à l'eau. Ce fut aussitôt une nuée de sauriens vers le milieu du fleuve, où l'homme se débattait maladroitement. Le second radeau le repêcha et le sauva.

Il y avait aussi les grandes branches des arbres

des berges, qui surplombaient le courant et recouvraient parfois tout à fait le lit de l'Ogoun. Elles obligeaient les passagers des radeaux à se tenir accroupis et les préposés aux perches à se courber sans arrêt pour éviter d'être renversés et jetés dans le courant.

Tout était tiède. L'eau, la pluie, le sol des rives. Et tout était d'un vert sombre uniforme : les arbres, le fleuve et la terre sur quoi s'entrelaçaient des lianes et sourdaient des mousses. Quand le ciel apparaissait entre les rangées d'arbres des rives, il était vert aussi, du vert livide des noyés.

Un après-midi, les porteurs, devenus laptots, tendirent l'oreille et manifestèrent une soudaine inquiétude. Dans le lointain, Plesguen perçut un bruit sourd, continu, qu'il identifia mal. Le guide lui toucha le bras et murmura :

— Une chute !

Le courant s'accélérait, entraînait les radeaux à une allure sans cesse plus rapide. Les laptots peinaient dur à les maintenir au moyen de leurs perches, au milieu du fleuve, et à leur faire éviter les rocs affleurants et les brusques coudes des rives. Ils durent lutter de toute leurs forces pour échouer les radeaux dans une anse un peu abritée, où ils furent attachés par de solides lianes. Leur déchargement fut long, difficile. Ils dansaient dangereusement sur les flots agités de remous.

Les quelques heures de jour restants furent employés à longer le fleuve. Les laptots étaient redevenus porteurs et ils maniaient le sabre et

la hachette pour s'ouvrir un chemin, aussi bien que les perches. Le campement, ce soir-là, fut établi près de la chute, dont le vacarme n'empêcha pas les voyageurs, exténués, de dormir jusqu'à l'aube. Une dénivellation de plusieurs mètres existait entre le cours inférieur et le cours supérieur de l'Ogoun. Ils étaient très différents. Après la chute, le fleuve s'élargissait, ralentissait son cours et sur les nouveaux radeaux qui furent construits, les porteurs, redevenus laptots, durent activer la navigation en se servant de leurs perches comme de pagaies. Il y eut encore une chute. Des jours passèrent et des nuits. L'inactivité pesait aux Européens, en dépit de leur fatigue. Ils s'ennuyaient, souhaitaient qu'un incident vint rompre la monotonie du trajet. Un soir, malgré les efforts des laptots, les radeaux cessèrent d'avancer, s'immobilisèrent au milieu du fleuve. Et, tout à coup, une vague puissante, couronnée d'écume, monta vers eux. Et quand elle les atteignit, elle les souleva, les fit sauter sur place et les entraîna en arrière.

Plesguen éclata de rire. Ses narines humèrent l'air. Il reconnut le parfum grisant de la brise marine et la marée. L'océan était là, à quelques kilomètres, derrière un coude de l'Ogoun...

Les radeaux furent amarrés, mais leurs passagers ne les quittèrent pas. Plesguen ne voulait pas perdre une heure. Il tenait à profiter, dès son début, de la marée descendante. Avant l'aube, la navigation reprit. La vitesse propre

du fleuve, ajoutée à celle du reflux, emporta les radeaux à une vitesse jamais atteinte encore. Il y eut, dans l'ombre, plusieurs chocs mous. Les laptots ne pouvaient éviter les bancs de sable qui avaient remplacé les rocs dans le lit du fleuve. Un autre péril allait être à redouter : le reflux pouvait entraîner les radeaux en pleine mer.

— Veillons au grain ! murmura le capitaine.

Et la course aveugle continua. Brusquement, il parut à Plesguen que le fleuve s'élargissait. Une vaste étendue d'eau, dégagée de végétation, miroita doucement devant les voyageurs. Les laptots agitèrent leurs branches d'une façon désordonnée. Les radeaux furent pris dans un tourbillon. Un choc violent faillit les disloquer. Ils furent projetés contre un sol sableux où ils s'incrustèrent. Le choc fit choir Plesguen contre un gros caillou. Son crâne sonna. Des lumières multicolores exécutèrent pour lui seul une sarabande folle. Et il sombra dans le noir.

Un balancement régulier le fit revenir à lui. Il était toujours dans le noir. Il voulut bouger. Ses pieds étaient pris dans des bracelets de métal, scellés à une longue barre. Il était aux fers, à fond de cale, sur un bateau ancré en dehors d'un port. Il appela :

— Marie-Anne !

— Je suis là ! répondit une voix qu'il connaissait bien. Nous sommes tous là !

A ce moment, un carré de lumière se dégagea au-dessus de leurs têtes. Des hommes descendirent vers eux. Ils ne leur adressèrent pas

la parole. Ils ouvrirent les fers, poussèrent les prisonniers vers une échelle qu'ils gravirent. Le grand jour les éblouit. Ils furent poussés, à nouveau, vers une autre échelle qui redescendait vers les profondeurs du navire, suivirent une coursive, débouchèrent dans une vaste pièce où des marins en armes formaient la haie. Dans le fond de la pièce, derrière une longue table recouverte d'un tapis vert, trois hommes étaient assis. Ils portaient des bicornes chamarrés et des uniformes couverts de décorations. Un quatrième homme, à l'écart, s'affairait devant un écritoire.

Le plus âgé des trois hommes, celui du milieu, prit la parole. Il était roux, avec de longs favoris, et son teint couleur de brique s'harmonisait à son système pileux. Sa voix était rauque, sèche, désagréable.

— Vous êtes ici à Lagos, à bord du vaisseau amiral de Sa Majesté : l'« Indomptable ». Vous comparez devant un tribunal de guerre sous l'inculpation d'avoir tenté de soustraire à la couronne britannique un territoire sur lequel elle exerce une influence, reconnue par les autres États européens, un territoire sur lequel notre bien-aimée souveraine Victoria I a décidé de fonder une grande colonie qui s'appellera le Nigéria. Ce crime est puni de mort. Désirez-vous l'assistance d'un pasteur ? Avez-vous des dernières volontés à formuler ?

— Je suis Français et royaliste ! s'écria Plesguen. Mais je ne me mêle pas de politique internationale. Je me soucie du Nigéria comme

de la première tempête que j'ai essuyée. Je suis ici en commerçant. Je cherche de nouveaux fournisseurs pour l'ivoire et l'or, dont je fais le trafic sur les côtes depuis plusieurs années. Je suis le capitaine baron Hervé de Plesguen, que vous devez connaître.

La face poupine du représentant de la reine Victoria se plissa. Pour gagner du temps, il se présenta :

— Commodore Howard Dickson.

Puis il déclara :

— Vous ne m'êtes pas inconnu, en effet. Votre activité n'a pas été gênante jusqu'ici pour mon pays. Il est regrettable que l'état dans lequel vous vous trouvez ait pu me permettre de vous prendre pour un quelconque aventurier à la solde d'une nation étrangère. Néanmoins, puisque l'occasion m'en est donnée, je vous notifie qu'il est désormais préférable pour vous d'aller exercer ailleurs votre commerce. Vos armes, vos bagages et vos porteurs vont vous être rendus. Un délai de vingt-quatre heures vous est accordé pour vous éloigner... *Good save the Queen!*

— Vive le Roi ! répliqua Plesguen, hautain.

Il n'aimait pas discuter et savait que c'eût été inutile en la circonstance.

Des baleinières débarquèrent l'équipage de la « Danaé » et les porteurs sur un quai de planches goudronnées et leurs bagages leur furent restitués contre reçu, dans une baraque sur laquelle flottait le pavillon de l'Union Jack.

Plesguen acheta deux grandes pirogues qui

faillirent chavirer en sortant de la lagune du Lagos, mais se comportèrent bien ensuite en longeant la côte jusqu'à la lagune sans nom, au fond de laquelle était dissimulée la « Danaé ». La goélette était toujours amarrée à sa place. Les pirogues furent hissées à bord et placées sous les baleinières, par une pluie massive, presque froide. Dans le poste, tous les blancs se déshabillèrent et se frictionnèrent mutuellement. Ce furent, pour Marie-Anne, des minutes délicieuses, encore que le capitaine n'eût voulu laisser à aucun de ses hommes le soin de frotter à main nue la peau de sa fille pour y activer la circulation.

Dans la cale, les noirs s'installèrent de leur mieux.

Plesguen accorda aux siens trois jours et trois nuits de repos. Puis, la « Danaé », tirée par les pirogues et les baleinières hors de son mouillage, hissa ses voiles, traversa la lagune, s'engagea dans le chenal et gagna la mer. Elle ne longea pas la côte. La navigation était trop périlleuse en raison des bancs de sable. De plus, le capitaine désirait éviter Lagos. Il s'avança de plusieurs milles en mer avant de mettre le cap sur Porto-Novo. Il croisa au large pendant plusieurs heures. Il attendait que le flux fût assez fort pour l'aider à vaincre la « barre » et à remonter le courant de l'Ouémé. La rencontre de l'eau des fleuves et de celle de l'Atlantique produit, en effet, dans cette région, un violent ressac, redoutable pour les navires.

Vers le milieu de l'après-midi, l'Ouémé cessa

de se déverser dans l'Océan. Il y eut un long bouillonnement. Puis, ce fut l'Océan qui envahit le fleuve, emportant la « Danaé », sous voile très réduite, vers l'intérieur du Dahomey. Malgré son faible tonnage et la marée, la goélette ne pouvait remonter l'Ouémé très haut. En fait, elle parcourut une centaine de kilomètres en six heures, avant de s'ancrer dans une crique feuillue d'où elle fit s'envoler des centaines de grands oiseaux d'un bleu de turquoise, qu'on aurait cru échappés d'une féerie.

Au matin, tout l'équipage et les porteurs s'enfoncèrent vers l'Ouest, où se trouvait Abomey, la capitale du souverain qui venait de remplacer Naba, un jeune homme de seize ans, nommé Béhanzin, avec lequel de bonnes relations commerciales devaient être faciles à nouer.

Huit jours furent nécessaires à l'expédition pour parvenir aux premières cases d'Abomey, semblables à toutes les autres cases des noirs dans la région. Elle s'engagea parmi elles sans que personne parût l'avoir remarquée. Sous le soleil cru, libéré de tout nuage, des rapaces dévoraient des charognes d'animaux. Des enfants nus grattaient leur peau couverte de croûtes suppurantes. Des femmes passaient, portant sur leur tête une cruche ou un couffin et, sur leur dos, un bébé. Des vieux dormaient, la bouche ouverte et bavante, recroquevillés devant les ouvertures des cases.

Les Européens et leurs porteurs avançaient au hasard. Soudain, devant eux, surgit une jeune femme vêtue seulement d'une sorte de

tutu de danseuse en feuilles de palmier. Son front était barré de trois cicatrices verticales et, ses joues, de trois horizontales. Des dessins fantastiques, blancs et rouges, ornaient sa poitrine dure, tendue et ce qu'on pouvait voir de son ventre plat. En bandoulière, elle portait un arc. D'une main, elle tenait une lance, de l'autre un bouclier d'écorce.

— Amis ! cria Plesguen en Mandingue. Nous désirons voir ton roi. Conduis-nous vers lui !

La jeune femme hocha la tête. Sa chevelure, grasse de beurre de karité, luisait comme sa peau. Sans un mot, elle fit signe aux arrivants de la suivre.

Plusieurs rangées de cases, disposées avec un certain ordre, furent franchies, puis une muraille de pisé d'environ deux mètres de hauteur. Des centaines d'autres femmes, semblables à la première, dévisagèrent curieusement Plesguen et les siens, sur le seuil des dernières cases et derrière la muraille.

Le palais de Behanzin n'était pas situé au centre d'une véritable ville, comme celui d'El Kébir. Il était seul, derrière l'enceinte de pisé. Il était lui-même de pisé et de dimensions modestes.

Le jeune roi reçut d'abord ses visiteurs dans une petite pièce sans appareil. Une douzaine de jeunes femmes portant arc, lance et bouclier l'entouraient. Il était petit, malingre et souriant. Sur sa tête, Plesguen reconnut aisément une couronne de baron, à trois boules, dédorée. Il se

drapait dans une sorte de peplum rouge. Il était assis sur une chaise percée, qui sentait la cire fraîche.

Il écouta Plesguen avec bienveillance, lui promit son concours pour une razzia à la frontière de son Etat et du Yorouba — en Yorouba, bien entendu — et invita les Européens à un festin, selon l'usage. Ce festin différa peu de celui offert par El Kébir. Il y figura toutefois du cochon noir, Behanzin n'étant pas Musulman. En outre, une centaine de femmes, armées veillèrent sur lui et ce furent encore de ces femmes qui, à la fin, vinrent s'étendre près des convives, sans se débarrasser de leur attirail guerrier. Ivre de vin de palme, Plesguen se livra avec plusieurs d'entre elles à de longs, durs et voluptueux assauts. Il lui semblait étreindre des femmes supérieures, d'une race proche de la divinité. En réalité, c'était leur brutale animalité qui le surexcitait, faisait gronder son sang dans ses artères brûlantes.

Elles exalaient de lourds relents de suint et de crasse. Leurs corps se mêlaient, se heurtaient, en haletant et en fumant. Marie-Anne suivait leur grouillement de ses yeux dilatés de stupeur, de crainte et de convoitise.

Ce fut un beau festin et une belle orgie. Le roi les compléta en faisant décapiter une dizaine de serviteurs de son père à qui il reprochait trop peu d'empressement à son égard. Ils furent amenés, entravés de lianes, dans la grande pièce aux murs tapissés de peaux de moutons blancs. Ils restèrent debout, hébétés. Ils étaient

âgés, pour la plupart et leurs échine maigres tremblottaient.

Deux guerrières se placèrent derrière chacun d'eux. Une saisit leur chevelure. Une autre, d'un seul coup de sabre, leur trancha le cou. Les corps restèrent fantasmagoriquement droits, raides, quelques secondes encore, avant de s'écrouler en crachant par leurs artères ouvertes un double jet écumeux.

Les guerrières brandirent les têtes dont les yeux demeuraient grands ouverts, et les mâchoires pendantes, les montrèrent à l'assistance, et les plantèrent au bout de leur lance en poussant de petits cris joyeux.

Fût-ce ces regards vides qui le fixaient sinistrement, le sang qu'glougloutait sur le sol avec un bruit de source ? La furie sensuelle de Plesguen s'apaisa subitement. Behanzin lui offrit en vain de crever les yeux d'un esclave qui avait renversé sur sa poitrine, par maladresse, une jarre de bière de mil. Il pensait ainsi le distraire, le ranimer. Le roi du Dahomey était plein de sollicitude pour ses hôtes.

Le capitaine affirma qu'il était fatigué et demanda l'autorisation de se retirer. Marie-Anne et l'équipage l'accompagnèrent dans leur chambre commune. Dans la salle du festin, Behanzin, qui venait de s'introduire les doigts dans la gorge pour se faire vomir, reprenait du cochon noir et enlaçait une guerrière.

L'expédition se mit en route le lendemain, vers l'Est, quelques degrés Nord. Behanzin ne voulait par aborder la frontière de Yorouba à

la hauteur d'Abeokouta, dont la latitude est à peine plus élevée que celle d'Abomey. Il ne voulait pas non plus descendre vers le Sud, la bande de terre située entre la capitale de Yorouba et l'Atlantique ayant été presque complètement évacuée par sa population, en raison des razzias incessantes des négriers.

L'Ouémé fut franchi un peu au-dessus du mouillage de la Danaé. Des guerrières envoyées en reconnaissance signalèrent un village isolé, sur le territoire d'El Kébir.

L'opération fut rondement menée, à la manière classique. Le village fut entouré, de nuit. Plesguen, son équipage et ses porteurs parvinrent sans difficulté au pied d'une palissade de bambou renforcée de cactus, qu'ils jetèrent bas à coups de hachette. Et ils bondirent en avant. Cette fois, ils ne tirèrent pas un coup de fusil. Comme les guerrières, ils n'utilisèrent que le sabre. Les noirs, surpris en plein sommeil, n'opposèrent qu'une résistance dérisoire. Ils se laissèrent rassembler comme un troupeau, au centre du village. Le tri habituel fut fait. Le village fut incendié. Les deux groupes de captifs furent liés par la taille et par une cheville à l'aide de lianes. Et le convoi repassa la frontière. Behanzin exigeait une allure accélérée. Plesguen, excité par la tafia, cinglait de coups de lanière le dos des trainards. Ceux qui, décidément, ne pouvaient suivre étaient égorgés d'un coup de sabre. Deux autres coups de sabre tranchaient les lianes qui les reliaient à leurs compagnons. Quand le capitaine n'était plus

sous l'influence de l'alcool, des scrupules recommençaient à l'assaillir. Il finissait toujours par conclure à la légitimité de sa cruauté. S'il doutait de cette légitimité, c'est qu'il n'était pas un vrai Plesguen. C'était tout. Il était pusillanime, voire lâche. Ainsi, se confessait-il et s'absolvait-il lui-même. Au bord de l'Ouémé, les malades, les enfants trop jeunes, les hommes et les femmes trop âgés furent, à leur tour, égorgés à coups de sabre et jetés dans l'eau tumultueuse, sans qu'un seul d'entre eux se révoltât, tentât de se soustraire à son horrible destin.

Les rescapés furent enchaînés par une guerrière-forgeronne qui ne brisa aucune cheville. Plesguen reçut, pour sa part, 120 hommes et 80 femmes, jeunes filles et fillettes. Behanzin s'attribua, naturellement, la part du lion : 400 esclaves environ, au total.

La séparation fut cordiale. Le roi promit de garder ses 400 esclaves pour le capitaine et de faire en sorte que, par la suite, il put toujours satisfaire sur l'heure à ses besoins. Le prix convenu fut de 15 douros en moyenne, ce qui était raisonnable. La colonne dahoméenne s'enfonça vers l'Ouest. Plesguen et les siens longèrent le fleuve pendant une vingtaine de kilomètres, en direction de son embouchure. En dépit de l'allure imposée, il n'y eut pas d'exécution à faire. Les 200 esclaves parvinrent en bon état à la crique de mouillage de la goëlette. Plesguen était content de lui. Il avait obtenu gratuitement de l'étourderie ou de la munificence de Behanzin deux « chaînes » complètes de cent

individus, dont il n'ignorait pas la rareté et le coût élevé. Il résolut pourtant de les dissimuler au bord de la crique et de les lui restituer à son prochain voyage. C'était plus adroit.

L'échange eut lieu sans retard. Les lourdes chaînes à boulets de Béhanzin furent remplacées par les chaînes plus légères et sans boulet, achetées à Londres.

Treize chevilles brisées obligèrent le capitaine à treize exécutions qui lui coûtèrent, en dépit du tafia. Le forgeron de la Danaé n'avait pas l'habileté de ses collègues noirs. Cependant, ces exécutions allégeaient la goëlette, dont la cargaison allait atteindre le double du poids et de l'encombrement prévus. Plesguen l'alléga encore en donnant généreusement aux porteurs qu'il congédia dix femmes d'une trentaine d'années, de valeur médiocre.

Comme l'embarquement allait commencer, Jean-Pierre, le maître d'équipage, l'aborda, l'air gêné :

— Cap'taine, vous devez bien comprendre que des marins, c'est tout de même des hommes. Y a là une soixantaine de filles qui nous excitent en diable, sans arrêt. Si vous ne permettez pas aux camarades de s'en servir, je ne répons plus de ren. Ils seront capables de violer Mam'selle Marie-Anne... Bref, qu'est-ce que je dois leur répondre ? Parce que, faut vous le dire, je suis en quelque sorte, envoyé par eux en délégation...

— Tu leur répondras, garçon, qu'ils peuvent faire des filles tout ce qu'ils voudront. Ils ont même eu là une fameuse idée. Je crois que je

ne vais pas me priver plus longtemps non plus... Non ! On n'est pas des moines, nous autres, capitaine ou matelots !

Les noirs étaient étendus, immobiles, dans l'herbe drue, où brillait de grosses gouttes de pluie. Seules, leurs narines frémissaient en humant l'odeur qui s'échappait de trois énormes chaudrons de cuivre où cuisait de la bouillie de maïs. Les chaudrons étaient posés, au bord du fleuve, sur des éclats de rocs et, sous eux, le bois humide sifflait et fumait en dégageant des flammes pauvres. Alternativement, Anne-Marie remuait la pâte avec un long bâton.

Plesguen et ses marins se jetèrent sur les femmes, les yeux injectés de sang et grondants de désir. Les femmes ne bougèrent pas. Elles supportèrent passivement ces étreintes sauvages qui ne devaient guère changer la plupart d'entre elles.

Debout, près des chaudrons, Marie-Anne suivit la scène en hoquetant de dégoût. Cette fois, le soleil éclatant lui en permettait de ne perdre aucun détail. Était-ce donc cela l'Amour dont elle rêvait, qu'elle appelait de tout son être ? Elle fondit en sanglots quand ceux de la Danaé, repus, se relevèrent. Aucune des 60 femmes ne les avait évités. Ils soupiraient de satisfaction. Pourtant, Jean-Pierre revint à l'attaque.

— Cap'taine, c'est très bien tout ça. Mais, demain, après-demain, on aura les mêmes besoins. On ne pourra pourtant pas se risquer dans la cale où tout ce monde-là va être entassé comme hareng en caque. Croyez-vous pas qu'il serait

LA BELLE NEGRIERE

bon de couper la chaîne d'une jeunesse pour pouvoir s'en servir d'une façon commode et régulière ?

Plesguen acquiesça. Pour éviter tout accident, ce fut un maillon de la chaîne d'une négrillonne qui fut coupé par le forgeron et non les cercles des chevilles eux-mêmes. En attendant de prendre ses nouvelles fonctions, elle aida Marie-Anne à tendre à ses congénères les calebasses pleines de bouillie qu'ils lapèrent à la queue leu leu, dans leur ordre d'attache aux deux grandes chaînes, dont la seconde avait été rendue incomplète par les cadeaux faits aux porteurs et les accidents de rivetage des anneaux.

Dans le même ordre, il leur fut permis de s'allonger au bord de l'Ouémé, tête pendante et de boire, dans leur main, autant qu'ils voulurent d'eau bourbeuse, grouillante d'insectes...

CHAPITRE II

FIN DU CAPITAINE TOMMY, VETERAN DE LA TRAITE

Au début de 1859, la « Danaé » était devenue célèbre sur les côtes de Guinée comme en Amérique. On l'appelait « la Belle Négrière » et c'était bien le plus élégant, le plus racé des bateaux de la traite. Ce surnom s'étendait aussi à Marie-Anne, qui se tenait volontiers debout, près du beaupré comme une figure de proue et qui, dans les razzias et les combats se montrait aussi intrépide qu'un homme.

Jusqu'à cette nuit de janvier, Béhanzin avait été pour Plesguen un fournisseur ponctuel et honnête. Cette nuit-là, une nuit lumineuse, où la lune et toutes les étoiles du ciel luisaient doucement à la surface polie de l'Ouémé, la goëlette n'avait pu remonter le fleuve à la hauteur de son mouillage habituel, parce qu'elle avait été en retard sur la marée. En attendant celle du lendemain, la goëlette avait été encreée au milieu du fleuve pour parer à toute surprise. Sur les rives touffues, la nuit restait dense, impénétrable. Elle était presque fraîche et toute parfumée comme une nuit d'été européenne.

Simon, le timonier, était de quart. Son regard aigu fouillait les rives sombres, d'où pouvait venir le péril. Il tressaillit. De partout surgissaient, autour du bateau, des pirogues chargées de noirs silencieux. Il distingua très bien leur armement : sabre, lance et bouclier. Ils ne portaient pas d'arcs, ce qui indiquait leur volonté de submerger l'équipage de la « Danaé » dans un combat corps à corps.

Simon siffla. Moins de deux minutes plus tard, tout l'équipage était à son poste de combat. Belle-Gueule et Patte-Folle pointèrent leurs canons chargés de mitraille et firent feu, chacun sur une rive. Plusieurs pirogues volèrent en éclats. Ceux de leurs occupants, projetés à l'eau, qui n'avaient pas été déchiquetés durent engager un combat imprévu avec les caïmans, que leur sûr instinct avait amenés à les suivre. La mitrailleuse, managée par Plesguen et Marie-Anne, creusa de nouveaux vides dans les rangs des agresseurs où les salves du reste de l'équipage acheva de jeter le décordre. L'eau se parsema de larges flaques rouges. Les longs museaux des caïmans, aux petits yeux clignotants vinrent se poser jusque sur les bords des pirogues. On voyait luire leurs dents acérées et leurs écailles verdâtres. Pourtant, plusieurs embarcations parvinrent sous les flancs de la goëlette, où elles furent à l'abri des canons et de la mitrailleuse. Le tir même des fusils contre leurs occupants devenait difficile. De longues minutes angoissées passèrent. Les assaillants, devenus invisibles, ne faisaient aucun bruit. Que préparaient-ils ?

Brusquement, sur toute l'étendue de la lisse des têtes grimaçantes émergèrent. Les sabres des Européens entrèrent en action. Des têtes volèrent sur le pont ou retombèrent à l'eau. D'autres les remplacèrent. Des grappes de noirs semblables à des fantômes passés à la suie réussirent à prendre pied sur la goëlette. L'équipage allait être submergé.

Simon eut un rire bizarre. Il se trouvait à l'avant, près du cabestan. C'était un colosse. Il s'arcbuta sur une des barres du treuil et poussa de toutes ses forces. La marée descendante tirait sur la chaîne de l'ancre. Brusquement, cette dernière dérapa. La goëlette fit un demi-tour et se plaça, inclinée, en travers du courant. Jean-Pierre saisit la barre, redressa le bateau qui se mit à descendre le fleuve à vive allure.

Derrière, parmi les pirogues écrasées et renversées, des noirs se battaient contre les caïmans. Ceux qui avaient pris pied sur le pont, surpris, eurent un moment de désarroi qui leur fut fatal. Ils furent tous sabrés, sauf une dizaine qui préférèrent se jeter dans le fleuve et affronter, comme leurs camarades, les mâchoires avides.

Plesguen fit sans retard le point de la situation. Il ne pouvait en douter. La « Danaé » venait d'être victime d'une trahison de Béhanzin. Elle n'avait plus rien à faire sur l'Ouémé. Il fallait chercher de nouveaux fournisseurs d'esclaves. Le capitaine n'hésita pas. Une nuit suivante, ayant doublé le cap St-Paul, il pénétra dans l'embouchure de la Volta, par marée favo-

nable. C'était une entreprise proprement insensée. Bien installés sur la Côte de l'Or, les Anglais la surveillaient avec une vigilance qui ne se relâchait guère. Leurs batteries, placées de chaque côté de l'embouchure du fleuve en interdisaient l'accès à tout ce qui ne portait pas pavillon de l'*Union Jack* — à fortiori aux bateaux négriers, gênés du reste par leur tonnage.

L'entreprise était si insensée que le cerveau froid méthodique des Anglais ne pouvait la concevoir. Ce fut ce qui assura son succès. Les artilleurs de Sa Majesté, gorgés de pale-ale et de stout, dormaient, sereins, sur leurs pièces, tandis que la « Danaé », voiles carguées, se laissa porter par le flot vers l'intérieur du pays.

Au matin, elle était loin. Elle avait traversé la zone d'influence anglaise. Elle était au cœur du royaume des Achantis. Elle fut, comme à l'ordinaire dissimulée dans une crique commode, un peu avant Kvandô, sur la rive du Togo, et tout son équipage se mit en route pour franchir les 200 kilomètres de forêt qui le séparait de Koumassié, la capitale dont rêvait Plesguen. Une erreur de parcours l'amena d'abord à Bompata, ville voisine, où lui fut fourni un guide.

Koumassié déçut Plesguen. Son enceinte de bambous aux pointes aiguës était à demi pourrie et creusée de brèches nombreuses. Le palais de Katongo, son roi, était une mesure de pisé croulante et misérable. Le roi lui-même était un quadragénaire alcoolique, qui reçut les Blancs, affublé d'une armure moyennâgeuse dont le haume se rabattait malencontreusement de

temps à autre, coupant en deux ses phrases amphigouriques. Il était flanqué du chef de ses gardes, qu'enveloppait un couvre-lit de satin, maintenu à la couture par une sous-ventrière de cheval.

Les Européens eurent beaucoup de peine à réprimer leur gaieté devant ces deux fantoches. Ils durent se souvenir que ceux-ci étaient les maîtres d'un million de sujets, deux fois plus que n'en possédait Béhanzin, l'homme aux quatre mille amazones.

Katongo fut cordial. Il n'avait à montrer à ses visiteurs, ni marché gigantesque, ni guerrières aux seins gonflés. Il tint à leur faire admirer une curiosité d'un genre tout différent : un moulin à mil dont son père avait été l'inventeur.

Sur un vaste plateau, derrière le palais, Plesguen et les siens virent d'abord quatre cabestans gigantesques auxquels des noirs étaient enchaînés à raison de quatre par barre. Puis, des détails leur apparurent. A même le sol rocheux du plateau, quatre troncs d'arbre avaient été enfoncés sans être serrés, de manière à pouvoir pivoter. Ils étaient baignés d'huile de palme pour faciliter leur rotation. Dans leurs flancs, des trous avaient été forés. On y avait introduit de longs et solides rondins, semblables aux rayons d'une roue autour de son moyeu. La base des troncs était équarrie. Une meule de grès plate, horizontale, y avait été adaptée. Elle transmettait sa rotation à d'autres meules plates, également horizontales. Entre les meules plates, horizontales, tournaient des meules cylindri-

ques, verticales. Au-dessus de ces meules, d'autres noirs enchaînés vidaient des sacs de rafia, tressés très finement, et pleins de petites graines grises. Au-dessous, des sacs étaient remplis d'une farine grossière.

En s'approchant davantage, les Européens virent que les hommes, enchaînés aux cabestans, avaient les orbites vides ou remplis d'une matière blanchâtre, inerte. Ils avaient eu les yeux crevés pour que rien ne vint les distraire de leur tâche sans fin. En dépit de son horreur, le capitaine félicita Katongo de l'invention de son père. Content, le roi se dandina dans son armure. A l'ombre d'un baobab, on commença à parler affaires.

— Des esclaves ? J'en connais un réservoir. C'est l'Etat neutre de Salaga, affirma le roi. Un Etat sans gouvernement, ni armée, où chacun peut faire ce qui lui plaît. Un petit Etat très convoité et dont personne n'ose s'emparer. Il est enclavé dans le fond du Togo, séparé du mien par la Volta, et de Gourounsi par la Volta blanche. Je suis tout disposé à t'aider, à y accomplir une razzia.

Dans le ciel d'un bleu pastel, — presque un ciel de France — le soleil montait doucement comme un gros jaune d'œuf. Des oiseaux chantaient. Des mouches tournoyaient et s'agglutinaient sur les reins des esclaves des cabestans, où les fouets des gardiens traçaient des sillons clairs, pour que les meules tournent plus vite, en l'honneur du roi.

L'expédition partit le lendemain à l'aube. Elle

suivit la rive de la Volta. Les Européens découvrirent, avec joie, des arbrisseaux épineux à petites baies noires, qui étaient des jujubiers. Près d'eux croissaient des pistachiers sauvages. Ils se gorgèrent de fruits au point qu'ils furent tous pris de dysenterie. Leurs ventres se gonflèrent. Des coliques les secouèrent. La diarrhée les épuisa. Les Achantis les sauvèrent avec des baies de kaki, remède indigène dont ils parurent apprécier l'efficacité. Ils leur apprirent aussi à faire, dans le tronc des palmiers, des entailles sous lesquelles ils plaçaient des calebasses pour recueillir un jus doux et agréable dont ils usaient comme rafraîchissement. Ils leur firent également manger des bourgeons de palmiste. Ils trouvèrent exquis ces panachés terminaux de palmiers du genre avec qu'on appelle « choux ». Ils se régalerent même des larves frites à l'huile de palme, du grand charçon de ces arbres, le « ver palmiste ».

Ils parvinrent en bonne forme relative au confluent de la Volta blanche et de la Volta, qui allait, un peu plus loin, se diviser à nouveau en Volta rouge, alors inexplorée et en Volta noire. La marche était aisée sur le sol desséché, par une température sensiblement voisine de celle du Midi de la France, avec des nuits même plus froides, surtout au bord du fleuve. C'était l'hiver des confins soudano-guinéens.

Les Européens étaient impatients d'entrer dans le pays où on faisait tout ce qu'on voulait. Bamba, leur petite maîtresse collective, avait plu si visiblement à Katongo que Plesguen

n'avait pu éviter de la lui offrir. Et, depuis, ils étaient tous privés d'exutoire.

A coups de hache, de chaque côté de la Volta, deux grands arbres jumeaux furent abattus en travers du courant. A cette saison, il n'était pas assez fort pour les emporter. Leurs têtes furent assujetties ensemble avec des lianes. Et sur ce pont improvisé, toute l'expédition, avec ses porteurs, passa sans difficulté.

Sur l'autre rive, la végétation était moins élevée, tout en restant dense. De nombreux sentiers, très battus, s'offrirent aux voyageurs. Ils aboutissaient tous à de vastes étendues vides, calcinées, qui étaient les emplacements de villages, détruits par les chasseurs d'esclaves. Le pays sans gouvernement, ni armée, était un pays où on faisait vraiment trop ce qu'on voulait.

Katongo avait dégagé de l'armure sa tête crépue et le cimier de son casque ondulait sous son bras. Il tremblait de fureur. L'expédition s'enfonça au cœur de Salaga. Un soir, elle parvint devant les décombres, encore tièdes, d'un grand village. Au centre, un squelette minuscule, un squelette de bébé, était cloué au sol par une lame de sabre brisée. Au-dessus, voletaient de petits nuages de cendre grise.

Le roi se répandit en imprécations. Il avait attendu beaucoup d'esclaves de ce village. Peu être même Tamalé, la capitale, n'avait-elle pas été épargnée. A tout hasard, les environs furent battus. Au fond de fourrés épineux, 300 noirs au total furent découverts. Katongo chassa à

coups de dos de hachette les indésirables — enfants trop jeunes, femmes trop mûres et vieillards. Il resta un peu plus de 200 captifs. Il s'y ajouta, le lendemain, une cinquantaine de jeunes hommes vigoureux qui avaient pu s'échapper du camp des négriers — des hommes du fameux cap'tain Tommy, le vétéran de la traite —. Ce camp était proche. Prudent, Katongo fit faire demi-tour à l'expédition. Il ne tenait pas à affronter le cap'tain Tommy, qu'appuyaient sûrement les soldats d'un souverain voisin.

La Volta fut repassée sur le pont d'arbres. Et, pour ne pas perdre la face, le roi des Achantis fut contraint, de réquisitionner dans un de ses propres villages, une centaine d'adolescent des deux sexes, afin de compléter la médiocrité de sa razzia.

Il n'employa pas la force. Les voyageurs furent reçus avec beaucoup d'égards sur la place centrale. Le chef du village et le sorcier congratulèrent leur maître et se chargèrent de désigner, dans chaque case, ceux et celles qui seraient livrés aux marchands d'esclaves.

Les parents ne protestèrent pas. Les intéressés ne songèrent pas à se rebeller. Ils se laissèrent enchaîner docilement sur la place, en même temps que les razziés de Salaga.

Les marins obtinrent que deux négriïlles furent laissées libres pour leur usage et sur la place même, sans perdre un instant, ils les prirent.

Par reconnaissance pour l'offre de Bamba,

Katongo préleva sur son propre stock, qui comprenait 200 sujets, alors qu'il en était attribué 150 à Plesguen, la négrienne la mieux faite et la plus propre à réjouir un homme au tempérament exigeant. Et Plesguen, comme ses hommes, s'assouvit sur la place, insoucieux des regards qui convergèrent vers lui. Marie-Anne, écœurée, commença à mépriser son père tout en l'enviant obscurément. Et son regard avide errait sans cesse, comme si elle avait été hypnotisée, sur les corps puissants des jeunes noirs enchaînés.

Ainsi qu'il avait été convenu, le chef des gardes du roi vint, avec un détachement, à la rencontre de l'expédition. Il l'attendit au point où les blancs et les noirs allaient se séparer, les premiers pour continuer à descendre le cours de la Volta, les autres pour obliquer vers leur capitale. Il apportait à son souverain une provision de nouvelles fraiches. Un courrier secret l'avait notamment informé d'une quadruple exécution, opérée par Béhanzin dans des conditions assez curieuses.

Il s'agissait des chefs d'une troupe qui avait attaqué, de leur propre initiative, sur l'Ouémé, un bateau occupé par des amis du roi du Dahomey. Ils avaient été écorchés vifs. Puis, ils avaient été suspendus par les pieds à un baobab, où les rapaces les avaient déchiquetés sans attendre leur mort. Le chef des gardes ne cachait pas que c'étaient là des procédés énergiques qu'il approuvait. On ne suppliciait pas assez chez les Achantis. Plesguen n'écoutait

plus. L'attaque de la « Danaé » n'avait pas été ordonnée par Béhanzin. Rien ne s'opposait dès lors, à la reprise de bonnes relations d'affaires avec lui.

Katongo avait, lui aussi, choisi une concubine parmi les captives. Il l'échangea contre la négrienne de Plesguen, selon les usages de la politesse guinéenne. Et après avoir vidé plusieurs outres de bière de mil, les deux troupes se remirent en marche dans des directions différentes.

Cette fois, la cargaison de la « Danaé » ne dépassait pas trop ses possibilités. Pourtant, la goélette resta au mouillage plusieurs jours. Les heures des marées ne lui étaient pas favorables. Enfin, un soir, elle se laissa entraîner par le reflux. Elle repassa sans bruit et sans difficulté devant les batteries anglaises de la côte et cingla vers l'Amérique. Au voyage suivant, elle remonta l'Ouémé, comme naguère. Béhanzin reçut très cordialement Plesguen. Il était malade, étendu parmi ses peaux de tigre et de mouton, bizarrement mêlées. Des têtes coupées, plantées au bout de bâtons, ornaient les murailles de son palais. Il expliqua :

— Mon beau-frère Watzimu m'a empoisonné pour prendre ma place. Mais j'ai résisté au poison, tu le vois. Et j'ai puni les empoisonneurs. Toutefois, je suis incapable, pour longtemps, de toute activité suivie. Aussi, je te propose de te rendre chez mon fournisseur habituel, le roi de Sokoto. Il te fera un accueil convenable et tu traiteras directement avec lui aussi bien qu'avec

moi. Je prélèverai seulement cinq douros de droit de passage par esclave. N'est-ce pas raisonnable ?

Béhanzin pourvut le capitaine d'un guide et de porteurs en nombre suffisant. Puis, il lui souhaita bonne chance et la colonne s'ébranla, en longeant l'Ouémé. Elle le franchit entre Ouari et Ouangara, obliqua à l'est, pénétra dans la Nupé et atteignit le Niger à Badjibo. Elle le traversa dans des pirogues de pêcheurs et le longea jusqu'aux abords de Bida. Elle remonta alors vers le nord, fit une visite de courtoisie au souverain de Nupé. Bida différait totalement des villes africaines, atteintes jusque-là par ceux de la « Danaé ». Elle était construite en pisé et tous ses toits étaient de paille. La colonne ne s'y attarda pas. Escorté d'un détachement peulh prêté par le roi de Nupé, elle s'engagea dans la Koutouna.

Le paysage aussi avait changé. La forêt aux troncs démesurés avait fait place à une savane de hautes herbes, d'où émergeaient seuls quelques palmiers. Le sol était plus sec, souvent rocailleux. Il s'élevait vers le Sokoto, dont les cimes dominaient la région, masquaient le Bornou et la dépression verte du Tchad.

Une petite rivière, affluent de la Koutouna, conduisit les Européens jusqu'au flanc du mont Zaranda, par des pistes étroites, zigzagantes, où les pieds faisaient rouler des pierres sonores. A Badiko, elle fit halte, se restaura et se reposa pour parvenir, en bonne forme, devant Sa Majesté Selké Kouando. L'escorte de Nupé fit

demi-tour. Elle fut remplacée par des hommes de la garde de Selké, de magnifiques Songhaïs nus, armés de carabines Remington, dernier modèle, ainsi que d'arcs et de yatagans.

Yacouba était bâtie sur une éminence rocheuse. C'était plutôt une citadelle qu'une ville. Derrière ses remparts de pisé, s'étendait un labyrinthe de ruelles malodorantes où grouillaient des noirs sales et bavards. Le palais du sultan était situé au sommet des ruelles. Il était crénelé et percé de meurtrières à la manière d'un donjon médiéval. Un étendard jaune flottait au-dessus de l'entrée.

Le trône de Selké Kouando était un véritable trône d'ébène sculpté. Au-dessus de sa tête, un esclave tendait un parasol d'un blanc cru, comme le manteau du souverain. Près de lui, se tenait un autre homme vêtu de blanc également, mais sans parasol, le premier ministre Katab. Le roi et son ministre étaient de taille moyenne, gras, très bronzés. Ils avaient les mêmes yeux vifs, la même chevelure laineuse, la même courte barbe bouclée, les mêmes lèvres un peu aplaties. C'étaient d'authentiques Foulbé.

— Des esclaves... Des esclaves... Justement, je compte entreprendre avant la fin de la saison sèche, une expédition contre le petit Etat d'Adar, enclavé au nord-ouest du mien et dont la capitale, Vourno, est située à quelques lieues à peine de mon ancienne capitale, Sokoto. Ce faisant, je préviendrai une attaque de Madidou, qui veut adjoindre Adar à ses Etats. Après, je pourrai vous céder à bon compte des Songhaïs

d'excellente qualité. A moins que vous ne préféreriez m'aider et vous servir vous-même ?

Plesguen préférait cette solution. Il se joignit avec les siens, à la longue colonne qui traversa tout le Sokoto, par Zaria, Banaga, Kaoura, avant d'arriver à l'ancienne capitale de Selké Kouando. C'était toujours la savane jaunâtre sur quoi les indigènes avaient conquis de maigres champs de mil, de sorgho ou de maïs. C'étaient toujours les mêmes huttes de pisé, à toit de chaume. Dans Sokoto, la capitale abandonnée, subsistaient tant bien que mal des artisans, potiers, maroquiniers, orfèvres, qui témoignaient d'une civilisation, naguère raffinée, et rappelaient Abeokouta.

Quand les murs de pisé de Vourno apparurent, au milieu d'une étendue plate, désolée, à peine trouée d'une rivière presque à sec, qui se dirigeait vers la capitale d'Adar, Selké Kouando fit ralentir l'allure. En tête, venaient les mercenaires Songhaïs, destinés à supporter les premiers chocs des ennemis du sultan, puis, le gros des troupes, y compris la garde du souverain, composé de Foulbé aguerris et sûrs. A l'arrière-garde se tenaient les Français et, enfin, les esclaves Haoussa qui transportaient les provisions et les munitions.

Vourno paraissait morte sous le soleil cru. Rien ne bougeait au-dessus de ses murailles. Les Songhaïs se détachèrent, avancèrent seuls. Alors, les murailles se couronnèrent d'hommes noirs qui braquèrent, sur eux, des arcs et des fusils. Des flèches volèrent, mêlées de balles. Des

Songhaïs tombèrent. Le sultan mordilla sa barbe, en grommelant :

— Je viendrai vite à bout de cette racaille si j'avais encore des balles pour mes Remington. Mais les Anglais refusent de m'en vendre depuis près d'un an. Je crains qu'ils aient des visées directes sur mon empire...

Les murailles étaient à nouveau désertes. Derrière, les guerriers rechargeaient leurs fusils ou choisissaient leurs flèches.

— Il ne sera pas dit que je serai ainsi tenu en échec ! reprit le sultan. Inutile pourtant de donner l'assaut. Je ferai tuer mes hommes pour rien. Il y a mieux à faire !

Hors de portée des armes des gens de Vourno, le sultan fit exécuter pendant la nuit un étrange travail. Des blocs de rochers, de la terre et du sable furent projetés dans le lit de la rivière, dont le niveau s'éleva en amont, tandis qu'en aval apparaissait confusément le fond vaseux.

La ville était petite. Les soldats de Selké Kouando suffirent à l'investir. Elle tint onze jours sans eau et le douzième, hissa le drapeau blanc. Selké Kouando fut magnanime. Il ne déposa pas le roi. Il lui fit prêter serment d'allégeance et fournir cinq cents esclaves jeunes et sains. Il lui promit, de son côté, son appui.

Sur la place centrale, toute la population fut rassemblée. Au milieu, le roi d'Adar nu et le maître de Sokoto se tinrent seuls, face à face. Des soldats amenèrent un bouc noir aux yeux fulgurants, à la barbiche coléreuse. Ils le pri-

rent par les cornes et l'obligèrent à se coucher sur le flanc, au pied de Selké Kouando. La bête résistait, se cabrait, lançait des coups de tête désespérés. Enfin, elle se soumit. Selké Kouando se pencha, plongea un poignard dans la gorge haletante. Le sang jaillit. Le roi d'Adar se baissa, colla sa lèvre à la plaie, avala de longues goulées du liquide épais, poisseux, en emplit ses mains à plusieurs reprises et se barbouilla tout le corps.

A cette époque, en Afrique noire, les vêtements étaient le privilège des grands chefs. En se dépouillant des siens devant Selké, le roi d'Adar indiquait qu'il abdiquait toute autorité entre ses mains. En buvant le sang d'une bête, vaincue par les soldats de Sokoto, il devenait semblable à elle. Et la bête étant un bouc noir, réputé maléfique, il ne pouvait plus se délivrer de l'âme de celle-ci, passée dans son corps. Il était condamné à perpétuité à rester un vaincu devant Selké.

Quand il fut entièrement barbouillé de sang, il s'étendit près du bouc et ne bougea plus. Selké lui tendit alors la main pour qu'il se relevât, lui présenta ses vêtements, l'aida à les passer.

Le roi d'Adar s'agenouilla, enfin, aux pieds de Selké et déclara en peulh, d'une voix haute et ferme :

— Je jure obéissance et fidélité à Selké Kouando. Je jure que l'Etat d'Adar est lié pour l'éternité au grand empire Sokoto. Que je sois maudit jusqu'à la millièame génération et que

mon corps soit dévoré par les charognards si je manque à mon serment !

— Je t'accepte pour vassal de mon empire, répondit Selké, solennel. Désormais, tu te nommeras Hailé et tu seras mon cousin ! Tes ennemis seront mes ennemis et je te protégerai, notamment, contre toute agression de Madidou.

— Mes esclaves et mes concubines sont à toi, acheva, très humble, le roi d'Adar.

— Garde tes concubines. Je n'en accepterai qu'une. Quant à tes esclaves, je n'en veux qu'un certain nombre. Je te laisse les autres ! affirma Selké, très noble.

Les deux souverains se séparèrent contents l'un de l'autre. Sur la terre plate desséchée, morne, des rapaces achevaient de dévorer les cadavres des Songhaïs. Au-dessus du palais royal, le drapeau jaune de Sokoto pendait au-dessus de l'étendard du vaincu.

Selké remit à Plesguen 200 esclaves et la concubine, cadeau personnel du roi d'Adar — une splendide Haoussa aux seins longs, à la croupe proéminente.

Equitable, le capitaine prêta la jeune fille à ses hommes quand il s'en fut rassasié, au campement, le premier soir qui suivit le départ de Vourno.

Les deux colonnes, celles de Selké et celle de Plesguen cheminèrent par la vallée de la Dalloul Bamindo jusqu'à Kebbi, où elles se séparèrent.

LA BELLE NEGRIERE

La première se dirigea à l'est, vers Gando et Banaga. La seconde continua sa marche au sud, le long de la rivière, vers Balkindé et Gomba, où elle passa le Niger en pirogue. Puis, elle obliqua à l'ouest et atteignit le Borgou.

La saison des pluies, qui allait transformer la Guinée en borbier, était proche et Plesguen faisait forcer l'allure à grands coups de fouet sur le dos des esclaves. Marie-Anne l'aidait dans cette tâche à laquelle les marins s'étaient refusés. Ils voulaient bien se battre, être tués, à la rigueur se transformer en geôliers. Ils leur répugnait de jouer le rôle de bourreau. Aussi, le capitaine et sa fille se déplaçaient-ils sans cesse le long de la colonne, qui avançait par « chaînes » de dix, ce nombre ayant, depuis quelque temps, été substitué par Plesguen à la douzaine, comme plus commode. Les lanières claquaient sur les peaux noires, les ouvraient, provoquaient chez les suppliciés d'ultimes sursauts d'énergie.

Au début, Plesguen frappait surtout les hommes, en criant :

— Tiens, sale vermine sauvage, pour ma Louison déshonorée !

Et Marie-Anne frappait les femmes en hurlant :

— Tiens, chienne, ordure, pour ton impudeur, ta lubricité !

Puis, le capitaine frappa plutôt les femmes, en soufflant :

LA BELLE NEGRIERE

— Tiens, démon luxurieux, pour te faire rentrer dans le néant, pour me libérer de ta tentation.

Et Marie-Anne, en frappant les hommes, murmura :

— Tiens, monstre hideux, pour te châtier de ton impudence, pour me délivrer de ton obsession.

L'un et l'autre s'acharnaient sur eux qui, à bout de forces, trébuchaient et se laissaient traîner sur le sol par les autres membres de la chaîne. Leurs corps inertes rebondissaient sur les pierres, s'accrochaient aux buissons épineux, se déchiraient, se disloquaient. Les lanières de cuir fouillaient la chair sanglante. Mais, quand venait le moment de l'épisode final, Plesguen devait se doper d'abondantes gorgées de tafia, tandis que Marie-Anne agissait avec une féroce lucidité. Sa hachette ne tremblait pas pour trancher la cheville maigre qui reliait à la chaîne le corps martyrisé. D'un seul coup, elle brisait les os et le corps s'affalait sur la piste, inerte, pitoyable. Les esclaves suivants le heurtaient, le repoussaient. La cheville gonflée maintenait, parfois, longtemps le pied coupé au bout de la chaîne, ou ses doigts se crispaient, se contoronnaient drôlement.

La saison des pluies commença comme la colonne, ayant franchi l'Ouémé, arrivait à la hauteur de Ouavi. Les hommes n'eurent pas à faire un crochet vers Abomey. La cheffesse des gardes de Béhanzin les attendait à une des éta-

pes, au bord du fleuve, avec un détachement de ses guerrières. Elle s'enquit poliment des résultats du voyage, compta les esclaves survivants et tendit la main. Plesguen paya sans discuter son droit de passage. Il lui restait 144 esclaves. Il remit à la chefferesse 144 souverains. Chacune de ces pièces anglaises était équivalente à cinq douros.

La fièvre et la dysenterie abattirent 17 esclaves avant l'embarquement sur la goélette. Les 127 survivants furent entassés dans la cale, avec des baquets pour tinettes. Et la « Danaé » descendit l'Ouémé. La belle Haoussa, qui n'était pas enchaînée, coucha dans le poste d'équipage. Elle était docile, sensuelle, et tout le monde était satisfait d'elle, même, sans qu'il voulut le reconnaître, le capitaine et même Marie-Anne, à qui elle épargnait la partie la plus fatigante du travail de la cuisine. La nourriture des esclaves était, d'ailleurs, peu compliquée. C'était toujours de la bouillie. Bouillie de maïs, de sorgho ou de mil. Quelquefois, on y ajoutait du poisson séché ou des dattes. La boisson était naturellement l'eau. Il n'y avait qu'un seul repas, à midi. Les baquets de bouillie — les mêmes — qui étaient utilisés comme tinettes, étaient descendus dans la cale au bout d'un palan. Deux matelots armés surveillaient la cohue des noirs qui se pressaient pour emplir leur calebasse en la plongeant à même le baquet. Ils lapaient ensuite le contenu du récipient primitif en deux coups de langue, comme des chiens affamés.

La police était faite par des esclaves eux-

mêmes. C'étaient eux qui veillaient à ce qu'il n'y eût pas de « resquilleur », à ce que personne ne se servit deux fois aux dépens de la communauté.

En même temps que les baquets-tinettes, chaque matin, les morts étaient enlevés. Les vivants poussaient les cadavres au pied de l'échelle de l'écoutille. Les matelots tranchaient les chevilles souvent encore tièdes, lançaient les corps dans les baquets-tinettes et le palan vidait le tout à la mer.

Jusque-là, la « Danaé » avait pu, grâce à sa vitesse et à sa facilité de manœuvre, échapper à toutes les patrouilles de la traite. Quand Plesguen vit poindre devant lui, sur babord, deux mâtûres voisines, au milieu desquelles montait lentement une fumée noirâtre, il sourit, haussa les épaules. La goélette échapperait encore, cette fois-ci, aux bateaux anglais et français associés. Pourtant, il braqua sa longue-vue. Il y avait une frégate battant pavillon tricolore et une corvette arborant l'Union Jack. Toutes les deux étaient mixtes. Elles naviguaient droit sur la goélette. Le capitaine ne les connaissait pas. C'était sûrement des bâtiments nouveaux, arrivant d'Europe.

Il donna l'ordre à Simon de barrer à tribord. Mais il sursauta et braqua sa longue-vue dans cette direction. Il ne se trompait pas. Une autre corvette et une autre frégate, à voiles seulement, fondaient sur la « Danaé ». Une frégate anglaise et une corvette française. Plesguen toussa. Sa carrière allait-elle prendre fin brus-

quement par un sommaire branchage aux vergues de son bateau ? S'il tentait de faire demi-tour, il serait vite cerné au fond du golfe de Bénin. A cette heure, il ne pouvait même pas chercher refuge dans l'Ouémé, dont la goélette débouchait. Le reflux l'emportait malgré lui vers ses ennemis. Ils étaient quatre. Chacun d'eux était armé de dix-huit à trente-deux canons, alors qu'il n'en possédait que deux.

Le vent mollissait, lui accordait un répit en ralentissant la marche des deux corvettes et des deux frégates, contrariée en outre par la marée descendante.

La corvette et la frégate, qui étaient munies d'une machine à vapeur, crachaient en vain des torrents de fumée de plus en plus épaisse. Les aubes de leurs roues s'emballaient sans entraîner leur coque. La mer était houleuse, sans que ce fut du gros temps. Le ciel était bouché. De grands oiseaux clairs passaient d'un vol lourd au-dessus de la goélette. C'était le matin — un matin de mai. Il ne fallait pas compter sur la nuit pour fuir.

Plesguen soupira et prit une résolution désespérée. Il n'avait qu'un moyen de se sauver, tromper les quatre bâtiments sur sa véritable qualité. Ils venaient d'Europe. Ils ne le connaissaient pas. Il fallait sacrifier la cargaison.

Il porta à ses lèvres son sifflet d'argent...

La « Danaé » vira, présenta son flanc tribord à la haute mer et mit en panne. Aussitôt, les deux sabords de charge de babord furent

ouverts et tout l'équipage, sauf Simon le timonier, se rua dans la calle. Les noirs furent saisis par les cheveux, poussés, traînés vers les sabords ouverts, chaîne par chaîne.

— Grimpe et saute ! ordonna Plesguen au premier, un géant ensommeillé. L'homme obéit sans chercher à comprendre. Il disparut par le trou béant. Le suivant de la chaîne, un négrillon, effaré, se précipita sans attendre le coup de crosse dans les reins que le maître d'équipage Jean-Pierre lui destinait. Et toute la chaîne, après lui, sauta. On entendait les petits « plouf ! » successifs des corps frappant l'eau. Le dernier tenta de se rebeller. Mais le poids des neuf autres l'attira, le souleva, l'entraîna dans le vide, la tête en bas, par la cheville.

Plesguen se porta alors vers le second sabord, où Belle-Gueule et Patte-Folle achevaient d'expédier une autre chaîne. Il y avait de la difficulté. Les esclaves, apeurés, refusaient d'avancer, se couchaient, se roulaient en boule, se débattaient. Le capitaine jugea la situation en une seconde.

— En arrière ! ordonna-t-il.

Les marins reculèrent sous l'écouille.

— Feu à volonté là-dedans ! poursuivit Plesguen.

Fusils et pistolets claquèrent, en salves régulières, bien ordonnées. L'amas de corps de la cale cessa de grouiller. Les blessés et les rescapés imitaient les morts, ne bourgeaient plus, essayaient de comprimer leurs gémissements de douleur ou d'épouvante.

Il n'y eut plus de révolte quand les marins empoignèrent les esclaves, chaîne par chaîne, les vivants avec les cadavres, pour les faire passer par les sabords.

La cale fut débarrassée en quelques minutes. Les baquets, lestés d'une gueuse de fonte, suivirent les hommes. Les sabords furent refermés. De la paille fraîche fut étendue par dessus celle souillée du sang des fusillés. C'est à ce moment que Plesguen pensa à la belle Haoussa. Si la « patrouille » la trouvait à bord, le sacrifice de toute la cargaison aurait été vain. Il s'élança vers la cuisine. La négresse chantait une chanson de son pays, douce et nostalgique, en s'activant autour des fourneaux. Elle tressaillit devant la face convulsée du capitaine, sur laquelle elle lut, avec une netteté tragique, son arrêt de mort. Son visage se décomposa. Ses genoux plièrent. Malgré lui, le regard de Plesguen s'attarda sur le corps, d'où lui était venu tant de volupté. La femme entrevit sa seule chance de salut. Elle se jeta au cou du capitaine, se noua à lui. Plesguen faiblit. Non. Décidément, il ne pouvait pas. C'était trop horrible. Il préférait se résigner à ce qui allait arriver.

Mais, derrière son père, Marie-Anne était entrée. Ses yeux jetèrent des éclairs de haine quand la négresse étreignit Plesguen. Elle tira un poignard de sa ceinture, leva le bras, l'abaissa. La lame atteignit la femme entre les deux épaules. Ses lèvres crachèrent du sang qui inonda le visage du capitaine et elle s'affaissa. Plesguen demeura stupide devant le

corps inerte. Déjà, Marie-Anne le roulait dans une natte, lui attachait au cou un poids de fonte. Elle ordonna :

— Prend-la sur tes épaules et va la jeter à l'eau à son tour !

Le capitaine agit mécaniquement, sans penser. Il se baissa, empoigna le corps. Marie-Anne épongeait le sang, sur le plancher, à l'aide d'une serpillière...

La baleinière accosta la goélette. Un jeune lieutenant monta à bord, escorté de quatre marins en armes. Des marins français. Plesguen le reçut à la coupée. Il avait revêtu un uniforme propre. Près de lui se tenait Marie-Anne, toute de blanc vêtue également, sa longue chevelure lumineuse cascading sur ses épaules. Le lieutenant ne vit que les cheveux et le sourire de Marie-Anne. Il bredouilla des mots confus : « Les pavillons étranges arborés par la goélette... les fleurs de lys... la tête de vieillard ornée d'une auréole »... Il venait demander des explications. Bien sûr, les négriers n'avaient pas l'habitude d'utiliser de si petits bâtiments pour leur trafic. Tout de même, son devoir...

La beauté de Marie-Anne, la tenue impeccable de Plesguen et des marins rangés autour de lui, l'impressionnait. On ne rencontrait pas de tels visages, de telles allures, sur les bateaux forbans. Plesguen répondit doucement :

— J'arbore les pavillons qui me plaisent. Je suis un original. Par ailleurs, je veux bien vous révéler que je viens de livrer du bétail pour le ravitaillement des garnisons anglaises de la côte

où je fais le cabotage... Vous pouvez vous assurer qu'il n'y a rien de suspect à bord. Je navigue actuellement sur lest.

— Si vous permettez... balbutia le jeune lieutenant.

Plesguen fit ouvrir l'écouille de la cale, dont le doublage de barreaux de fer avait été masqué par un bout de toile à voile. Le lieutenant descendit quelques degrés de l'échelle, eut un haut-le-cœur, chercha à percer des yeux la quasi obscurité où il plongeait.

— Votre bétail sentait bien mauvais... soupira-t-il.

Il ajouta :

— Je vous crois sur parole. Vous n'êtes sûrement pas un marchand de « bois d'ébène » !

Et il remonta l'échelle. Le capitaine le reconduisit à la coupée, où Marie-Anne lui tendit sa main à baiser. Il rougit, s'exécuta, faillit perdre l'équilibre en regagnant la baleinière qui l'avait amené. Les matelots débordèrent.

Plesguen éclata d'un grand rire nerveux. L'alerte avait été chaude. Les derniers esclaves achevaient à peine de s'enfoncer dans l'Atlantique, derrière l'écran de la coque de la « Danaé », quand la baleinière avait accosté. Son rire fut, toutefois, de courte durée et il n'éveilla pas d'écho. Tout l'équipage ressentait trop durement la perte de la belle Haoussa.

La « Danaé » hissa à nouveau ses voiles. Les quatre bateaux, destinés à intensifier les « patronilles de la traite », la croisèrent, deux à babord, deux à tribord, la saluèrent et s'éloi-

gnèrent. A la nuit, la goélette avait rebroussé chemin. Elle remonta encore le cours de l'Ouémé et Plesguen et les siens se mirent en route à pied, dans la forêt imbibée d'eau, vers Abomey, pour solliciter de Béhanzin, un guide et des porteurs en vue de refaire le voyage de Sokoto.

L'état du roi s'était amélioré. A la demande du capitaine, il répondit avec un ricanement cruel, en se dressant à demi sur sa couche de fourrures :

— Inutile de vous fatiguer ainsi. Des esclaves, je vais vous en procurer moi-même. J'ai été trop clément dans la répression du complot de mon beau-frère. J'ai épargné les comparses. Aujourd'hui, vous tombez bien. Je vous les livre gratis. Faites- en ce que vous voudrez. Je vais donner des ordres à la cheffesse de mes guerrières. Vous pouvez lui faire confiance. Elle vous fera bon poids ! C'est une nature généreuse !

Plesguen remercia et se retira.

L'opération fut rondement menée. A l'aube, Kouka, la cheffesse des guerrières, quitta le palais avec une centaine de femmes, armées d'arcs et de sabres. Plesguen, sa fille et son équipage les accompagnaient, pour prendre livraison des exilés. Kouka pénétrait la première dans les cases, désignait le plus souvent un homme, parfois deux. Des guerrières s'en emparaient sans résistance. Ils étaient entravés à l'aide de lianes. Des lianes leur assujettissaient également les poignets derrière le dos. Les autres occupants des cases regardaient la scène, pétrifiés ou grelottant de peur.

Dans une seule case, la dernière, ce fut différent. Cette case était plus vaste que les autres. Ses branchages étaient agglomérés au pisé. Deux géants noirs l'habitaient avec leurs femmes et leurs enfants. L'un des géants réalisa tout de suite et s'adressa à Plesguen en un français très compréhensible :

— Vous ne pouvez pas m'enchaîner et me vendre, mon frère et moi. Nous avons servi au Sénégal dans l'armée de votre empereur. Nous sommes des cousins du roi. Vous obtiendrez de nous, en Amérique, au total, 400 dollars, bon prix. Le dollar équivaut au douro. Je vous offre 500 douros si vous me laissez fuir.

Le géant était vêtu d'une djellaba de laine bleue usagée, aux poches immenses, ce qui dénotait son haut rang social. Il fit sonner les unes contre les autres, dans ses vastes paumes, de larges pièces d'argent usées, à l'effigie de Sa Majesté très catholique Isabelle I. Ces pièces, emportées en Afrique à la chute du royaume maure de Grenade, en 1492, avaient été conservées par les Arabes comme unité monétaire dans leurs royaumes africains.

Plesguen secoua la tête et répliqua :

— Le roi a confiance en moi. Je ne le trahirai pas. Otez vos djellabas. Vous devez sortir d'ici nus !

Les deux géants se concertèrent du regard. Au seuil de la case, les guerrières avaient braqué leurs arcs, où frissonnaient des flèches acérées. Ils se soumirent.

Une escorte de guerrières convoya les nou-

veaux esclaves jusqu'au fleuve où attendait la goélette. Elle ne s'éloigna que quand toutes les chevilles eurent été pourvues de leur bracelet de fer.

La goélette descendit l'Ouémé à vive allure et s'élança sur l'Atlantique.

Le sort lui était décidément devenu contraire. A vingt milles de la côte, une corvette et une frégate lui barrèrent encore la route. La corvette était anglaise et la frégate française. Cette dernière seule était mixte. Elles se séparèrent pour prendre la goélette entre deux feux et lui intimèrent, chacune d'un coup de canon à blanc, l'ordre de stopper.

Plesguen n'obéit pas. Il se fia à sa vitesse et à son habileté manœuvrière. La frégate, alourdie par sa machine poussive, gouvernait maladroitement sur tribord et il était facile de se tenir hors de portée de ses bouches à feu. Mais, sur babord, la corvette suivait exactement toutes les évolutions de la « Danaé » et dès que les deux bâtiments seraient assez proches l'un de l'autre, elle lâcherait sa bordée de vingt-quatre coups — vingt-trois de plus qu'il n'en fallait pour envoyer la goélette par le fond. Elle était servie par le vent favorable. Les chances de la « Danaé » étaient minces.

Toutefois, pour atteindre son but, la corvette, dont toutes les batteries étaient couvertes, devait présenter à la goélette un de ses flancs, cesser sa progression vers elle. Ce fut, entre Simon, le timonier, et son collègue anglais, un duel de

ruse et d'adresse, suivi avec anxiété par les artilleurs des deux bâtiments. Dès que la corvette virait, la goélette faisait de même, de manière que son étrave s'opposât toujours à l'autre. Etraves face à face, la goélette, plusieurs fois, envoya, sans succès, un boulet à proximité de la coque de la corvette. De même, quand la corvette lâchait sa bordée, déjà la goélette avait quitté le champ de tir de son adversaire.

Ce fut la goélette qui l'emporta d'un beau doublé à la flottaison, réussi par Belle-Gueule. Une partie de son avant emportée, la corvette dressa tout à coup vers le ciel gris, sa poupe noire, où luisaient de délicats coquillages irisés. L'eau s'engouffrait par la déchirure de sa coque, en faisant un bruit de cascade géante. La goélette passa à moins d'une encablure de l'épave et Patte-Folle, pour ne pas être en reste avec son camarade, lâcha sur elle deux coups de sa pièce, qui accélérèrent l'engloutissement. La frégate, en difficulté avec sa machine, ne cherchait même pas à poursuivre le combat. Elle détachait deux baleinières pour recueillir les naufragés. La route était libre.

La victoire fut fêtée à amples cascades de tafia. Plesguen proposa à Belle-Gueule et à Patte-Folle, les héros du jour, à titre de récompense, d'avoir à leur disposition exclusive, chacun pendant une nuit, Tita, la négrillonne qui avait remplacé la belle Haoussa, comme épouse collective de l'équipage. Les deux canonniers réclamèrent une double ration de tafia et refu-

sèrent la négrillonne, en rougissant. Ils faisaient profession d'une chasteté très rigoureuse, et chaque dimanche matin chantaient à tue-tête, quel que fût le lieu où ils se trouvaient, des cantiques à la gloire du Seigneur. Le péché de la chair leur paraissait, comme à Plesguen, le plus horrible, le plus monstrueux. Et Plesguen les envoyait d'y si bien résister. Il ignorait que, chaque nuit, quand tout l'équipage dormait, Belle-Gueule et Patte-Folle se glissaient à tour de rôle auprès de la Haoussa et exigeaient d'elle des complaisances qui eussent dégoûté une prostituée de White-Chapel. Ils n'hésitaient pas à la frapper quand elle comprenait mal ou se rebellait. Ils avaient fait son éducation clandestine avec beaucoup de persévérance et étaient décidés à faire de même celle de la jeune Tita, quitte à beugler plus fort leurs litanies des dimanches, pour étouffer la voix de leur conscience. C'étaient au fond, de bons bougres de forbans puritains, ridicules et un peu attendrisants. Ils étaient bien incapables des ignominies dont d'autres puritains, à coup sûr fort respectés et considérés, remplissaient les gazettes londonniennes qui ne parlaient alors que de femmes violentées, torturées et assassinées.

Le tafia ne créa pas longtemps, sur la « Danaé », une atmosphère joyeuse.

La victoire s'estompa vite dans l'angoisse générale. On le savait. Quand la malchance s'est installée sur un bateau, elle ne le quitte pas volontiers. La goélette avait connu une période heureuse. Elle n'avait jamais rencontré de « pa-

trouille de la traite ». Les tempêtes l'avaient épargnée. Mais maintenant...

Plesguen songea à modifier sa route. Il y renonça. Pour éviter un péril imaginaire, il eût été stupide de s'en créer de réels. La barre fut maintenue à l'Ouest, Nord-Ouest. Le « Danaé » continua de suivre sensiblement le Gulf Stream, qui, parti du large des côtes d'Afrique, va passer devant l'embouchure du Mississipi, après avoir longé le fond de la mer des Antilles.

Marie-Anne était restée indifférente au danger couru par la goëlette, comme par sa victoire. Depuis que les deux géants noirs s'étaient dévêtus devant elle, dans la case d'Abomey, leurs puissantes muscledures s'étaient imprimées en traits de feu dans son cerveau et rien ne pouvait l'arracher à leur hantise. Le jour, elle haletait et la nuit, elle se tordait sur sa paillasse, qu'elle étreignait. Elle éprouvait une envie lancinante de descendre dans la cale, de chercher les deux noirs parmi les autres, de les toucher, de les palper. Elle ne désirait pas plus : le contact de la chair des géants noirs. Il lui semblait que ce contact l'apaiserait, lui apporterait des sensations paradisiaques et ensuite une détente et un sommeil sans rêve.

Une nuit, les deux géants montèrent les degrés de l'échelle de l'écoutille.

Ils étaient les premiers de leur chaîne. Les suivants se tassèrent les uns sur les autres, pour que leur poids ne brisât pas l'échelle. Ensemble, les deux géants arcbutèrent leur dos courbé contre la grille aux barreaux massifs qui les

séparaient de la liberté. Au-dessus, l'écoutille était ouverte et elle laissait venir jusqu'à eux l'odeur forte d'iode et de sel de la mer. La grille résistait. L'échelle pliait. Les géants risquèrent le tout pour le tout. Tant pis si l'échelle se brisait. L'échelle ne se brisa pas... Ce fut à la grille qui céda. En même temps, ses gonds et sa gâche sautèrent. Les géants montèrent les derniers degrés. Les autres esclaves les suivirent. Derrière leur chaîne, une autre atteignit le pont. Sur les quinze enfermés dans la cale, deux seulement avaient osé tenter la Grande Aventure.

Tenant leurs chaînes à la main, pour éviter tout bruit, les vingt esclaves parvinrent tous à l'arrière de la goëlette. Un coup de poings assomma Simon, le timonier. Un des géants fouilla ses poches, y prit un briquet, souleva le prélat du canon, vérifia l'état de la gargousse et de la mèche, retourna la pièce, pointa sa gueule sur le poste d'équipage et ricana de joie. Le briquet fut confié à un des noirs de la seconde chaîne avec des instructions précises.

La chaîne des deux géants s'arrêta devant la porte de l'escalier du poste. Une voix tonna :

— Ici, N'doumbé, cousin du roi Béhanzin. Ne bougez pas ! Le canon arrière est braqué sur vous. Au moindre geste suspect, il vous envoie tous dans l'autre monde et la « Danaé » avec vous !

La stupeur de Plesguen et de ses hommes ne se transforma pas en affolement. Ils demeurèrent inertes, anéantis par ce coup. Ils n'avaient même pas peur. Ils ne réalisaient pas. Puis, dans

la période malchance de la « Danaé » que traversait la goëlette, la révolte, jusque-là heureuse des esclaves, leur parut normale. Ils l'acceptèrent comme un événement inévitable. Le noir poursuivait :

— Voici mes conditions : Tous les hommes et toutes les femmes de la cale vont être, comme nous, libérés de leurs chaînes et armés. Le bateau fera demi-tour. Vous nous débarquerez sur la Côte de l'Or, à Akkra, où nous demanderons la protection des autorités anglaises. Après, vous irez vous faire pendre où vous voudrez !

Plesguen, enfin, réagit. Devant un danger précis, matérialisé, il retrouvait tout son sang-froid :

— Quelles garanties me donnez-vous une fois libérés et armés, de ne pas nous attaquer et nous massacrer. Nous serions à un contre quinze. L'issue d'une bataille ne serait pas douteuse. La tentation serait bien forte pour vous ?

— Ma parole, monsieur ! Je suis cousin du roi, ne l'oubliez pas !

— Ça ne me suffit pas. Périr pour périr, je préfère que vous y passiez avec nous. Faites tirer le canon... A moins que vous n'ayez à nous faire une proposition plus raisonnable. Ainsi, par exemple, je ne m'opposerais pas à libérer et armer une vingtaine des vôtres. Ce chiffre vous donnerait sur nous une certaine supériorité, tout en nous laissant quelque chance en cas de trahison de votre part.

— J'accepte ! s'empressa de répondre le géant.

Lentement, la chaîne descendit dans le poste, le traversa et se tassa dans le réduit qui servait d'atelier. Yvon, le matelot forgeron, jeta du charbon de bois dans son foyer, l'alluma et tira la corde de la soufflerie. Des chiffons mouillés enveloppèrent la cheville de N'doumbé qui plaça lui-même un des maillons de sa chaîne les plus proches du cercle, sur les charbons ardents. Quand le maillon fut aussi rouge que le charbon, le forgeron le retira du foyer à l'aide d'une pince, le posa sur une enclume, appuya dessus un burin et à coups de marteaux vigoureux, il entailla le métal. Trois passages au foyer furent nécessaires pour couper entièrement le métal qui refroidissait trop vite. Les pinces écartèrent enfin les deux bords de l'entaille. Le maillon fut dégagé du maillon suivant. N'doumbé arracha les chiffons de sa cheville, où deux maillons pendaient au bout du cercle brûlant. Il ne parut ressentir aucune douleur. Il était tout à l'ivresse de sa liberté reconquise.

Le second géant fut libéré à son tour et toute la chaîne. Les dix hommes décrochèrent dans le poste, chacun un fusil, une cartouchière pleine et un sabre et allèrent remplacer la seconde chaîne auprès du canon. Le corps de Simon était resté accroché à la barre. Il la coinçait et la goëlette continuait sa route sans dériver.

Dans la seconde chaîne se trouvaient deux femmes. Elles décrochèrent leur fusil avec la même assurance que les hommes et regagnèrent le pont, pour aller se grouper à l'arrière, avec la chaîne des géants. N'doumbé se détacha,

redescendit dans le poste où, à la lueur pauvre et fumeuse d'une chandelle, le capitaine et ses hommes tenaient conseil.

— Maintenant, annonça-t-il, nous allons nous partager le bateau. Je prends l'avant avec son canon. Vous disposerez de l'arrière avec l'autre, puisque c'est à l'arrière que se trouve le poste. Vous allez changer la route. Vous aurez le droit de venir à l'avant pour les manœuvres. De mon côté, je m'engage à vous fournir des vivres, puisque c'est moi qui les détiendrai. Etes-vous d'accord ?

Plesguen ne répondit pas. Il se borna à hocher la tête. Ce noir n'était pas comme les autres. Il avait de la race, une autorité naturelle incontestable. On s'expliquait l'ascendant qu'il exerçait sur ses compagnons et le risque qu'il représentait pour le jeune Béhanzin.

Tandis que dans les ténèbres, les noirs se dirigeaient avec une parfaite sûreté vers la cuisine, Plesguen, un falot à huile à la main se hâta vers le gouvernail, Belle-Gueule et Patte-Folle sur les talons. Désormais, les deux Anglais coucheraient auprès de la pièce qui prendrait en enfilade tout le pont. Déjà, à l'avant, les noirs retournaient le canon de chasse contre les Blancs.

C'est à ce moment que Plesguen sursauta, que ses dents s'entrechoquèrent. Il avait été si atterré par les événements de la nuit qu'il avait oublié sa fille Marie-Anne qui couchait dans le roof de la cuisine et qui était désormais entre les mains des noirs. Il s'élança, en brandissant son falot tandis que Belle-Gueule et Patte-Folle

ranimaient Simon en lui introduisant dans la bouche le goulot d'une gourde de tafia.

Le canon d'un fusil étincela soudain dans le rayon lumineux du falot.

L'arme était dirigée contre le capitaine. Elle était tenue par le second géant.

— Ma fille ! Je veux ma fille ! hurla Plesguen.

Pour toute réponse, le géant eut un geste brusque et son doigt se crispa sur la gâchette.

— Ma fille ! Je veux ma fille ! continua de hurler Plesguen.

Sa voix domina le fracas monotone des lames. N'Doumbé accourut. Le capitaine lui cria :

— Ma fille est restée dans la cuisine où elle couchait !

— Soyez tranquille ! sourit N'Doumbé. Il ne lui sera fait aucun mal. J'essaierai même de lui faire le plus de bien possible. Elle vous sera rendue en bon état au débarquement... N'essayez pas de venir la récupérer. Rappelez-vous nos conventions. Je suis ici chez moi. Tant pis pour vous si vous n'avez pas assez réfléchi avant de me donner votre accord !

Plesguen se tordit les bras. A ses pieds, le falot jetait un rond de clarté sale. Le vent chantait dans les voiles capelées, une chanson sans fin, qui formait un duo lugubre avec le fracas des lames. Le fanal du grand mât s'était éteint. Le feu rouge de babord et le feu rouge de tribord clignotaient, comme agonisants. Le capitaine se sentit seul, abandonné. Il savait que ses hommes ne mettraient pas leur peau en jeu pour la vertu d'une jeune fille.

N'doumbé le considéra, rayonnant de tenir un Blanc à sa discrétion, de le dominer, puis en proie à une colère soudaine, il frappa le sol de son pied cerclé de fer, en entendant derrière lui des cris et des bruits de chaînes heurtées. Auprès de l'écoutille, une masse confuse s'agglomérait. Les autres chaînes, devinant le succès de la révolte, se bouscuaient pour sortir de la cale.

— Rappelez-vous vous-même nos conventions ! reprit Plesguen, s'arrachant à sa douleur. Si vos compagnons se répandent sur le pont, je ne répons plus de rien. Mes canoniers ont ordre de tirer au cas où nous risquons d'être débordés, submergés par vous. Ce cas se présente. Ils vont exécuter mon ordre, sans se préoccuper des suites.

— Pas de panique ! protesta N'Doumbé. Je vais faire rentrer dans leur coquille ces escargots insolents, ces lâches qui ont refusé de me suivre tout à l'heure.

Le falot du capitaine éclaira, de loin, la scène. Une dizaine d'hommes, sabre en main, bondirent sur la masse des corps agglutinés près de l'écoutille. Les lames fauchèrent les têtes, percèrent les poitrines, crevèrent les ventres. Il y eut un reflux vers l'échelle. Mais l'écoutille fut fermée et assujettie au moyen d'une barre de cabestan. Pas un des évadés n'échappa aux hommes de N'Doumbé.

— C'est un vrai prince nègre ! murmura, malgré lui, Plesguen.

Morts et blessés furent jetés par-dessus bord presque aussitôt abattu. En trois minutes, tout

fut redevenu calme. Il ne subsista d'autres traces de la révolte trop tardive que des flaques de sang qui s'écoulèrent doucement par les dalots.

N'Doumbé adressa de la main un signe ironique à Plesguen et lui tourna le dos.

Dans le roof de la cuisine, Marie-Anne dormait d'un sommeil, comme toujours agité. Ses mains, projetées en avant, essayaient en vain d'atteindre le corps d'un beau noir gigantesque. Tout à coup, elle poussa un cri. Ses mains venaient, enfin, de rencontrer le torse du noir. Elles l'agrippèrent, l'attirèrent à elle. Elle ne sut plus si son rêve continuait ou si elle était éveillée. Le contact de l'homme faisait passer sur sa peau de longues houles de frisson. Brusquement, une douleur fulgurante, la ramena à la réalité. Elle voulut se débattre, échapper à la douleur qui l'embrassait. Mais elle s'évanouit et pénétra dans un monde féérique, où son corps n'avait plus de poids, où des fleurs énormes l'énivraient de leurs parfums violents. Sa douleur avait disparu. Elle vibrait, frémissait. Elle était devenue une cavale chevauchée par un prince charmant plein d'exigences, qui lui serrait les flancs dans des éperons de velours. Elle glissait sur du velours. Il y avait, dans sa tête, des soleils et du velours. Ensuite, elle fut sur la mer, une mer qui ondulait mollement, puis dont les vagues sans cesse plus hautes l'emportaient en un flux et reflux perpétuels. Une vague monstrueuse, enfin, l'enveloppa, la nova, l'imprégna, l'étourdit.

Elle rouvrit les yeux. Une face noire était

penchée sur elle. Elle entendit, comme dans du brouillard, une voix murmurer :

— Je suis le frère de N'Doumbé !

Et une vague, à nouveau, l'emporta...

La « Danaé » faisait route au nord, à la recherche de vent favorable pour reprendre le chemin de l'Afrique. Elle allait arriver dans une zone où il était dangereux de naviguer avec une centaine d'esclaves dans la cale. Plesguen restait sombre. Il apercevait, parfois, sa fille sur l'autre moitié du navire. Elle semblait en parfaite santé. Elle engraisait même. Toutefois, autour de ses lèvres se creusait un mince pli que la tendresse inquiète du capitaine avait tout de suite décelé. En fait, Marie-Anne passait des nuits peuplées de délices et des journées remplies de remords. Elle appartenait tour à tour à N'Doumbé et à son frère. Les autres noirs libérés se répartissaient les deux femmes de la seconde chaîne.

Du côté des blancs, la négrillonne se prodiguait pour satisfaire de son mieux tous les appétits. Elle profitait d'une façon remarquable des leçons de Belle-Gueulle et Patte Folle, et sa lubricité stupéfiait le capitaine qui se laissait, parfois, à la prendre l'après-midi quand l'équipage faisait la sieste et que le destin de Marie-Anne lui était trop douloureux. C'est en évoquant ce destin, que le désir jaillissait en Plesguen, à l'improviste, s'imposait à lui et l'obligeait à chercher les flancs moites de la jeune Tita, fière de l'aubaine...

Les vents favorables tardèrent. Quand la goé-

lette put mettre cap à l'est, les vivres avaient baissé dans des proportions alarmantes. N'Doumbé, avec l'imprévoyance de sa race, avait distribué, aussi bien aux occupants de la cale qu'à ceux du poste, des rations abondantes. Un matin, il demanda au capitaine combien de jours de mer il fallait encore compter avant de toucher la côte. Le chiffre que lui donna Plesguen le consterna :

— Nous ne tiendrons jamais jusque-là, même en réduisant les rations, déclara-t-il. La cambuse est presque vide.

Son regard s'emplit de leurs troubles, en errant sur le capitaine.

Dès lors, celui-ci dormit mal, hanté par l'appréhension d'une catastrophe. L'équipage, réduit à une douzaine de biscuits, une tranche de lard fumé et un quart d'eau par jour, commença à murmurer. Une nuit, Plesguen, debout près de l'échelle du poste, s'appretait à monter sur le pont pour baigner d'un peu de fraîcheur son front fiévreux, quand la porte s'ouvrit sans bruit. Il s'immobilisa. Une ombre descendit les degrés. C'était un homme et ce n'était pas un marin, car il descendait à reculons. Plesguen sortit son poignard de sa ceinture. Derrière l'homme, un autre suivait. Le capitaine leva son bras, l'abassa. La lame glissa entre deux côtes et perça le cœur du visiteur nocturne qui s'écroula sans un soupir. Plesguen amortit sa chute en l'empoignant à bras le corps et l'allongea sur le plancher. Le deuxième homme arrivait à sa portée. Il le frappa de la

même façon et l'étendit auprès du premier. Un troisième homme était déjà là. Il subit le sort des deux autres. D'autres continuaient à descendre, souples et silencieux. Le fanal du grand mâts découpait leurs silhouettes en haut de l'échelle, puis ils plongeaient dans les ténèbres. Plesguen les frappait au jugé, d'après le faible bruit de leurs respirations contenues. Il frappa dix fois et souffla très fort. En haut de l'échelle, rien n'apparaissait plus. Le capitaine alluma une chandelle. La moitié de l'effectif des noirs libérés était allongé, en tas, au pied de l'échelle. N'Doumbé avait été le premier abattu. Le capitaine eut un rire muet. La chandelle éveilla les marins, habitués à se tenir toujours prêts à faire face à un péril éventuel. Ils ne demandèrent pas d'explications. Ils se jetèrent sur les corps pantelants, collèrent leurs lèvres aux plaies béantes et aspirèrent, à amples goulées, le sang qui s'écoulait. Ils apaisaient en même temps leur faim et leur soif. Plesguen hésita, par respect humain plus que par véritable scrupule, et, vaincu par la nature, il imita ses hommes. Il y avait juste un cadavre pour chacun, les deux Anglais couchant toujours sous le prélat de leurs camions et Simon ne lâchant jamais sa barre. Accroupi sur le cadavre de N'Doumbé que ses hommes, par déférence, lui avait laissé, il s'emplit la bouche du liquide nourricier, âcre, un peu salé, visqueux, qui faillit le faire vomir.

Réconfortés par le sang, les marins montrèrent un brusque esprit offensif :

— Il ne reste plus dans la cuisine que huit

hommes et deux femmes. C'est le moment de se débarrasser définitivement de ces sales nègres ! affirma le maître d'équipage Jean-Pierre en décrochant son fusil.

— Il y a... Il y a aussi ma fille ! protesta faiblement Plesguen.

Il savait qu'il ne serait pas plus écouté qu'il ne l'aurait été s'il avait ordonné, naguère, à ses hommes d'attaquer les révoltés pour délivrer Marie-Anne. Il suivit l'équipage, dans l'espoir, au moins, de le modérer.

— Salauds ! grommelait dans l'ombre Jean-Pierre. Ils venaient nous égorger pour nous bouffer comme des cannibales qu'ils sont. Mais, tel est pris qui croyait prendre !

La porte de la cuisine était ouverte. A plat ventre, les marins lâchèrent leurs coups de fusil. Le rougoisement des fourneaux, où du feu subsistait leur avait permis de distinguer des corps couchés contre les parois du roof. Ils foncèrent ensuite, sabre haut. Tous les noirs furent massacrés avant d'avoir pu esquisser la moindre résistance. De sous un cadavre gigantesque, celui du frère de N'Doumbé, on dégagea un corps frêle — le corps de Marie-Anne —. La jeune fille était évanouie, couverte du sang du mort, mais elle était indemne. Plesguen la prit dans ses bras, la serra contre sa poitrine. Il lui sembla qu'un courant électrique le parcourait tout entier. Il repoussa Marie-Anne et la gifla. Elle revint à elle, poussa un grand cri, se cacha le visage dans ses mains...

Il y eut un bref conciliabule entre les marins et Jean-Pierre prit la parole :

— On ne peut pas se payer le luxe de balancer au jus une telle quantité de barbaque quand on crève tous de faim. On va la nettoyer, la découper et la foutre au saloir, à la place des cochons. Ça nous fait vingt cochons, presque deux par bouche à nourrir. Avec ça, on peut arriver à la côte du Sénégal.

— Et les esclaves ? balbutia Plesguen.

— On s'en fout ! Qu'ils se démerdent ! La grille de l'écoutille a été replacée et doublée. Y a pas de danger qu'ils viennent nous embêter. Chacun pour soi !

Les corps du poste furent portés dans la cuisine. Les noirs furent ouverts, vidés, lavés à l'eau de mer et jetés dans des tonneaux à saumure. Les cœurs, les poumons, les foies, les rates et les cervelles furent frits sur l'heure et un horrible festin se déroula dans la nuit, à la lumière rougeâtre des fourneaux. Immobiles dans un coin, Plesguen et Marie-Anne luttèrent plusieurs minutes contre leurs estomacs, tordus de crampes. La faim les faisait vaciller. La salive coulait le long de leurs lèvres serrées. A la fin, ils se rendirent. Ils prirent place côte à côte, sur un banc, parmi l'équipage. Et Marie-Anne accepta le cœur et le foie les plus volumineux qui étaient sûrement ceux de N'Doumbé, cousin malheureux du roi Béhanzin. Avertis par l'éniivrante odeur, les deux Anglais et Simon avaient quitté leur poste. Simon avait attaché la barre. Les Anglais avaient retourné le canon contre

la mer. Tous les trois n'avaient pu boire du sang des morts. Ils eurent droit à une double portion de viande.

La brise était bonne. Si elle persistait, Plesguen se rendit compte que les vingt cadavres ne seraient pas tous consommés quand apparaîtrait l'Afrique. Maintenant, la goélette piquait au sud. Elle approchait du but à douze nœuds-heure.

Dans la cale, les premiers jours, il y eut de l'agitation, des cris. Des mains aux ongles crochus tentèrent de renouveler l'exploit de N'Doumbé, en descellant la grille de l'écoutille. Puis, le calme revint.

— Ils doivent crever bien tranquillement, estima Jean-Pierre.

En réalité, les noirs les plus vigoureux, seuls, s'étaient rebellés contre leur sort. Ils réalisèrent vite qu'ils ne réussiraient pas à s'évader. Et, comme ils ne voulaient pas mourir, ils s'organisèrent pour subsister à l'intérieur de leur cage. Ils étranglèrent leurs compagnons de chaîne et les mangèrent crus, comme des fauves. Leur sang fut, pour eux, une boisson délicieuse. Comme des fauves encore, ils montèrent la garde auprès des morts en attendant de les avoir complètement dévorés, pour éviter que des lambeaux de leur proie ne leur soient arrachés par d'autres affamés. Personne n'osait plus dormir, au début, dans la cale, par crainte d'être tué et déchiqueté à pleines mâchoires. Mais, avec la faiblesse grandissante vint l'indif-

férence, puis l'inconscience. Ceux qui, tout de suite, avaient mangé leurs voisins, au bout de quelques jours, ne rencontrèrent plus de résistance chez les victimes qu'ils choisissaient. On met longtemps à mourir de faim. Les anthropophages avaient encore une appréciable réserve de viande fraîche quand la « Danaé » fit relâche aux Iles du Cap-Vert, pour se ravitailler. L'équipage, lui, avait achevé, depuis quarante-huit heures sa provision de nègre salé.

La stupéfaction de Plesguen fut intense lorsqu'en descendant dans la cale pour faire jeter à l'eau les cadavres des esclaves, il découvrit, adossés aux parois, une trentaine d'hommes à la peau luisante de santé, aux traits bouffis d'une graisse neuve. A leurs pieds, des squelettes nettoyés avec un soin méticuleux voisinaient avec des vivants presque squelettiques, plongés dans une lourde torpeur. Des chaînes réunissaient les hommes gras, les squelettes et les vivants presque squelettiques.

Le capitaine comprit tout de suite ce qui s'était passé. Les esclaves s'étaient « démerdés », comme le leur avait souhaité Jean-Pierre. Et, comme partout dans la nature, les forts avaient tué les faibles pour s'en nourrir. Ils en étaient devenus plus forts.

— Après tout, jugea Plesguen, ça fait tout de même trente esclaves sauvés !

Les squelettes et les presque squelettiques furent arrachés des chaînes et jetés à la mer. Et la goélette cingla vers le Dahomey où Béhanzin apprit, avec une vive satisfaction, la fin

de ses cousins. Le complot du beau-frère avait d'insoupçonnables ramifications. Il fournit au roi la possibilité d'offrir au capitaine cent vingt nouveaux esclaves. La « passe » de déveine de la « Danaé » était-elle terminée ?

A 200 milles de la côte, par beau temps, bonne brise et alors que tout était calme à bord et sur l'Océan, un brick gros et lourd monta de l'horizon, filant droit sur la goélette. Bientôt, on put distinguer, au-dessous du pavillon britannique de son grand mât, un carré rouge à flamme d'or. Plesguen sourit. Il reconnaissait la « marque » du plus célèbre des marchands de bois d'ébène, le « capitain Tommy », commandant le « Lutin ». Cependant, aux drisses du brick, montait le signal : « Mettez en panne ».

Plesguen, amusé, obéit. Comme il s'y attendait, le « Lutin » l'imita et une balénière se détacha de ses flancs. Debout, à l'avant, un gros homme chauve, à favoris blancs, vêtu d'une redingote bleu vif, braquait une lorgnette sur la « Danaé ». Il ne déplaisait pas au capitaine de faire la connaissance du fameux captain Tommy et sa visite le flattait obscurément. Néanmoins, les marins de la goélette prirent leurs armes, les vérifièrent et se tinrent en alerte, prêts à toute éventualité. A trois encâblures, le brick se dandinait lourdement sur sa quille, comme un ours de foire.

La baleinière accosta la goélette. L'homme en redingote portait des bottes à revers, bien cirées et il ressemblait, de près, à un postillon en promenade. Au lieu du fouet, il tenait toutefois à

la main une tabatière qu'il tendit à Plesguen, en se présentant :

— Captain Tommy.

— Capitaine baron de Plesguen ! répondit le commandant de la « Danaé » en se bourrant le nez de pétun, par politesse.

— Depuis longtemps, je désirais vous voir de près ! reprit le captain Tommy.

— Moi aussi !

— Eh bien, tant mieux. Quoique le plus âgé, vous le voyez, j'ai fait les premiers pas. Je désire, non seulement vous voir de près, mais avoir avec vous un entretien sérieux. Très sérieux !

Un banc et une table furent montés du poste, et les deux hommes s'installèrent côte à côte devant une bouteille de tafia. Le captain Tommy vida son pot d'un magistral cul sec et commença :

— Je suis le vétérán de la traite, vous ne l'ignorez pas. J'ai débuté comme mousse sur le « Styx », avec le captain Kid, un fameux luron dont vous avez sûrement entendu parler. C'était la belle époque, une époque où on connaissait son métier et on le faisait avec conscience. J'aime mon métier, captain Plesguen. C'est pourquoi, je ne puis me résoudre à le quitter, à me retirer, à prendre ma retraite en dépit de l'âge. J'ai toujours vécu à bord d'un négrier. Je me crois destiné à y périr... Laissez-moi continuer. Ce métier qui est toute ma vie est devenu de plus en plus difficile. On traque les traitants. Il faut réaliser de véritables prouesses pour

remplir sa cale sur les côtes d'Afrique. Laissez-moi continuer, vous dis-je. Vous êtes jeune encore. Ecoutez mon conseil. Changez de métier. Vous n'avez pas eu le temps de vous attacher à celui-là. Laissez-le aux pauvres vieillards comme moi, qui ne peuvent plus en changer, qui sont incapables de s'adapter à un autre... Ce n'est pas seulement un conseil. C'est une prière !

Plesguen éclata de rire. Alors, brusquement, le visage implorant de captain Tommy se durcit. Il frappa la table du poing et gronda :

— C'est ainsi que vous le prenez ? Vous vous foutez de moi ? J'étais vraiment trop bon de vous adresser une prière. Voici maintenant mes ordres : vous allez descendre avec votre équipage dans vos baleinières et vous éloigner de la goélette au plus tôt. Les hommes qui m'accompagnent seront le nouvel équipage de la « Danaé », qui fera désormais campagne sous mon pavillon, avec le « Lutin ». J'ai dit !

Pour toute réponse, Plesguen porta son sifflet à ses lèvres. Une volée de balles bien ajustées coucha sur le pont la moitié des effectifs du captain Tommy, accroupis près de la table. L'autre moitié fut chargée au sabre et égorgée avant d'avoir pu réaliser ce qui lui arrivait.

Le captain Tommy, livide de rage, avait tiré son pistolet et il hurla dans un porte-voix pendu à son côté :

— A moi, le « Lutin » ! A l'abordage, mes enfants !

Plesguen tira aussi son pistolet, et les deux

hommes se menacèrent mutuellement pendant de tragiques secondes.

Mais, du « Lutin », de gros rires arrivaient, portés par la brise qui fraîchissait. Puis, une voix cria dans un pavillon de métal semblable à celui du captain Tommy :

— Vous pouvez crever, vieux salopard : On est fatigué de bourlinguer sans trêve sur les mers avec vous. On veut se reposer et jouir un peu de la vie. On va mettre le cap sur l'île où vous avez enfoui votre trésor. On se le partagera et on essaiera d'oublier votre sale gueule de larbin avec des belles filles et des bonnes bouteilles ! Salut !

Le captain Tommy fut si stupéfait que sa balle se perdit dans les vagues. Un brusque coup de roulis envoya dans le roof celle de Plesguen. Les deux adversaires se retrouvèrent face à face, à égalité. Ils jetèrent ensemble leurs pistolets inutiles. Autour d'eux, les hommes de la « Danaé » formaient un cercle curieux.

A quelques encablures à l'avant, les voiles du « Lutin » se tendaient sous l'action de leurs drisses. Le bateau virait lentement, s'éloignait.

En même temps, le captain Tommy et Plesguen se ruèrent sur les cadavres des marins anglais. Le captain Tommy se redressa, une hachette en main. Plesguen était gentilhomme. Il ne pouvait choisir une autre arme que celle de son adversaire. Les fers des armes s'entrechoquèrent, jetèrent des pluies d'étincelles. Les deux hommes respiraient très fort et la haine serrait leurs mâchoires, faisait fulgurer leurs prunelles.

Brusquement, le fer de Plesguen glissa contre celui levé, du captain, et s'abattit sur le vaste crâne poli, pareil à une boule de vieil ivoire. La boule se fendit. La tête du captain se partagea en deux moitiés égales, jusqu'au cou. Plesguen lâcha sa hachette. Elle tomba sur le corps du captain Tommy qui se vidait de son sang sur le plancher.

— Balancez-le dans le jus ! ordonna Plesguen à ses hommes. Il ajouta : « C'était un fourbe, un traître, une crapule ! ».

Ce fut là toute l'oraison funèbre du fameux « Captain Tommy », victime de son amour exagéré pour le métier de marchand de bois d'ébène.

Les nuits de Marie-Anne étaient de véritables supplices. Elle avait remarqué, à terre, un esclave de haute stature, au regard magnétique. Et ce regard, sans cesse, l'appelait dans la cale. Elle lui avait demandé son nom. Il s'appelait Mambo. Une nuit, elle ne put résister à l'appel. Elle ouvrit la grille de l'écoutille, descendit, en tremblant sur ses jambes, les degrés de l'échelle. D'une voix étouffée, elle prononça le nom qui lui brûlait les lèvres :

— Mambo !

Sous elle, il y eut un grouillement. Mambo était parmi les noirs les plus forts, ceux qui s'étaient attribués les places les plus proches de l'écoutille, les mieux aérées. Il se leva. Elle sauta sur lui. Il ouvrit les bras, la reçut sans étonnement, en homme préparé à tout. Alors, comme si elle s'éveillait d'un rêve, elle voulut se dégager, gémit :

— Non ! Non ! Je ne veux pas ! Je ne suis pas une bête !

Pourtant, elle ne résista pas quand il la coucha près de lui, sous l'écoutille...

Toutes les nuits, elle rejoignit ainsi Mambo dans la cale. Dans la journée, elle se jurait de résister, ou de poignarder le noir pour se libérer de son emprise... Mais, elle succombait toujours.

Elle ne pouvait résister à l'appel du nègre. Elle ne pouvait tuer Mambo. Elle imagina une autre issue à sa situation. Elle ferait évader son amant. Elle vola une lime à l'atelier, la remit à Mambo et lui en expliqua l'usage, à l'aide des rudiments de Mandingue qu'elle connaissait. La face du nègre s'épanouit. Posséder une femme blanche était bon. Recouvrer la liberté était meilleur. Il attaqua aussitôt un des maillons de sa chaîne. Au bout d'une semaine, le maillon avait été coupé en deux. De son côté, Marie-Anne n'était pas restée inactive. Elle avait entassé, sous le youyou retourné à l'arrière de la goélette, des quantités importantes de provisions et deux tonnelets d'eau douce. La nuit fixée pour l'évasion, elle vint bavarder avec le timonier Simon, lui offrit une gourde de tafia. L'homme l'absorba d'un trait, en grognant de joie. Il ne craignait pas de s'enivrer. Le temps était frais, mais beau, la brise régulière. Il avait attaché la barre près de laquelle sa présence n'était plus indispensable. Il s'endormit un peu avant minuit.

Le cœur sautant dans la poitrine, la jeune fille ouvrit la grille, descendit l'échelle et vou-

lut enlacer une dernière fois Mambo. Le noir la repoussa. Il ne pensait plus au plaisir. Il hâletait à la pensée de s'échapper de sa prison flottante, d'être à nouveau, maître de sa destinée.

Ils eurent beaucoup de peine à mettre le youyou à la mer. Au moment où Mambo se disposait à s'y laisser glisser le long d'un filin, elle se colla à lui, chercha à le retenir. Il l'écarta, empoigna le filin, disparut. Alors, elle empoigna le filin à son tour et le suivit. Ce fut elle qui coupa le filin. Le youyou s'écarta de la « Danaé ».

Plesguen ne pouvait dormir. Il était hanté par une inquiétude indéfinissable. Il sentait autour de lui rôder un terrible péril. Il se leva, monta sur le pont, marcha d'un pas nerveux. La mer était lisse, polie. Des reflets de lune y traînaient. Il sursauta soudain. A moins d'une encablure, un homme et une femme, courbés sur des avirons, s'éloignaient dans une petite embarcation qui ne pouvait être que le youyou du bord. Il serra les poings, marcha vers l'arrière. La place du youyou était vide. Il comprit. Une colère effroyable le secoua. Ainsi, la fille avait imité la mère. Elle s'était livrée à un noir et maintenant, elle fuyait avec lui. Il avait tué Louison, son épouse, pour rien, puisqu'il n'avait pas réussi à préserver Marie-Anne de la contagion de son exemple.

Il n'éveilla pas Belle-Gueule. Il souleva le prélat du canon, pointa lui-même la pièce sur le youyou qui se rapetissait. Il visa longuement, réfrénant les tressaillements de sa rage, mit le

LA BELLE NEGRIERE

feu avec lenteur. Une gerbe éblouissante jaillit du long tube métallique. La détonation ébranla la nuit. Le boulet décrivit une trajectoire parfaite et de plein fouet, vint frapper le youyou qui se disloqua et projeta au loin ses débris et ceux de ses occupants.

Plesguen se laissa tomber sur le plancher, près de Belle-Gueule qui se dressait effaré, et il pleura longtemps. Ceux de la « Danaé », accourus au bruit du canon, ne troublèrent pas sa douleur. Ils regardèrent la place du youyou, les débris qui surnageaient derrière la goélette, hochèrent la tête et se retirèrent, muets.

CHAPITRE III

L'EPOPEE DE JOHN BROWN, QUI BOULEVERSA VICTOR HUGO

Sur la mer bleu pervenche, les Antilles formaient de petites taches vert sombre. Depuis plusieurs jours, les rations des esclaves survivants avaient été augmentées et la goélette avait été nettoyée, astiquée. Des pavillons neufs flottaient à la pomme de ses mâts. Elle laissa à tribord Saint-Domingue et Cuba, franchit le canal de Yucatan et, à travers le Golfe du Mexique, cingla droit sur la Nouvelle-Orléans. La ville dormait entre ses murailles rectangulaires lorsqu'elle accosta. Au petit matin, des matelots descendirent dans la cale et obligèrent les esclaves à gravir l'échelle de l'écouille, chaîne par chaîne. Au passage, il brisaient d'un coup de hache les chevilles des squelettes que chaque chaîne traînait avec elle. C'étaient les squelettes des malades déchiquetés et dévorés par leurs camarades dès qu'ils avaient exhalé leur dernier soupir — parfois même avant. Dans les cages des négriers, les forts ne tuaient pas, d'ordinaire, les faibles pour les manger. Mais on ne

laissait jamais perdre de viande, et les capitaines affectaient d'ignorer ce qu'ils pouvaient bien difficilement empêcher. En effet, le plus souvent, ils apprenaient le décès trop tard.

Les squelettes dégagés des chaînes étaient rejetés dans la cale. Les chaînes, réduites à sept ou huit sujets, traversaient le pont où un verre de tafia leur était distribué et se groupaient sur le quai, en petits tas humbles.

Plesguen les considérait sans pitié. Depuis la mort de Marie-Anne, il n'avait plus besoin de se doper pour haïr les noirs. Ce n'était pas par bonté qu'il gratifiait les siens d'un verre d'alcool. C'était pour leur permettre de marcher plus rapidement et de faire meilleure figure sur le marché.

Un peu de brume montait de l'eau. L'air était humide, un peu frais. Le capitaine donna le signal du départ. Les matelots encadrèrent les « chaînes » qui marchaient par front de quatre.

Sur la grande place à arcades, ornée de palmiers, les courtiers étaient déjà réunis. Ils écoutaient le chant monotone des jets d'eau des patios proches. L'arrivée de la « Belle Négrière » avait été signalée dès la veille, et comme les convois d'esclaves se faisaient rares en cette fin d'été 1859, les amateurs étaient nombreux. Les carnets de commande des courtiers étaient tous remplis.

— Cent sept nègres de Guinée, jeunes et en bon état, à 200 dollars l'un ! annonça le commissaire-priseur en frappant un gong de son marteau.

— 225 ! cria une voix derrière lui.

— 240 ! cria une autre voix en face.

Il n'y eut pas de nouvelle enchère. 240 dollars, c'était tout de même cher pour un nègre. Jamais on n'avait encore atteint un cours aussi élevé.

— Adjudé ! prononça le commissaire.

Un homme en chemise kaki et large pantalon de toile blanche, coiffé d'un vaste chapeau de paille rond, s'avança. Il portait en bandouillère une grosse sacoche dont il retira des pièces d'or qu'il compta devant Plesguen. Celui-ci empila les pièces dans un petit sac qu'il plaça sur son épaule. Puis, il frappa dans la main tendue de l'acheteur, pour affirmer que l'accord était conclu d'une façon définitive. Les autres courtiers, déçus, se dispersèrent. L'acheteur fit avancer de longs chars à bancs, dans lesquels il n'y avait pas de bancs. Les noirs y montèrent et s'y tinrent debout. Malgré lui, Plesguen évoqua les charrettes que la Terreur avait acheminées vers la machine à Samson.

Le courtier lui offrit un cigare, lui tapota l'épaule, et s'écria :

— Figurez-vous que j'ai acheté ces esclaves pour le compte de Pamphile Dubois, un de vos bons clients de la Rivière-Rouge. Un client qui a beaucoup d'estime pour vous sans vous connaître, et qui, justement, serait content de faire votre connaissance. Il m'a chargé de vous transmettre son invitation, si toutefois vous désirez vous reposer entre deux voyages. Sa propriété est très confortable...

— J'accepte de grand cœur. Je suis très fatigué ! répondit Plesguen, sans hésiter.

— Alors, vous allez vous joindre au convoi des esclaves. Vous les présenterez vous-même à Pamphile Dubois. Vos hommes peuvent vous accompagner. Il y a de la place pour eux !

Le voyage dura deux jours, par des chemins mal tracés, creusés de profondes ornières. Les chevaux tiraient dur sur leur licol, en laissant pendre de longues langues râpeuses. Les mouches et les moustiques leur faisaient sans cesse remuer les oreilles et la queue. Les esclaves oscillait à chaque cachot, mal appuyés aux ridelles branlantes.

La demeure de Pamphile Dubois était blanche et vaste. Les esclaves occupaient, derrière elle, d'immenses bâtiments de briques roses, ceints de deux palissades de rondin entre lesquelles circulaient des gardiens armés de fusils, de piques et de fouets. Les charrettes furent vidées dans un enclos spécial, séparé des autres bâtiments par un grillage serré. C'était « l'engrais-soir », le lieu où, pendant un mois, les nouveaux arrivants seraient gavés de nourriture et exemptés de tout travail pour leur permettre de reprendre des forces, de réparer les effets de la fatigue et de la sous-alimentation du voyage.

Pamphile Dubois, un « cajun » à l'affabilité fruste, tint à faire visiter à son hôte, tout d'abord le « Quartier des esclaves ». Il se composait de grands dortoirs blanchis à la chaux et pourvus

de paille fraîche et de petites chambres peintes en ocre rosé, où étaient disposées des paillasses.

Les dortoirs étaient pour les nègres « ordinaires ». Les occupants des chambres constituaient une élite. C'étaient les meilleurs travailleurs de la plantation, ceux dont le rendement était le plus élevé. Ils avaient le droit de se marier avec une esclave dont le rendement était aussi exceptionnel que le leur. Ils avaient par voie de conséquence, le droit d'avoir des enfants. Ce droit était refusé aux noirs ordinaires, car l'achat d'une esclave coûtait moins cher que l'élevage d'un enfant qui mourait parfois de maladie au moment où il allait rapporter. Il y avait près de l'infirmerie, une pouponnière où les ménages de travailleurs modèles pouvaient, chaque dimanche, jour chômé, rendre visite à leur progéniture. L'infirmerie servait, par contre, à délivrer de leur fruit les négresses ordinaires dès que leur grossesse avait été découverte. On ne savait, tant était stricte la surveillance dont elles étaient l'objet, quand les négresses pouvaient être engrossées. Les faits étaient pourtant là.

Et elles trouvaient encore souvent le moyen, avec une astuce diabolique, de dissimuler leur état jusqu'au bout et d'accoucher clandestinement dans les feuillées de la plantation. Il fallait alors se débarrasser du nouveau-né en le donnant à manger aux porcs qui en étaient très friands.

Par ailleurs, les esclaves étaient bien nourris. Plesguen s'extasia sur les immenses fourneaux

de la cuisine, autour desquels des négresses ventruës, coiffées de madras, s'affairaient en chantant de bizarres mélopées.

— Mes bêtes et mes esclaves sont les plus gras, les plus forts de la région ! affirma Pamphile Dubois, en bombant la poitrine.

Des « roulantes » confectionnaient sur place les repas quand le lieu du travail était trop éloigné. Ils n'en étaient pour cela ni moins copieux, ni moins bien mijotés.

La tenue des hommes était la chemise et le pantalon de coton. Celle des femmes, la camisole et la jupe d'Indienne. Chaque samedi soir, après le dîner, tout le monde se baignait dans un *bayou* voisin et changeait de linge.

— Que faites-vous des vieux esclaves ? demanda Plesguen.

— Les ménages sélectionnés gardent la jouissance de leur chambre, de leur nourriture et de leur entretien, même quand ils ne peuvent plus rendre de services. Ils sont récompensés ainsi de leur dévouement. Les autres esclaves... mon Dieu, les autres esclaves meurent généralement au travail... Ou bien, ils sont victimes d'accidents. Ils ont une curieuse tendance à se laisser glisser dans un *bayou* infesté de crocodiles ! répondit avec gêne Pamphile Dubois. Il ajouta :

— Il arrive aussi que je leur rende la liberté. Mais ils profitent peu de ce bienfait et on retrouve presque invariablement les libérés, eux aussi, dans le *bayou* aux crocodiles.

Le soir, après le dîner dans le patio, où remuaient doucement les rameaux des magnolias

et les larges feuilles des bananiers, devant des verres finement ciselés pleins de rhum blanc, Pamphile Dubois évoqua pour son hôte la question de l'esclavage aux « Etats ». Sa voix était grasse, un peu chantante. C'était une voix de paysan normand :

— En 1788, la Convention de Philadelphie avait déclaré que l'esclavage ne pourrait être interdit par le Congrès avant 1808. En 1808, le Congrès vota cette interdiction, mais elle ne fut pas appliquée. C'est en 1857 que la traite a atteint son apogée. L'an dernier, un certain Lincoln, candidat républicain au Sénat contre Douglas, dans l'Illinois, a failli être élu sur un programme d'abolition, son concurrent ayant été abandonné par les radicaux du Sud, dont le leader est Jefferson Davis. Ce Lincoln m'inspire beaucoup d'inquiétude. C'est un illuminé, un idéaliste, un pur. J'ai dans l'idée qu'on en entendra parler avant peu, à notre détriment. Mais prenons les événements dans leur ordre chronologique.

L'eau chantait dans la vasque, au milieu du patio. Dubois avala d'un trait son verre de rhum et reprit :

— De 1835 à 1848, la troisième vague de migration allait reculer notre frontière jusqu'au Pacifique. Le Texas fut annexé et la répartition des territoires enlevés au Mexique eut lieu. Les nouveaux Etats allaient-ils être esclavagistes ou non ? Briseraient-ils l'équilibre au Sénat entre le Nord et le Sud ?

En 1846, l'amendement Wilmot proposa que

l'esclavage fût à jamais interdit dans les nouveaux Etats. Il ne passa pas devant les deux Chambres, mais il annonçait une nouvelle politique. Le Texas fut le dernier des Etats à esclaves.

En 1820, la question de l'esclavage avait été réglée en Louisiane par le Compromis du Missouri. Il y eut un nouveau Compromis en 1850, le Bill Omnibus, à l'occasion de l'admission de la Californie dans l'Union. La Californie fut admise comme Etat libre et l'Utah, avec le Nevada et le Nouveau Mexique, avec l'Arizona restaient libres de décider de la question en ce qui les concernait.

L'esclavage fut aboli en Colombie, mais une loi plus rigoureuse régla l'arrestation des esclaves dans le Nord.

En 1851, le flibustier Lopez envahit Cuba, pour l'annexer à l'Union, comme Etat à esclaves. Il fut exécuté à La Havane.

En 1852 est parue « La Case de l'Oncle Tom ».

Depuis 1855, William Walker, émule de Lopez, multiplie ses expéditions dans le même but, contre le Nicaragua et le Honduras. Mais le Gouvernement était d'accord avec Lopez. En effet, le « manifeste d'Ostende » de 1854, rédigé par les Ministres des Etats-Unis en Grande-Bretagne, France et Espagne, qui avait déclaré légitime la possession de Cuba n'avait pu être publié sans l'accord de Washington. Tandis que Walker est subventionné seulement par les budgets particuliers des Etats du Sud — et d'une

manière indirecte. Ceci montre une évolution symptomatique de la situation.

On arrive à la loi dite du « Kansas-Nebraska » (ou projet Douglas). Elle concerne les territoires exclus de l'esclavage par le Compromis du Missouri. Elle laisse aux colons le soin de décider eux-mêmes de la question comme l'Utah et le Nouveau Mexique en 1850, quoique ces Etats soient situés au Nord du 36° degré 30, appelé « frontière de la liberté » et délimité par l'Ohio et la ligne Mason et Dixon, jalonnée de bornes au sommet carré qui ressemblent à des pierres tumulaires, ceci soit dit entre nous !

Dubois souffla, remplit son verre, le vida à nouveau et alluma un cigare, dont il tira de courtes bouffées en continuant :

— Un groupe d'adversaires de la loi Douglas connu jusque-là sous le nom de « Anti-Nebraska-Men » s'organisa en « parti républicain ». Aussitôt, la guerre éclata dans le Kansas, entre partisans et adversaires de la loi. Elle dura jusqu'en 1858. On appelle cette douloureuse période de l'Histoire américaine « Le Kansas qui saigne ». Un homme s'y illustra, sur lequel je reviendrai tout à l'heure. C'est un certain John Brown. Pour l'instant, je vous signale, qu'en 1858, la première Convention républicaine, tenue à Philadelphie, a proclamé solennellement sa volonté d'abolir l'esclavage sur tout le territoire de l'Union...

Revenons à John Brown et à ses exploits dans le Kansas. Et d'abord, connaissez-vous le Kansas ?

Non, je suppose ? Je vais vous le peindre en quelques touches.

C'est le plus puritain des Etats. Il se compose, géographiquement, de trois plates-formes de hauteurs différentes. A l'Ouest, s'allongent de hautes plaines monotones, sans arbres, coupées par les vallées de l'Arkansa et de la Smoky Hill River. Au centre, la Great Bend Prairie descend vers le Sud jusqu'aux rochers érodés du fleuve Cimarron. Le tiers oriental est surnommé Blue-stern Belt, ou Ceinture d'Herbes Bleues, en raison de ses pâturages extrêmement riches.

Enfin, dans le Kansas, comme dans le Sahara, se produisent de terribles tempêtes de sable.

Quiconque ne peut se représenter le Kansas, ne peut comprendre John Brown. John Brown est un disciple de William Garrison, qui, dès 1828, a proclamé qu'il fallait émanciper d'un seul coup les 4 millions de noirs des U.S.A. Et, pour réaliser cette émancipation, il proclamait qu'il était licite d'exterminer tous les planteurs du Sud. Vous voyez d'ici le climat ?

Plesguen hocha la tête, approbatif.

Dubois enchaîna :

— John Brown, ayant rejoint ses fils au Kansas, était décidé à ne reculer devant rien pour faire de cet Etat un Etat libre. Il réunit d'assez nombreux partisans dont certains furent un jour attaqués par des esclavagistes venus du Missouri. Il y eut des morts. Brown tenait son « casus belli ». Il attaque à son tour, chez eux, des esclavagistes qu'il massacra. Attendez... C'est ici que se dévoila le véritable caractère de

l'homme. Il ne se borna pas à massacrer ses victimes. Il les tortura et les mutila. Il leur coupa le nez, les oreilles et les parties génitales et leur creva les yeux (1). Voilà celui que le Nord appelle « Le Bras du Dieu Vengeur » et que, quant à moi, je m'obstine à considérer comme un monstre sadique.

Pesguen interrompit :

— Votre Brown me paraît bien plus être un « blancphobe » qu'un négrophile. Or, moi, si je suis négrophobe, j'ai pour cela de solides raisons. Et en outre, je suis blanc. Je ne combats pas ma propre race. Votre Brown me répugne !

— Je l'espère bien. C'est pourquoi je vous ai fait tout cet exposé. J'en arrive maintenant à sa conclusion pratique. John Brown n'a pas renoncé à ses projets, après son échec dans le Kansas. Je sais encore qu'il se prépare à porter la guerre dans le Sud. Il doit être supprimé avant. Il ne faut qu'il le soit par un Américain. Cela risquerait de compromettre notre cause. Je compte sur vous pour cela. Oh ! il ne s'agit pas de commettre un vulgaire assassinat. John Brown est bien armé et bien entouré. Il s'agit d'entreprendre une expédition où vous risquerez votre peau et celle de vos hommes contre celles du monstre et de ses amis. Notre cause est la vôtre. Si la thèse des abolitionnistes triomphe, ce sera la fin de la traite et de votre activité. Vos intérêts sont liés aux nôtres. Notez

(1) C'est ce qu'on appelle « Le massacre de Pottawatomie ».

que l'expédition serait financée par un groupe de planteurs prêts à tous les sacrifices, à condition, bien entendu, que leur nom ne soit jamais prononcé.

— Je m'en doute ! ricana Plesguen. Il pour-
suivit :

— Votre proposition me plaît. Je hais les noirs, je vous l'ai dit et je hais également les blancs qui trahissent leur race pour passer au service des noirs. Puiqu'en outre, vos amis sont disposés à la générosité, je suis votre homme.

Dubois se frotta les mains et baissa la voix pour donner à Plesguen ses instructions.

La chambre du capitaine était du plus authentique Louis XV. Dans l'immense lit d'acajou sculpté, une petite tête crêpue émergeait des draps d'une blancheur éblouissante, sur laquelle sa teinte de pain d'épice tranchait harmonieusement à la lueur d'une veilleuse à globe d'albâtre.

Plesguen songea d'abord à empoigner par les cheveux la jeune mulâtresse que lui avait offert la délicate urbanité de son hôte et à la jeter à la porte. Puis, il l'accepta. Seul le plaisir est coupable. Seul, le plaisir est un péché, selon l'Évangile. Or, il ne demanderait pas de plaisir à la mulâtresse. Simplement, il userait de l'exutoire placé à sa portée et dont son organisme avait besoin. Et même, il n'en userait pas d'une façon active. Il se contenterait de le subir, de se soumettre à ses initiatives. S'il n'en prenait pas, tant pis ou tant mieux. Il s'endormirait, quant à lui, sans avoir fait un geste équivoque.

La mulâtresse prit l'initiative. Elle vint frôler son corps, imprégné de jasmin et de cannelle, contre ceui du capitaine, qui commença à réciter un *Ave Maria* quand la volupté monta en lui comme une marée...

Dans leur dortoir, les marins se partagèrent fraternellement une joyeuse négrillonne, ce qui ne les changea guère...

Le lendemain, Plesguen se promena autour des bâtiments de la plantation. Il vit, au centre de l'« engraissoir », le forgeron qui nettoyait au rhum les plaies des chevilles usées par le frottement de l'anneau de fer. Il découvrit, dans un buisson, un nouveau-né noir vagissant dont il hésita longtemps à écraser le crâne à coups de talon de botte. Le soir, il assista à la rentrée du personnel de Dubois. Elle ressemblait à celle d'un troupeau de moutons, encadré par des chiens, qui le harcèlent pour le faire avancer plus vite. Il questionna les gardiens. Leur réponse fut unanime :

— Pas mauvais bougres, les négros, mais flemmards et voleurs. On les aimait bien et on regrettait d'être obligés de les fustiger pour les faire travailler. Toutefois, il le fallait. Il le fallait aussi pour modérer leurs larcins, souvent puérils d'ailleurs. Mais ces larcins auraient pu prendre, si on les avait laissés faire, des proportions effarantes.

Le capitaine apprit encore comment les vieux esclaves étaient attirés par l'eau sombre et morte des *bayous* à crocodiles. Il vit des gar-

diens presser l'allure de la dernière colonne. Derrière venaient quelques trainards à cheveux gris. Brusquement, comme ils longeaient un petit bras de rivière, d'autres gardiens les poussèrent et les jetèrent parmi les nénuphars et les iris où ils s'enfoncèrent en se débattant faiblement. Ils ne crièrent même pas. Surprise, résignation ou satisfaction ? Les iris et les nénuphars se refermèrent. Les rides de l'eau s'atténuèrent, lorsque les roseaux de la rive remuèrent, démasquant de longs museaux gris qui piquèrent droit sur l'emplacement des corps des noirs. Plesguen ne vit rien d'autre. Mais, en s'éloignant, il entendit un bruit formidable de mâchoires broyant des os...

Huit jours plus tard, la « Danaé » appareilla. Elle doubla la Floride, remonta vers le Nord, doubla le cap Hatteras et cingla vers la Chesapeake Bay. Elle doubla Hampton, laissa à bâbord l'embouchure de l'Appomatox, puis celle de la Rappahannock, et s'engagea dans le Potomac. Elle dépassa Washington et parvint au confluent du Potomac et de la Shenandoah River.

C'était un début d'octobre froid et gris. La goélette mouilla devant Harpers Ferry, petite ville située dans l'angle formé par la rencontre des deux cours d'eau. Il était temps. La quille râclait souvent des fonds de plus en plus insuffisants et le Potomac, comme la Shenandoah, n'étaient plus en amont que des torrents serpentant dans les profondeurs d'une vallée brumeuse.

Harpers Ferry était bâtie le long de hautes

pententes raides. Le capitaine remarqua ses belles constructions de pierre et de briques, ses vieilles piazzas, ses porches ouvragés et surtout ses immenses cheminées.

John Brown avait loué une ferme à 5 milles de là, sur la rive du Potomac qui baigne le Maryland. Il y avait réuni vingt-trois hommes dont cinq nègres et on ignorait tout de leurs occupations. Les Sudistes savaient seulement que le « vieux sadique » se gardait bien.

Grand et maigre, avec sa chevelure et sa barbe abondantes, ses prunelles jetant des flammes, ses gestes brusques, saccadés, ses vêtements noirs et son col blanc, il avait l'aspect d'un prophète ou d'un fou furieux (1). Il arrivait alors à l'apogée de sa carrière. Il avait soumis à des notables de Boston, Gerrit Smith et Théodore Parker un plan audacieux qui consistait à délivrer par la force les esclaves de Virginie, à se réfugier avec eux dans les montagnes voisines et là à les organiser pour résister aux milices et aux troupes fédérales. En délivrant les esclaves, on s'emparerait des maîtres et on s'en servirait comme otages pour obliger tout le Sud à émanciper les noirs.

John Brown n'avait pas écouté l'écrivain nègre Frederick Douglass qui connaissait bien les hommes de sa race et avait essayé de le décourager.

Pourvu d'argent et d'armes, il était passé au

(1) Voir le tableau de l'Athæneum de Boston.

Canada avec quelques partisans et y avait promulgué une Constitution provisoire.

Maintenant, il entraînait des partisans en vue de l'action qu'il allait déclencher.

Tapis dans de hautes herbes jaunies ou derrière des buissons, les hommes de Plesguen observèrent en vain, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, la ferme dont ils ne pouvaient approcher.

Ils connaissaient le puritanisme de John Brown. Le dimanche 10 octobre, las de leur longue embuscade, ils décidèrent de se replier sur la goélette et de s'y reposer jusqu'au lendemain. Ils étaient certains que le « Vieux Sadique » ne tenterait rien un dimanche, jour du Seigneur, qui devait être tout entier consacré à la prière.

Le soir du 10 octobre 1859, John Brown quitta sa ferme avec les vingt et un hommes qui lui restaient fidèles, dont ses trois fils et cinq nègres. Ils s'emparèrent aisément des ponts métalliques qui enjambaient le Potomac et la Shenandoah, puis de la Manufacture et de l'Arsenal. Il aurait dû alors se réfugier dans la montagne. Mais, la révolte des noirs qu'il escomptait ne se produisit pas. Il resta en vain sur place à l'attendre.

Plesguen et ses hommes furent réveillés le lundi matin par une vive fusillade. Ils se levèrent en hâte et marchèrent à la bataille. Brown et ses partisans s'étaient réfugiés près de la ligne du chemin de fer, dans une petite construction de briques, servant d'abri à des

pompes à incendie. Les habitants de la ville qui avaient décroché leurs fusils, les assiégeaient. Plesguen se joignit à eux et les balles françaises se mêlèrent aux balles américaines pour tirer des éclats roses des murailles derrière lesquels l'ennemi ne bougeait pas.

Ce fut à une compagnie d'infanterie de marine de quatre-vingts unités, commandée par un colonel de cinquante-deux ans, Robert Edmond Lee, que le Gouvernement fédéral confia la mission de réduire le fortin d'Harpers Ferry. Lee essaya, sans succès, d'obtenir la reddition de Brown. Il donna alors l'ordre de l'assaut. Les habitants de la ville furent poliment priés par lui de se retirer. Mais il accepta que son flanc gauche fût couvert par les marins français — des collègues en quelque sorte — envoyés là en renfort par la Providence. Plesguen lui avait été, d'emblée, si sympathique, qu'avant de prendre la tête de ses troupes, il l'invita — s'ils en revenaient tous les deux — à lui rendre visite dans sa propriété de Mount Vernon, Arlington House, à 16 milles au Sud de la capitale, près de la plantation où Washington s'installa en 1759 et où il est enterré.

Plesguen courut, fusil braqué, sur le fortin de briques. Il était seul, en avant, à la même hauteur que Lee. Une décharge des assiégés les frôla et abattit plusieurs marins américains. Quand la seconde partie, tous les assaillants indemnes étaient arrivés contre les murailles. Ils tirèrent par tous les orifices qu'ils purent dégager et commencèrent l'escalade.

Brown, blessé, fut fait prisonnier, avec six de ses compagnons. Les autres étaient morts.

Lee et Plesguen se séparèrent avec émotion. Ces deux hommes s'étaient compris. Chacun d'eux avait deviné ce qu'il y avait d'exceptionnel dans le destin de l'autre et qu'ils étaient appelés à servir jusqu'au bout la même cause.

Lee conduisit Brown à 10 milles au Sud-Ouest, à Charlestown. La « Danaé » redescendit le Potomac. Mais elle eut moins de chance qu'à l'aller. La violence du courant, en ce début d'hiver, la projeta sur un banc rocheux. Après un calfatage de fortune, elle dut entrer dans un chantier voisin pour y être radoubée. Elle y passa la fin d'octobre et tout novembre. C'est ainsi que le 2 décembre, Plesguen et les siens purent assister à l'exécution du « Vieux Sadique », que le philosophe Emerson qualifiait de « Nouveau Saint, plus pur et plus brave qu'aucun être », tandis que le célèbre écrivain Thoreau en faisait un « ange de lumière ».

Autour des sept gibets, les soldats aux hauts shakos majestueux, contenaient difficilement la foule des hommes en redingote et des femmes en crinolines. Les hommes étaient graves. Les femmes souriaient nerveusement et serraient les brides de leurs larges chapeaux rabattus, car il y avait beaucoup de vent. Brown fut pendu le dernier. Il s'avança très droit, « marchant vers la potence avec un visage radieux et la démarche d'un conquérant », au dire d'un témoin. Avant d'introduire sa tête dans le fatal nœud coulant, il dit, d'une voix forte, assurée :

— Je suis heureux de mourir sur l'échafaud pour la vérité éternelle de Dieu.

La mort de Brown impressionna moins Plesguen que l'attaque de l'abri des pompes. En descendant le Potomac, en longeant la côte de la Caroline, il avait toujours présents devant les yeux tous les détails du cadre où il avait combattu aux côtés de Lee : des détails absurdes, insignifiants, qui l'obsédaient : sur le côté, deux petits arbres. Derrière les arbres, des maisons, dont une surmontée d'un paratonnerre à boule. Puis, une barrière de bois. Puis, un poteau de fer et au delà du poteau, un chemin. Une autre barrière. Derrière la barrière, une maison sur laquelle il n'avait pu lire que le début d'une enseigne : « West... ». Et encore deux petits arbres. Et face à lui, l'abri des pompes, avec ses portes surmontées d'une ogive. Enfin, au milieu de l'espace qui les séparait de l'abri, un mât au sommet duquel claquait la « Bannière Etoilée ».

Les U.S.A. étaient un peu une création du roi Louis XVI. Ils lui étaient donc, *a priori*, sympathiques, quoiqu'il déplorât la forme donnée par eux à leur Gouvernement et plus encore l'évolution qui sy produisait dans un sens favorable aux noirs. Pourtant, ce drapeau qui claquait dans le ciel, entre les deux camps lui semblait chargé de lourdes menaces pour son Idéal politique. Il aurait dû l'exécrer. Il ne le pouvait pas. Il le respectait. Il y pensait avec émotion, comme au symbole immense d'un ordre, d'un esprit nouveau qu'il ne comprenait pas, mais dont il sentait confusément que rien ne pour-

LA BELLE NEGRIERE

rait arrêter le progrès. Rien. Même pas le sang d'une guerre.

La Bannière Etoilée, bientôt, subsista seule en son cerveau des détails de l'attaque de l'abri des pompes. Elle l'emplit, l'asservit, fit résonner son crâne d'un bruit de fanfare.

Préambule :

LE DRAME DU SILLON

OU LA FLAMBEE DE LA HAINE

Chapitre I. — *Razzias au Soudan et en Guinée.*

Chapitre II. — *Fin du « Captain Tommy »,
vétéran de la Traite.*

Chapitre III. — *L'épopée de John Brown
(qui bouleversa Victor Hugo).*

FIN DU PREMIER VOLUME

Les personnages de ce livre se retrouvent dans un

SECOND ET DERNIER VOLUME

en vente dès maintenant :

LE DEMON BLANC

*dont l'action essentielle se passe pendant et
après la Guerre de Sécession.*

L'Auteur y traite une autre forme d'attirance mystérieuse d'une Blanche (personnage nouveau) par les noirs et toute la vérité sur le grand conflit qui opposa le Nord et le Sud des U.S.A. est pour la première fois révélée au public avec ses ressorts insoupçonnables et ses atrocités qui ont transformé tout un Etat — la Géorgie — en un immense désert de ruines, puis, par réaction, des familles entières de noirs en torches vivantes, sous les cagoules du Ku-Klux-Klan.

Ce volume s'achève sur l'effondrement du Sultanat Blanc de Belda et l'accomplissement total du terrible destin du capitaine de la « Danaé ».

Imp. Abécé, 11, rue Louis-Blanc, Paris

SÉRIE 2000

ROMANS D'ANTICIPATION

DEJA PARUS :

1. - La dixième Planète *de C.H. BADET*
2. - Et ce fut la guerre Atomique *de Marcel BOUQUET*
3. - La Tentation Cosmique *de Roger SOREZ*
4. - Les Bagnards du Ciel *de Robert COLLARD*
5. - L'Être Multiple *de Jean LEC*
6. - La Naissance des Dieux *de Charles HENNEBERG*
Grand Prix du Roman d'Anticipation Scientifique.
7. - L'Homme, cette maladie *de Claude YELNICK*
8. - Les Atlantes du Ciel *de Y.F.-J. LONG*
9. - Les Etoiles ne s'en foutent pas *de Pierre VERSINS*
10. - Le Titan de l'Espace *de Yves DERMEZE*
11. - Marée Jaune *de Francis DIDELOT*
12. - Chute libre *de Albert CREMIEUX*
13. - Rêves Interdits *de Michel LECLER*
14. - En Avant, Mars *de Pierre VERSINS*
15. - La Machine à franchir la Mort *de Jean LEC*
16. - Via Velpa *de Yves DERMEZE*
17. - Les Savants dans l'Arène *de Maurice VERNON*

SOUS PRESSE et Hors Collection :

Le Best Seller de la Fiction américaine :

Les Imaginox « The Toymaker » *de Ray F. JONES*

COLLECTION HOMMES EN CHEMIN :

Jours sans Pain

Albert CREMIEUX

SOUS PRESSE :

Cellule 93

de Albert CREMIEUX

Fosse 15

de Albert CREMIEUX

LA BELLE NÉGRIÈRE, Exclusivité Hachette